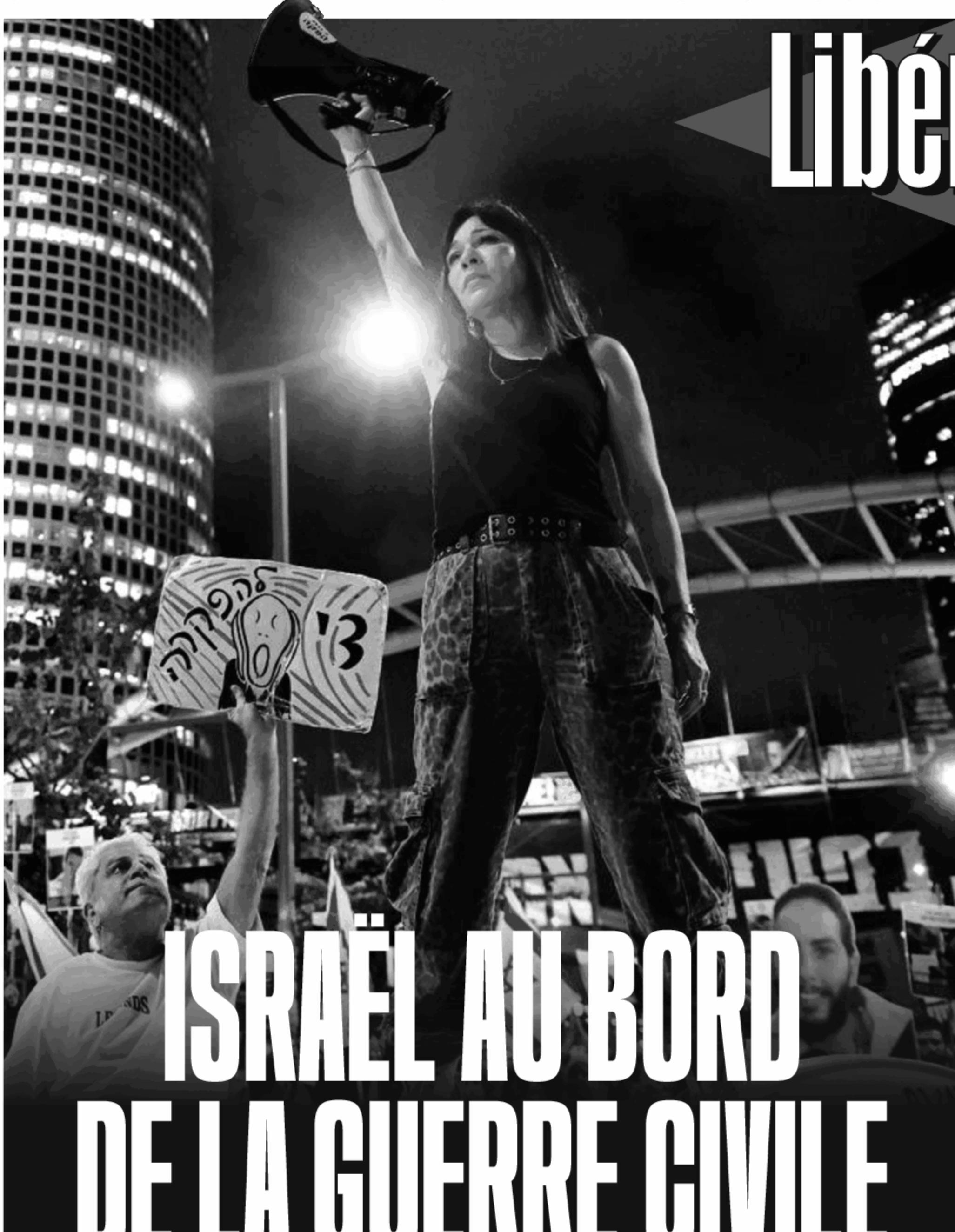


# Libération

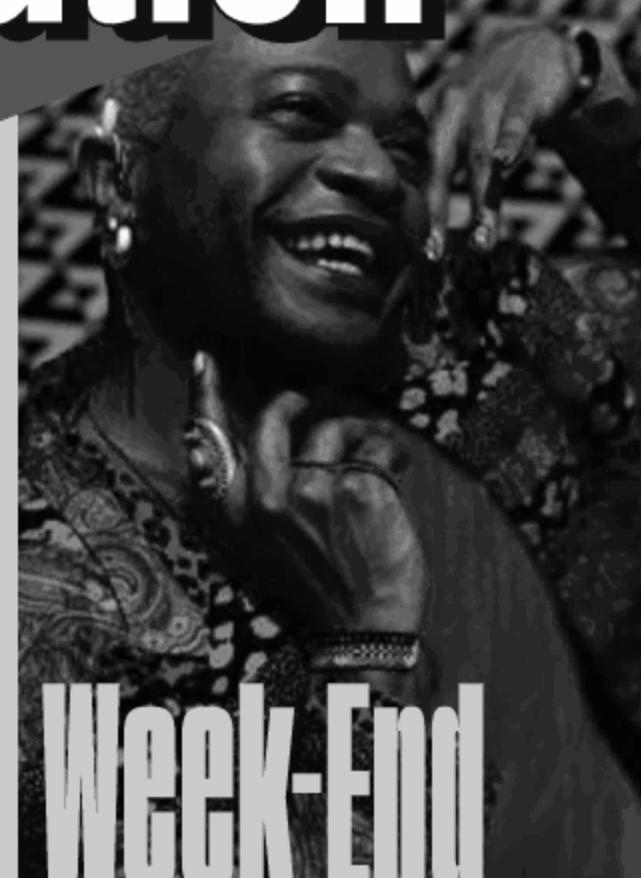


Lors d'une manifestation anti-Nétanyahou, mardi à Tel-Aviv. PHOTO JACK GUEZ. AFP

## ISRAËL AU BORD DE LA GUERRE CIVILE

En limogeant le chef de la sécurité intérieure et en défiant la Cour suprême, Benyamin Nétanyahou a plongé le pays dans une crise constitutionnelle sans précédent.

Une manifestation monstre est attendue ce samedi. **PAGES 2-4**



ANNE-SOPHIE GUILLET

## Week-End

**Max Lobe:**  
«Mon roman  
est un livre  
qui danse»

LIVRES, IMAGES, MUSIQUE... PAGES 20-45

**CLIMAT**  
**Les glaciers**  
**géants d'Asie**  
**pris en fonte**

PAGES 12-13



NATHALIE MOHADJER

**FOOD**  
**La cuisine**  
**iranienne**  
**plat à plat**

PAGES 40-41

(PUBLICITÉ)

**baby**

"D'UNE BEAUTÉ DIABOLIQUE ET ANGÉLIQUE"

LES INROCKUPTIBLES

ACTUELLEMENT AU CINÉMA

COUP DE CŒUR

CINÉMAS ART & ESSE

DE L'AFCAE

tétu. inrockuptibles

CINE+ OCS

www.epicentrefilms.com

## EDITORIAL

Par  
DOVALFON

## Crise

Fou de jalousie. Observant son copain d'avant, avec qui il faisait des virées mémorables dans les bars de New York dans les années 80, lui jeune ambassadeur, l'autre déjà promoteur immobilier prometteur, Benjamin Nétanyahou n'en revient pas. Pourquoi devrait-il accepter les limites que lui impose la démocratie alors que son pote Donald Trump est libre comme l'air, poussant le luxe jusqu'à poursuivre ses ennemis sans aucune contrainte judiciaire ? En annonçant dans la nuit de jeudi à vendredi le limogeage de Ronen Bar, le chef de la sécurité intérieure qui critiquait ouvertement la reprise des bombardements sur Gaza, le Premier ministre israélien a plongé son pays dans une crise institutionnelle. Il n'en a cure, résolu à ne pas aller en prison alors que l'heure du verdict dans ses multiples procès pour corruption se rapproche inexorablement et que les critiques contre sa décision de reprendre les bombardements meurtriers sur Gaza se multiplient. Sa prochaine cible annoncée est donc la procureure générale israélienne, Gali Baharav-Miara, une femme que ses ministres appellent à «renvoyer à la maison où elle a sans doute des tâches à faire», terriblement seule autour de cette table mais incroyablement courageuse. Son rôle lui confère un statut protégé par la loi, et il est impossible de la limoger pour trois ans encore. Nétanyahou a déjà annoncé qu'il ne respecterait pas la loi. L'ancien président de la Cour suprême Aharon Barak averti que de telles mesures faisaient risquer au pays une «guerre civile», mais Nétanyahou est décidé à en prendre le risque, prêt à envoyer la police arrêter ces deux fonctionnaires même si la Cour suprême le lui interdit. Et ce n'est malheureusement pas tout : «La guerre est pour lui le moyen le plus évident, le plus sûr de rester à son poste», nous rappelle le diplomate et historien Elie Barnavi. Face à cette folie autocratique, c'est à la société israélienne d'éviter le pire, dans la rue. ♦



Le portrait de la procureur générale, Gali Baharav-Miara, lors d'une manifestation anti-Nétanyahou, à Tel-Aviv en 2023. PHOTO M. GOLAN. SIPA

# ISRAËL Contre Nétanyahou, l'Etat de droit sur le pied de guerre

Par  
**FANNY LÉONOR CROUZET**  
Correspondante à Jérusalem

L'extrême droite israélienne la surnomme «la traîtresse». Ciblée de longue date par les alliés de Benyamin Nétanyahou au gouvernement pour sa non-complaisance vis-à-vis de propositions de lois potentiellement antidémocratiques, elle s'impose ces dernières semaines comme le nouveau visage d'une contestation grandissante du pouvoir, qui devrait s'intensifier avec les immenses manifestations attendues ce samedi dans le pays. Revers de la médaille : Gali Baharav-Miara est désormais visée par un projet de destitution pour «insubordination» émanant du ministre de la Justice, Yariv Levin. La proposition sera votée dimanche par le cabinet du gouvernement. Gali Baharav-Miara bénéficie du soutien de l'ensemble des anciens procureurs généraux d'Israël encore en vie, auteurs jeudi d'un avis juridique cosigné par plusieurs juges ainsi que par l'ancien président de la Cour suprême Aharon Barak. Selon le quotidien israélien *Haaretz*, le texte condamne le limogeage prévu de la procureure comme une «atteinte à l'Etat de droit» et la félicite au passage de sa «loyauté aux principes juridiques, sans crainte ni parti pris». A 65 ans, la magistrate occupe un poste comptant parmi les plus respectés en Israël. Elle officie comme conseiller juridique principal du gouvernement mais n'est pas nommée par l'exécutif, à l'égard duquel elle conserve donc une pré-

La destitution du chef du Shin Bet a précipité le bras de fer entre le gouvernement et la Cour suprême. Menacée à son tour, la procureure générale est soutenue dans la rue par des milliers d'Israéliens. Une énorme mobilisation est prévue ce samedi.



Mercredi à Tel-Aviv. PHOTO ILIA YEFIMOVICH. GETTY IMAGES

cieuse indépendance. Première femme désignée procureure générale d'Israël en 2022, pour une période de six ans, elle est par exemple celle qui a demandé en début d'année au Shin Bet, l'agence du renseignement intérieur de l'Etat hébreu, de se pencher sur les liens suspectés entre des membres du cabinet de Benyamin Nétanyahou et le Qatar, financeur principal du Hamas et traditionnellement perçu comme un ennemi géopolitique d'Israël. Sans surprise, elle fait donc figure de bête noire du Premier ministre et de ses partisans, dont les actions à Gaza et en Cisjordanie se heurtent de manière récurrente au cadre des lois démocratiques israéliennes.

#### **«GARDER LE POUVOIR»**

Pour Benyamin Nétanyahou, laisser le champ libre à l'extrême droite ultrareligieuse sioniste relève plus que jamais de la survie politique. Sans la présence des ministres Bezalel Smotrich aux Finances et Itamar Ben Gvir à la Sécurité – celui-ci avait démissionné fin janvier pour protester contre le cessez-le-feu à Gaza, mais vient d'annoncer sa volonté de revenir au gouvernement –, le Premier ministre se retrouverait sans coalition stable et à la merci des juges, devant lesquels il doit répondre d'inculpations de corruption, mais aussi de fraudes et d'abus de confiance. «La seule idéologie de Nétanyahou, c'est Nétanyahou lui-même», juge Uriel Abulof, professeur de politique à l'université de Tel Aviv. *Bezalel Smotrich, par exemple, a pour objectif d'expulser tous les Palestiniens de Cisjorda-*

*nie pour créer un "Grand Israël"... Le Premier ministre n'a pas ce genre de projet, il veut seulement garder le pouvoir.»*

Pas à pas, «Bibi» s'est donc employé à neutraliser les détracteurs de cette politique coloniale considérée par les organisations internationales comme illégale sur de nombreux aspects. Comme celui, par exemple, de l'implantation à un rythme effréné depuis le 7 octobre 2023 de colonies et d'avant-postes sur des terres palestiniennes à Jérusalem-Est et en Cisjordanie. Sans oublier les évictions d'abord politiques, et dé-

sormais institutionnelles, comme celle annoncée dimanche du chef du Shin Bet, Ronen Bar, refusée par l'intéressé, qui a jugé la décision contraire à l'intérêt général de la société israélienne, et désapprouvée par... la procureure générale de l'Etat hébreu, Gali Baharav-Miara.

#### **RÉPRESSION VIOLENTE**

Cette dernière a fait part de «préoccupations d'illégalité et de conflit d'intérêts» dans une lettre adressée au Premier ministre. Qu'importe, le gouvernement s'est finalement résolu à voter le limogeage de Ronen

Bar dans la nuit de jeudi à vendredi, provoquant la colère des partis d'opposition et des citoyens israéliens. Des manifestations ont rassemblé des milliers d'Israéliens confrontés à une répression policière violente. En témoigne le déploiement de la Garde nationale, dont l'objectif initial est, selon ses statuts, de répondre à des «crimes graves» et des «troubles d'origine nationaliste». Aharon Barak, le même ancien juge de la Cour suprême qui exprimait jeudi son soutien à Gali Baharav-Miara, alertait à la suite de ces mouvements populaires en par-

**«La seule idéologie de Nétanyahou, c'est Nétanyahou lui-même.»**

**Uriel Abulof** Professeur de politique à l'université de Tel Aviv

tie réprimés que la décision gouvernementale «laissait planer sur le pays l'ombre d'une guerre civile». Vendredi, la Cour suprême a pris position à son tour sur le limogeage du chef du Shin Bet à travers une injonction temporaire, qui aura pour effet de geler le licenciement de Ronen Bar jusqu'à ce que des requêtes soient déposées puis présentées devant la Cour. La procureure générale a immédiatement envoyé un message au Premier ministre, rendu public, indiquant que «selon la décision de la Cour suprême, il est interdit de prendre toute mesure portant atteinte au statut du chef du Shin Bet, Ronen Bar [...] Il est interdit de nommer un nouveau chef du Shin Bet et il n'est pas non plus permis de mener des entretiens pour le poste». Benyamin Nétanyahou a réagi sur son compte X: «L'Etat d'Israël est un Etat de droit et, de par la loi, c'est le gouvernement qui décide qui sera le chef du Shin Bet.»

Pour l'expert en politique Uriel Abulof, le maintien de la démocratie israélienne est aujourd'hui conditionné aux protestations de son peuple: «Malheureusement, je ne vois pas assez de personnes qui prennent conscience que nous vivons peut-être les derniers moments propices à un changement de cap, regrette-t-il. Nous ne devrions pas nous trouver dans une position où tout repose sur la procureure générale ou la Cour suprême. C'est un problème lié à la démocratie représentative.» Si le limogeage envisagé de la procureure générale se concrétisait, et ce malgré le soutien de la Cour suprême, pour le politiste il ne fait aucun doute qu'Israël entrerait dans une grave crise constitutionnelle. ◆

# «Tout peut basculer, je n'exclus pas une éruption de violences»

**L'historien Elie Barnavi, ancien ambassadeur en France, dénonce une tentative de changement de régime, avec un Premier ministre qui a entrepris de démanteler tous les piliers de la démocratie israélienne.**

**I**sraël est au bord d'une crise constitutionnelle sans précédent. Trois jours après la reprise de la guerre à Gaza, le gouvernement israélien a limogé dans la nuit de jeudi à vendredi le chef du Shin Bet, Ronen Bar. Ravivant du même coup les profondes divisions qui traversent la société face au retour des bombes dans l'enclave palestinienne où se trouvent encore de nombreux otages. La Cour suprême

a finalement suspendu vendredi la décision en se laissant jusqu'au 8 avril pour étudier ce renvoi, inédit dans l'histoire du pays. Historien et diplomate, ancien ambassadeur d'Israël en France, Elie Barnavi connaît intimement la vie politique israélienne et ses rouages. Il nous fait part, depuis Tel-Aviv vendredi, des craintes qui le tenaillent sur l'avenir de la démocratie israélienne.

**Vendredi, l'ancien président de la Cour suprême Aharon Barak a déclaré que le limogeage par Nétanyahou du patron du Shin Bet «laissait planer sur le pays l'ombre d'une guerre civile». Cela vous a-t-il surpris ?**

Pas du tout, je fais partie de ceux qui le pensent aussi. Il y a en Israël deux peuples qui se regardent en chiens de faïence et ne se comprennent

plus, c'est là le drame. On a un Premier ministre qui a déclaré la guerre à la démocratie israélienne ou ce qu'il en reste. Il est rentré de ses entretiens avec Donald Trump à Washington renfoncé à bloc, et il ne comprend pas pourquoi il ne pourrait pas faire en Israël ce que Trump fait aux Etats-Unis. Il a donc entrepris de démanteler tous les piliers de la démocratie du pays. C'est la seule chose qui peut lui permettre de s'accrocher au pouvoir, ça et la guerre. La guerre est pour lui le moyen le plus évident, le plus sûr de rester à son poste.

**Les Israéliens sont-ils prêts à accepter ça ?** Nétanyahou s'appuie sur sa base. Le quart de la population israélienne lui est acquis. Les sondages disent qu'environ 70 % des Israéliens souhaitent son départ. Le problème, c'est qu'il n'y a pas de mécanisme

Suite page 4

**Suite de la page 3** constitutionnel qui le permette. Il a encore consolidé son pouvoir il y a quelques jours en rappelant au sein de son gouvernement Itamar Ben Gvir, un extrémiste ouvertement raciste. Donc rien, pour l'instant, ne l'oblige à s'en aller.

Ce qui se dessine maintenant, c'est la crise constitutionnelle. La Cour suprême vient de s'opposer au limogeage du chef du Shin Bet ; si Benjamin Nétanyahou passe outre, on ne sait pas où la crise peut nous mener. Les patrons du Shin Bet et du Mossad ont déjà dit qu'ils obéiraient à la loi mais pas à un homme. Peu de gens le savent, mais le Shin Bet, par la loi, est chargé, en plus de la lutte contre le terrorisme et de la sécurité intérieure, de la protection de la démocratie. Et lors de cette réunion où Nétanyahou a décidé de limoger Ronen Bar, un des ministres a proposé d'enlever au Shin Bet cette mission de protéger la démocratie, c'est très grave.

On est en train d'assister à une tentative de changement de régime. Cela avait été entamé le 6 janvier 2023 quand Nétanyahou, après être revenu une nouvelle fois au pouvoir, avait lancé sa réforme judiciaire. Il avait dû mettre sur pause devant la colère populaire, souvenez-vous de ces manifestations monstrues sur les routes d'Israël, et puis le 7 Octobre nous a fait passer dans une autre histoire. Aujourd'hui, le projet revient.

**Vous êtes inquiets pour les jours à venir, et notamment pour la grande manifestation de ce samedi ?**

Nous avons à notre tête un homme poursuivi par la justice qui, pour rester au pouvoir, fait la guerre aux Palestiniens et démantèle les institutions du pays, vous avez votre réponse. Mais la démocratie israélienne est plus résiliente que la démocratie américaine. Parce que la Cour suprême n'est pas remplie de fidèles de Nétanyahou et parce qu'il y a, à la tête de la hiérarchie judiciaire, une conseillère juridique du gouvernement et procureure générale qui résiste. Sans compter une forte mobilisation populaire, ce qui n'est pas encore le cas aux Etats-Unis.

Par ailleurs, contrairement aux Etats-Unis, Nétanyahou n'est pas président, il n'a pas les pleins pouvoirs. Aux Etats-Unis, tout repose sur un certain nombre de valeurs partagées, le président a des prérogatives pratiquement illimitées, d'autant que la Cour suprême lui est acquise. Nétanyahou, lui, est Premier ministre dans un régime parlementaire, il est un peu gêné aux entournures.

**Même le président d'Israël, Isaac Herzog, qui n'est pas du genre à ruer dans les brancards, s'est dit «troublé» par la reprise de la guerre, cela peut avoir un impact ?**

Non, il a juste émis quelques réserves polies. Il est là grâce à Nétanyahou.

**Qu'est-ce qui peut faire bouger les choses alors ?**

La mobilisation populaire et la Cour suprême. La police est déjà tombée sous la coupe de Nétanyahou puisqu'il l'a confiée à Itamar Ben Gvir, cet extrémiste dont l'armée n'a pas voulu et qui a été maintes fois interrogé par la police et le Shin Bet, c'est fou quand on y pense. La police israélienne est devenue brutale et violente.

**La mobilisation populaire peut-elle atteindre les niveaux d'avant le 7 Octobre ?**

Des centaines de milliers d'Israéliens étaient dans la rue cette semaine, il y a des manifestations tous les jours et l'on attend beaucoup de monde ce samedi. Mais c'est compliqué, car il n'y a pas un seul mot d'ordre. C'est un mouvement tout à la fois massif et confus. Qui ne ressemble pas du tout à celui auquel on était habitué avant la guerre. Cela part un peu dans tous les sens. Mais si Nétanyahou refuse d'obéir à la Cour suprême, tout peut

basculer et je n'exclus pas qu'il y ait une éruption de violences. Aux dernières nouvelles, les tribunaux, les universités, les entreprises high-tech menacent de faire grève.

**L'armée pourrait-elle se soulèver contre Nétanyahou, ou contre la police si elle réprime trop brutallement les manifestants ?**

Non, l'armée ne se mêle pas de politique, du moins pas ouvertement. L'armée, en Israël, fait ce que le gouvernement lui dit de faire. Là où il y a des remous, en revanche, c'est chez les réservistes. Il y a des unités où la moitié des réservistes refusent de se présenter. Beaucoup ne voient plus très bien l'utilité de cette guerre. Ce qu'il faut savoir, c'est que l'armée de l'air israélienne est composée surtout de volontaires, des réservistes qui servent un jour par semaine pendant toute leur vie. La force de l'armée de l'air, ce sont ses réservistes. Par ailleurs, d'anciens officiers généraux et de chefs des services se sont organisés pour contester la décision de limoger le dirigeant du Shin Bet. C'est un peu une tradition chez nous, les anciens sont facilement con-

testataires. Et la plupart de ces anciens détestent Nétanyahou et ses alliés.

**Vous évoquez, au début de cet entretien, deux Israël qui s'opposent. Comment les définiriez-vous ?**

Sommairement, c'est «l'Etat de Tel-Aviv» contre «l'Etat de Judée». D'un côté l'Israël libéral, démocrate et laïc incarné par Tel-Aviv, de l'autre l'Israël des religieux, des colons et des ultraorthodoxes incarné par Jérusalem. Ces derniers, l'extrême droite, les nationalistes religieux de Bezalel Smotrich, les fascistes d'Itamar Ben Gvir et les ultraorthodoxes sont unis par un même intérêt politique et financier (les ultraorthodoxes ont besoin de l'argent de l'Etat pour entretenir leur système). Chez les premiers, en revanche, on trouve un éventail d'opinions et de positionnements parfois divergents, des mi-

lants pour la paix jusqu'à la droite dure et laïque d'Avigdor Lieberman. Ce qui unit tous ces gens-là, c'est le sort des otages. Pour l'heure, l'attention de l'opinion est focalisée essentiellement sur ce drame qui a touché au plus profond les Israéliens. C'est pourquoi ceux-ci se permettent des choses qu'ils

ne se seraient jamais permises avant la guerre.

**Ce qui se passe en Cisjordanie ne trouble pas les Israéliens ?**

Les exactions actuelles en Cisjordanie sont pour une part une compensation offerte par Nétanyahou à son extrême droite pour avoir les coudées franches à Gaza. Il se déroule, c'est vrai, une guerre de basse intensité en Cisjordanie, comme on n'en avait pas vu depuis la deuxième Intifada, avec des chars et des avions. Et les colons font ce qu'ils veulent, car personne ne regarde ce qu'il se passe là-bas. En revanche, si les otages ne reviennent pas, si certains sont tués dans les bombardements en cours, alors là il y aura une explosion de colère contre Nétanyahou. Le facteur unifiant de l'opposition, ce sont les otages, or la guerre les met en danger. Les otages, c'est la dernière carte dont dispose le Hamas et il va l'utiliser jusqu'au bout.

**Les Palestiniens d'Israël ne vont-ils pas finir par prendre fait et cause pour ceux de Cisjordanie ou de Gaza ?**

Ils ont affaire à un gouvernement de cinglés, ils sont tétonnés de peur, je ne crois pas qu'ils vont sortir de leur réserve.

Recueilli par

ALEXANDRA SCHWARTZBROD



A Jabalia, dans la bande de Gaza, lundi. PHOTO JEHAD ALSHRAFI/AP

## À GAZA, MENACE D'ANNEXION ET DE MISE EN ŒUVRE DU PLAN TRUMP

Deux heures à peine après que la Cour suprême ait gelé le limogeage du chef de la sécurité intérieure décidé illégalement par le gouvernement, le ministre israélien de la Défense, Israël Katz, ordonnait à l'armée d'élargir ses opérations à Gaza. L'explication est limpide : «Plus le Hamas continuera à refuser de libérer les otages, plus il perdra de territoire, qui sera annexé à Israël», a annoncé Katz, se gardant bien de lier la crise institutionnelle à cette décision. Il s'agirait «d'étendre les zones de sécurité de Gaza», via notamment une zone tampon dans le nord du territoire palestinien, «pour protéger les localités israéliennes». «Nous intensifierons la lutte avec des frappes aériennes, maritimes et terrestres, ainsi qu'en élargissant l'opération terrestre jusqu'à la libération des otages et la défaite du Hamas, en utilisant tous les moyens de pression militaires

et civils», a ajouté Katz. Y compris l'évacuation de la population de Gaza vers le sud et «la mise en œuvre du plan de déplacement volontaire du président américain Trump pour les habitants de Gaza».

Depuis mardi, Tsahal a rompu le cessez-le-feu entré en vigueur le 19 janvier avec l'organisation islamiste, en reprenant les opérations militaires aériennes et terrestres dans l'enclave palestinienne, mais aussi en accusant le Hamas de ne pas avoir tenu ses engagements concernant la libération des otages encore retenus à Gaza. Depuis, plus de 500 personnes, dont une majorité de civils, auraient été tuées. La reprise des combats a suscité de vives réactions internationales, y compris d'Emmanuel Macron. L'Egypte annonçait de son côté continuer à œuvrer à un nouveau cessez-le-feu, sans convaincre grand-monde.

# ÉDITOS /

## RSA : l'exécutif toujours fort avec les faibles

Par **JONATHAN BOUCHET-PETERSEN**  
Chroniqueur politique

Ah c'est sûr, il y a toujours un public quand il s'agit de s'attaquer aux plus précaires. En l'espèce, les 1,8 million de bénéficiaires du RSA et leurs 640 euros d'allocation mensuelle (pour une personne seule, aide au logement comprise) qui subissent depuis plusieurs années les assauts de ceux qui entretiennent l'idée, porteuse, que s'y nichent des bataillons de «profiteurs», d'«assistés» et pour tout dire de «fraudeurs». Il en existe, bien sûr, mais à trop vouloir serrer la vis pour de basses motivations politiques, on prend surtout le risque de fragiliser un peu plus une population déjà sur le fil, à commencer par les bénéficiaires les plus abîmés par la vie.

Officiellement, la réforme qui a conduit à conditionner le versement de cette aide à une quinzaine d'heures d'activité – qui ne soient ni du bénévolat, ni du travail dissimulé, mais des heures passées à travailler sur sa réinsertion – n'a pour but que de maximiser leur retour à l'emploi. Elle était d'ailleurs l'une des dispositions de la loi dite «pour le plein-emploi», votée en 2023. Sur le papier, pourquoi pas, même si cela change en profondeur la philosophie de cette aide alors que chacun sait que retrouver sa place sur le marché du travail est loin d'être une simple question de volonté. Surtout quand on vit dans la précarité depuis longtemps et a fortiori quand on a dépassé la cinquantaine.

Expérimenté ces dernières années dans 47 départements sans que le bilan y soit mirobolant, ce conditionnement a été généralisé à tout le pays au 1<sup>er</sup> janvier. Voilà pour le cadre, et pour la théorie car la mise en œuvre pourrait s'étaler sur deux ans, si tant est que les moyens financiers soient là. Jeudi, *le Monde* a

révélé le contenu d'un document du ministère du Travail transmis aux conseils départementaux et qui précise le nouveau régime de sanction prévue en cas de non-respect du contrat d'engagement. Le gouvernement devrait publier un décret dans les semaines à venir pour une mise en application en juin. Concrètement, si l'allocataire ne respecte pas ce contrat d'une quinzaine d'heures d'activité, il pourra voir son allocation suspendue de 30 à 100% pour un mois ou deux. «Le gouvernement a peut-être mieux à faire par les temps qui courent que d'aller chercher des gens qui survivent avec 640 euros par mois», a réagi vendredi sur France Info Pascal Brice, président de la Fédération des acteurs de la solidarité. Selon lui, ces sanctions et cette philosophie «alimentent l'idée que les difficultés du pays seraient liées aux plus fragiles». Il semble loin le temps où Laurent Wauquiez choquait quand il évoquait un «cancer de l'assistanat» rongeant la France. Cette bataille culturelle a été perdue et aujourd'hui ce discours est devenu majoritaire dans les différents gouvernements des quinquennats Macron. Après la chasse aux chômeurs, c'est désormais la chasse aux allocataires du RSA qui est lancée. On se souvient qu'en campagne électorale, Emmanuel Macron avait surtout promis que plus un Français ne dormirait dans la rue, il s'agissait alors de faire la guerre à la misère plus qu'aux plus pauvres dans notre société.

On l'a dit, comment ne pas partager l'objectif d'un retour à l'emploi d'un maximum de ces allocataires? L'écrasante majorité d'entre eux ne demandent d'ailleurs que cela. Mais cela passe par un accompagnement massif. A ce titre, la réduction des crédits aux associations dont c'est la mission est une très mauvaise nouvelle et le fait

de compter sur France Travail (tous les bénéficiaires y sont désormais automatiquement inscrits), alors que chacun sait que ses conseillers sont déjà débordés, est une fumisterie. Le tout dans un contexte où le

marché de l'emploi se «contracte», comme euphémisent les spécialistes. Pour le gouvernement, il s'agit d'abord de satisfaire les bas instincts d'une opinion publique largement désinformée sur le sujet.

Etre fort avec les faibles, voilà qui n'est jamais givré. Surtout quand c'est au motif de lutter contre les «profiteurs» alors que l'essentiel de la fraude sociale est le fait des chefs d'entreprise au détriment de

l'Urssaf et qu'on n'a jamais vu un allocataire du RSA se livrer à de la fraude fiscale. Enfin, on aimerait que les «profiteurs de crise», qui ont prospéré quand les Français subissaient une inflation XXL, soient traités avec la même dureté par un pouvoir qui à leur égard manie bien plus volontiers la carotte que le bâton. ▶



### ÉLECTIONS DES DÉLÉGUÉS MNH

## QUAND ON EST LE CŒUR DE L'HÔPITAL, ON MÉRITE AUSSI D'ÊTRE SA VOIX.

En 2025, la Mutuelle Nationale des Hospitaliers organise la nouvelle élection de ses délégués. Participez pour faire entendre votre voix. Pour en savoir plus, rendez-vous sur [mnh.fr](http://mnh.fr)



Mutuelle Nationale des Hospitaliers  
**CRÉÉE PAR ET POUR LES HOSPITALIERS**

Plus d'informations sur [mnh.fr](http://mnh.fr)



MUTUELLE NATIONALE DES HOSPITALIERS ET DES PROFESSIONNELS DE LA SANTÉ ET DU SOCIAL - 331, AVENUE D'ANTIBES - 45213 MONTARGIS CEDEX. LA MNH ET MNH PRÉVOYANCE SONT DEUX MUTUELLES RÉGIES PAR LES DISPOSITIONS DU LIVRE II DU CODE DE LA MUTUALITÉ, IMMATRICULÉES AU RÉPERTOIRE SIRENE SOUS LES NUMÉROS SIREN 775 606 361 POUR LA MNH ET 484 436 811 POUR MNH PRÉVOYANCE. CRÉDIT PHOTO: JH ENGSTRÖM. AGENCE: AUSTRALIE



Des jeunes soldats se sont filmés alors qu'ils pénétraient dans le palais présidentiel, à Khartoum, vendredi. AP

# SOUDAN Khartoum vacille sous les coups de butoir de l'armée

Par  
**CÉLIAN MACÉ**

**L**a bataille de Khartoum a sans doute basculé vendredi. L'armée régulière a repris possession du palais présidentiel. Il y a près de deux ans, elle en avait été expulsée par les Forces de soutien rapide (RSF), une unité paramilitaire dissidente dirigée par le général Hemetti, aux tout premiers jours de la guerre dans la capitale, qui s'est ensuite étendue au pays tout entier. Dans la matinée, des jeunes soldats se sont filmés, ivres de joie, alors qu'ils pénétraient dans le palais, marchant sur le verre brisé des vitres répandu au sol, posant dans les escaliers en marbre du grand bâtiment dévasté et, avec le drapeau soudanais, devant le grand portail d'entrée noirci par les bombes.

Les RSF ne semblent pas avoir livré une résistance acharnée, dans les toutes dernières heures, depuis l'intérieur du palais. Les jours précédents, ils ont tenté d'évacuer les lieux avant d'être totalement encerclés par l'armée. «Alors que l'eau se resserrait, les RSF ont essayé de fuir le palais et les zones environnantes dans la nuit de mercredi à jeudi, mais leur fuite a été contrariée par les assauts incessants des Forces armées soudanaises (SAF), relate le site spécialisé *Sudan War Monitor*. L'opération des SAF a entraîné la

---

Les troupes gouvernementales sont entrées, vendredi, dans le palais présidentiel dont elles avaient été chassées il y a deux ans. Un succès symbolique et tactique dans la guerre civile pour les troupes du général Al-Burhane.

---

destruction de dizaines de véhicules des RSF et la mort de nombreux combattants le long de l'avenue Al-Qasr, alors qu'ils tentaient de se dégager de l'encerclement.» Mercredi, des soldats ont posté une vidéo montrant des corps de combattants RSF baignant dans une mare de sang. Selon la chaîne Al-Arabiya, environ 400 paramilitaires ont pu s'échapper vers le quartier voisin d'Al-Mogran, connu pour ses hautes tours à la confluence des deux Nil.

La reprise du palais présidentiel représente une double victoire, à la fois symbolique et tactique, pour le général Abdel Fattah al-Burhane, chef de l'Etat et numéro 1 de l'armée. Il efface enfin l'humiliation de l'occupation de ce lieu historique, incarnation de la souveraineté soudanaise. Si la capitale de l'Etat restait officiellement Khartoum, l'administration et le gouvernement s'étaient en réalité repliés à Port-Soudan, loin des combats, depuis longtemps. Les ministères, pillés ou détruits, ne seront certainement pas rouverts avant plusieurs mois, mais le régime militaire est désormais en mesure de mettre en scène son retour en force dans les lieux de pouvoir nationaux.

L'autre succès est stratégique. Depuis le mois de septembre, l'armée soudanaise a inversé le cours de la bataille de Khartoum, reprenant un à un les quartiers sous contrôle des RSF. Après s'être emparé des ponts qui enjambent le Nil, les SAF, qui contrôlaient déjà la majeure partie d'Omdurman, à l'ouest du fleuve, ont effectué une percée dans la ville de Bahri, au nord de la capitale, jusqu'à pénétrer dans Khartoum et s'emparer du quartier général de l'armée, le 24 janvier. L'avancée des troupes au sol, composée de soldats réguliers et de supplétifs civils du mouvement de résistance populaire, est appuyée par des tirs incessants d'artillerie et des frappes de drones. En face, les snipers des RSF, perchés dans les immeubles, tentent de ralentir leur progression. Eux aussi utilisent des drones et de l'artillerie lourde, mais avec une puissance de feu moindre.

### «OPÉRATION ÉCLAIR»

La victoire de l'armée s'est dessinée lundi, lorsque les militaires ont opéré une jonction avec un détachement des forces régulières assiégé par les RSF depuis le début de la guerre, dans la zone militaire dite du «Corps blindé» (Armored Corps), au sud-ouest de Khartoum. Les soldats ont témoigné de cette libération en diffusant des vidéos de ces retrouvailles avec leurs frères d'armes sur les réseaux sociaux. La liaison entre les deux forces a, *de facto*, coupé les solutions de repli des paramilitaires retranchés dans le quartier du palais présidentiel.

La défaite est d'autant plus rude pour les RSF que leur leader, le général Mohamed Hamdan Dagalo («Hemetti» est son surnom), s'était vanté, dans une allocution diffusée le 15 mars, d'être en mesure de garder le contrôle du quartier des



Le palais est historiquement l'incarnation de la souveraineté soudanaise. AP



Les rues de Khartoum, jeudi. EBRAHIM HAMID.AFP

institutions. «La guerre se déroule maintenant à l'intérieur de Khartoum. Elle se déroule depuis deux ans autour du palais présidentiel. Ne pensez pas que nous allons nous retirer du palais, d'Al-Mogran ou de Khartoum, prévenait le leader des RSF, en tenue de combat, arborant un *kadmol* – le turban traditionnel des guerriers du Darfour. Par la volonté d'Allah, vous ne vaincrez pas.» Vendredi, les affrontements se poursuivaient en effet à Al-Mogran.

Trois journalistes de la télévision publique, et deux officiers des services de renseignement qui les accompagnaient, ont été tués sur le site de la présidence par une bombe des RSF. «La bataille pour le palais n'est pas terminée», ont averti les troupes de Hemetti dans un communiqué publié sur Telegram, en revendiquant cette «opération éclair». Dans les poches urbaines

toujours sous leur contrôle, les paramilitaires, sentant le vent tourner, se déchaînent sur les civils, a alerté la Cellule d'intervention d'urgence de Khartoum, qui fait partie d'un réseau de volontaires coordonnant l'aide humanitaire. Au moins 50 personnes auraient été exécutées par les RSF ces derniers jours dans la capitale, selon cette organisation, tandis que 70 personnes, dont 12 militants de la société civile, auraient été enlevées.

La prise du complexe présidentiel et la progression rapide des SAF laissent peu de doute, désormais, sur l'issue de la bataille de Khartoum. Les RSF sont battus. L'armée devrait être en mesure de reprendre le contrôle total de la capitale dans les semaines à venir. «Les affrontements vont maintenant se déplacer vers les zones tenues par les RSF dans les quartiers sud comme Gabra, Soba et Jebel Aulia,

où les RSF ont des capacités défensives limitées. Il est peu probable que les RSF maintiennent leur contrôle sur ces zones sans des renforts substantiels, estime la dernière note d'analyse de Sudan War Monitor, publiée vendredi. La seule voie de ravitaillement restante pour les RSF de Khartoum, le pont du barrage de Jebel Aulia, est étroite, ce qui rend peu probable l'arrivée de renforts immédiats à grande échelle. Les récents retraits des RSF vers le Darfour suggèrent un repli stratégique, signalant un passage à une campagne de type insurrectionnel dans les régions désertiques.»

Au sud de Khartoum, dans l'Etat agricole de la Jézira, les SAF avancent également à grands pas depuis le début de l'année. Cette région fertile a été marquée par l'occupation brutale des hommes de Hemetti, qui a duré près d'un an et a été ponctuée par des massacres d'ampleur. La reconquête de l'armée, qui remonte peu à peu le long du Nil bleu, va accentuer la pression sur les RSF, bientôt pris en tenaille entre les fronts nord et sud. La guerre est cependant loin d'être

terminée. Les paramilitaires restent maîtres de la quasi-totalité de la région du Darfour, vaste comme la France métropolitaine, dans l'ouest du pays.

La majorité des combattants fidèles à Hemetti sont originaires de cette province – les RSF sont les héritiers des milices jenjawids créées dans les années 2000, par le régime de l'ancien président du Soudan Omar el-Béchir, pour écraser les rebelles du Darfour et déraciner les communautés non-arabes. A la différence de Khartoum ou de la Jézira, ils peuvent s'appuyer sur des miliciens issus de tribus arabes locales. Leur contrôle des postes-frontières avec le Tchad, la Libye, la Centrafrique et le Soudan du Sud leur assure par ailleurs un meilleur approvisionnement en armes et en munitions que dans la vallée du Nil, grâce à des trafiquants ou à des parrains étrangers comme les Emirats arabes unis, principal sponsor de Hemetti.

### «ATROCITÉS SYSTÉMATIQUES»

Une seule ville échappe pourtant toujours aux RSF: El-Fasher, la capitale historique du sultanat du Darfour, assiégée depuis dix mois. La ville est défendue par la sixième division de l'armée régulière, et surtout d'anciens mouvements rebelles regroupés sous l'appellation Force conjointe, composée de combattants expérimentés qui connaissent aussi bien le terrain que leurs adversaires. Elle aussi s'appuie localement sur des miliciens recrutés sur une base communautaire, de nombreux habitants d'El-Fasher redoutant, en cas de chute de la ville, un nouveau nettoyage ethnique ciblant les populations non-arabes. Après s'être emparés de la ville d'El-Geneina en 2023, les RSF avaient massacré la communauté masalit.

En janvier, l'administration américaine avait qualifié leurs agissements de «génocide», annonçant une série de sanctions visant Hemetti pour «son rôle dans les atrocités systématiques commises contre le peuple soudanais». Quelques jours plus tard, Washington a également imposé des sanctions contre le général Al-Burhane. «Les Forces armées soudanaises ont commis des attaques meurtrières contre des civils, notamment des frappes aériennes contre des infrastructures protégées telles que des écoles, des marchés et des hôpitaux, expliquait le communiqué du secrétaire adjoint au Trésor (sous l'administration de Joe Biden). Elles sont également responsables du refus systématique et intentionnel de l'accès à l'aide humanitaire, utilisant la privation de nourriture comme tactique de guerre.» En deux ans, le conflit a fait des dizaines de milliers de morts, déraciné plus de 12 millions de Soudanais et provoqué la plus grande crise de déplacements de population au monde. Selon les estimations de l'ONU, environ 2 millions de personnes sont confrontées à une insécurité alimentaire extrême et 320 000 souffrent déjà de famine. ◀



Par  
CHARLOTTE BELAÏCH

Olivier Faure a réanimé l'un des débats éternels qui secouent la gauche: faut-il garder le silence sur les thèmes favoris de la droite, de peur de renforcer l'adversaire, ou en défendre sa propre vision, front contre front? Alors que François Bayrou a annoncé un débat sur l'identité nationale, suscitant des critiques à gauche, le premier secrétaire du Parti socialiste a décidé de ne pas le «fuir». «Le débat sur l'identité nationale n'est pas tabou», estime-t-il. «Qu'est-ce qu'être français», c'est une question qui taraude notre temps. Et permettez-moi de vous le dire, c'est une question pour ceux qui naissent français autant que pour ceux qui nous rejoignent», a affirmé le Premier ministre, qui va lancer des «conventions citoyennes décentralisées».

En acceptant d'entrer dans la controverse, Olivier Faure a immédiatement déclenché une vague de réprobations. «Ils n'ont plus de limite», a attaqué le leader de LFI, Jean-Luc Mélenchon, qui mitraille les socialistes. «Ils sont prêts à tout accepter pour coller à Bayrou.» «C'est une lamentable prise de judo», regrette Dominique Sopo, le président de SOS Racisme, interrogé par Libération. Il n'y a rien à tirer de ce débat cadre par des forces plutôt réactionnaires. La gauche va donner son imprimer à un exercice qui va mal tourner. L'idée selon laquelle il faudrait donner du grain à moudre aux classes populaires vues à travers le prisme des éditorialistes réactionnaires, c'est l'abdication du politique. L'expression "identité nationale" est déjà problématique. Qu'on le veuille ou pas, elle est marquée de l'idée d'une immuabilité de traits culturels mis en danger par l'arrivée de gens extérieurs.»

#### «UNE CERTAINE IDÉE DE LA DÉMOCRATIE»

A gauche, beaucoup pensent qu'il n'y a rien à gagner sur ces sujets et qu'il faut se concentrer sur les questions sociales, en tête des préoccupations des Français. «L'expérience historique nous montre que lorsque la question sociale domine l'agenda, le spectre de la guerre civile identitaire semble disparaître de la conscience collective», écrivait le sénateur PS Alexandre Ouizille dans la revue *le Grand Continent*. Car le conflit social s'organise autour des intérêts matériels à conquérir et non d'une généalogie innée et indépassable.» Mais Faure persiste, convaincu qu'il faut se positionner sur ce sujet sur lequel la présidentielle va selon lui se jouer. Il a d'ailleurs lancé un travail interne sur «l'identité de la France» il y a bientôt un an, bien avant les déclarations de François Bayrou. «L'identité de la France, ce n'est pas une histoire mythifiée, dans laquelle il ne se serait rien passé depuis Clovis, qui serait aujourd'hui menacée par l'immigration», affirme le premier secrétaire. C'est une certaine idée des droits et de la démocratie, c'est la Révolution, la Résistance, la décolonisation, la cons-

# Le PS sur le terrain miné de l'identité nationale

Alors que François Bayrou a annoncé l'organisation de «conventions citoyennes» sur le sujet, Olivier Faure, le premier secrétaire du parti, est bien décidé à avancer sur un dossier jugé problématique par certains à gauche.

truction européenne mais aussi un modèle, l'Etat-providence, qui nous distingue du monde.» Selon lui, la gauche a eu tort d'éviter le débat lancé par Nicolas Sarkozy et Eric Besson en 2009. «Il y a seize ans, tout le monde à gauche a dit que c'était un piège. Mais la seule impression qui est restée, c'est que la gauche refuse de parler d'identité», justifie-t-il. Il faut prendre ce risque car à force de laisser un vide occupé par l'extrême droite, les gens confondent maintenant identité et question raciale.»

En réalité, en 2009, les socialistes n'avaient pas refusé le débat mais récusé son format. «Nous n'étions pas allés dans les préfectures avec les envoyés spéciaux de Sarko, mais on ne jugeait pas le débat obscène», précise l'ancien député Christophe Paul, à l'époque chargé du sujet. Je ne vois pas ce qu'il y a de choquant dans le fait que la gauche s'empare de ce sujet, à condition de bien le faire. Il y a des gens qui pensent que moins on en parle, mieux c'est. C'est une erreur. Il faut au contraire répondre aux peurs des Français avec une identité française forte.» Malgré les critiques issues de la gauche, rares

sont les socialistes qui se distinguent clairement d'Olivier Faure, au-delà des clivages internes.

#### «NOUVELLE FRANCE»

«Ça ne suffit pas de dire que la préférence nationale ce n'est pas bien», affirme l'ancien député Philippe Doucet, opposant interne à la direction du PS. Il y a une demande de France, de République, de valeurs. Il y a encore une gauche morale qui dit que ce n'est pas bien, mais ils n'ont pas compris l'époque. SOS Racisme, c'est fini. Il faut affirmer quelque chose entre le RN et Mélenchon.»

Après avoir enfourché le concept de «créolisation», le leader insoumis développe désormais l'idée d'une «nouvelle France». Une façon, ju-

gent certains, de participer à l'ethnicisation du débat.

La gauche a pourtant longtemps porté une vision de l'identité française qui regardait vers l'avenir et non l'origine. «Toute l'histoire politique française est un débat sur ce qu'est cette identité», analyse l'eurodéputé Raphaël Glucksmann. La France naît de l'affrontement de ces deux visions. Si le retour de la monarchie au XIX<sup>e</sup> siècle se traduit par une révolution tous les quinze ans, c'est parce que la gauche domine le débat sur ce qu'est la France et impose une identité républicaine de la nation.»

Candidat putatif à la présidentielle, le fondateur de Place publique présente lui aussi qu'il «faudra dire ce qu'est la France» pendant la campagne présidentielle. «Le fait de ne pas le faire tue la gauche», regrette-t-il. Combien de fois a-t-il entendu ce reproche pendant les européennes: «Vous n'aimez pas la France»? «Le néolibéralisme et la gauche postmoderne ont fait exploser les récits épiques et collectifs, alors que la gauche incarnait cette vision», analyse-t-il. Ancien socialiste, le député Emmanuel Maurel, qui siège désormais



Le patron du PS, Olivier Faure, à La Seyne-

«Les premières victimes de l'insécurité, ce sont les pauvres.»

Karim Bouamrane  
maire socialiste de Saint-Ouen

avec les communistes, juge lui aussi que la «passion de la déconstruction» d'une partie des intellectuels de gauche, qui ont tendance à «mettre la France en accusation», «propension parfois salutaire», a mis à mal «l'exaltation nationale qui a longtemps été l'apanage de la gauche». Comme beaucoup dans sa famille politique, il en veut pour preuve les textes de Jaurès, figure tutélaire au «patriotisme ardent», dans les pas duquel Jean-Luc Mélenchon s'est longtemps inscrit.

#### RÉINVESTIR LE CONCEPT DE «FRATERNITÉ»

Pendant la campagne de 2017, une partie de la gauche s'étonnait d'ailleurs de voir des drapeaux français flotter en masse dans les meetings de celui-ci. «Je ne vois pas pourquoi ce serait un sujet de droite», affirme Emmanuel Maurel. On n'est pas condamnés à une vision ethno-culturelle. L'identité française est avant tout politique. C'est l'intervention de la puissance publique dans la vie sociale et économique du pays, la laïcité, l'école obligatoire, une idée de l'émancipation... J'ai la conviction que si on tenait vrai-



sur-Mer le 6 mars. PHOTO PATRICK GHERDOUSSI

ment tête à la droite, les gens se reconnaîtraient plus dans la gauche.» Comme souvent, la gauche parle au passé, se référant à l'histoire pour se définir. «Le grand récit historique émancipateur de la gauche, sur la régulation du travail, la prise en charge des grands risques de la vie, ou la démocratisation de l'éducation, est largement accompli même s'il est insuffisant, analyse le président du groupe socialiste à l'Assemblée, Boris Vallaud. Depuis quarante ans, le néolibéralisme vient contester tout ça et on se retrouve à résister contre un monde qui se défait. C'est nécessaire, mais il faut aussi un récit heureux. Quel imaginaire nouveau on invente pour que

les gens aient envie de monter avec nous?» Dans un contexte «d'atomisation» de la société, «où l'on vit les uns à côté des autres par communautés qui se juxtaposent», Boris Vallaud veut réinvestir le concept de «fraternité». «Les valeurs de la République, ce n'est pas un catéchisme. La foi sans culture, ça ne marche pas. Seule l'expérience est universalisante. Qu'est-ce que nous nous donnons comme outils de vivre ensemble? Quels sont les endroits où les gens se croisent?» Les socialistes ont décidé de s'atteler au sujet en organisant des auditions d'intellectuels et d'experts. Parmi eux, le politologue spécialiste du droit des im-

migrés Patrick Weil, l'un des rares universitaires à s'investir dans le débat de 2009.

#### **«LE PAYS N'EST PAS À DROITE, IL VOTE À DROITE»**

A l'époque, il avait défini quatre piliers qui rassemblent les Français : l'égalité devant la loi, la mémoire positive de la Révolution française, la langue et la culture, et la laïcité. «La République a en permanence besoin de se renouveler dans la perspective qu'elle offre à ses citoyens, c'est ça que les dirigeants politiques n'offrent plus, analyse-t-il. Le vrai sujet, aujourd'hui, c'est où va-t-on ensemble. Quand Ruffin affronte Mélenchon sur le fait qu'il n'accepte

pas qu'il y ait deux France, le débat est déjà lancé.»

Face au bureau national du PS, le chercheur, qui est intervenu sur l'identité, l'intégration et le droit du sol, a appelé à sortir de la confrontation idéologique. «Le débat lancé par Bayrou camoufle des sujets non traités. Il faut regarder les choses en face. On ne peut pas nier qu'il y a une augmentation de la population immigrée en France», a-t-il affirmé, appelant à une «vraie politique d'immigration», au-delà des OQTF et des régularisations. «Il y a deux catégories d'étrangers à renvoyer, a-t-il estimé devant les socialistes. Les délinquants condamnés, qui doivent être la priorité, et une masse

d'étrangers qui viennent illégalement parce que les employeurs les recrutent. Ils travaillent et s'intègrent, mais les gens se demandent pourquoi leurs employeurs n'emploient pas des étrangers en situation régulière ou des Français, quand cela est possible. C'est pour cela qu'il faut organiser une vraie politique du marché du travail et de l'immigration.» Certains estiment que le vrai sujet est là. «Plus que l'identité nationale, il faut parler de concret : d'immigration, d'intégration et de sécurité, juge Nicolas Mayer-Rossignol, le maire de Rouen. C'est de ça dont les gens me parlent et c'est vrai que la gauche n'a pas toujours été suffisamment claire et attentive sur ces sujets alors que des élus locaux se contentent ça tous les jours.» Autant de sujets qui suscitent le malaise à gauche, où le procès en trahison et la menace d'excommunication ne sont jamais loin lorsqu'on s'aventure sur cette voie. «Le vrai problème, c'est que les Français ne sont pas d'accord avec la gauche sur l'immigration, souffle un responsable de gauche, qui préfère rester anonyme. Et ce n'est pas parce qu'on leur a mal expliqué les choses, comme veulent le croire certains. La plupart des gens pensent que l'immigration doit être régulée.»

Ce qui n'empêche pas la société française d'être de plus en plus tolérante, comme le montrent les travaux du sociologue Vincent Tiberj. «Non, le pays n'est pas à droite, il vote à droite, insiste Karim Bouamrane, le maire socialiste de Saint-Ouen. Pourquoi mes potes d'enfance qui font partie de la classe moyenne votent à droite? Pas parce qu'ils sont contre la solidarité, mais parce que pour eux, la sécurité, l'autorité et le civisme sont des tabous à gauche. Ce qui me rend dingue, c'est que les premières victimes de l'insécurité, ce sont les pauvres.»

«Agir pour la sécurité, faire respecter fermement les règles de la vie en commun, lutter contre les trafics, ce n'est pas céder à la droite, c'est être républicain, c'est répondre aux exigences des citoyens. Je l'ai montré lorsque notre pays a été frappé par les épreuves terroristes», affirme François Hollande. Mais comme toujours, les socialistes ont peur de perdre leur label de gauche. «C'est toute l'histoire du PS, analyse l'ancien président. Elle plaide pour lui au regard des conquêtes qu'il peut revendiquer et pourtant il est taillé par la surenchère, entretenue à dessein par ses concurrents à gauche. Mais on n'a pas besoin des autres pour définir notre identité ni pour obtenir un impossible brevet de bonne conscience.» ◆

**CHEZ POL**

Fait maison  
Au comptoir  
Passion archives  
Le chiffre

Chaque jour, toute  
l'actu politique  
décryptée par Libé

**DENIS ALLARD POUR LIBÉRATION**

Inscrivez-vous vite  
sur [liberation.fr/newsletters](http://liberation.fr/newsletters)



La rue Charles-Baudelaire, dans le XII<sup>e</sup> arrondissement de Paris, est piétonnisée depuis 2022. PHOTO MATHILDE MAZARS. REA

# Paris Les rues piétonnes veulent faire école

La mairie organise un vote ce dimanche pour généraliser à 500 rues de la capitale le dispositif de piétonnisation et de végétalisation expérimenté aux abords des établissements scolaires. Et qui, en cinq ans, a su faire consensus.

Par  
**LOUIS BRETON**

«**M**oi, ce que j'aime, c'est la nature. Ces rues sont super jolies. Les voitures font trop de bruit, je préfère quand il n'y a que des piétons», raconte timidement Sarah, 7 ans, croisée rue Amelot, dans le XI<sup>e</sup> arrondissement de Paris. Depuis deux ans, l'axe est fermé aux voitures sur 100 mètres, autour de l'entrée d'un collège. Des plantes et fleurs ont été plantées sur tout un côté de la rue par la mairie et des habitants. Le reste de la voie est consacré aux piétons et aux vélos. Le revêtement du sol est clair et contraste avec le béton des autres segments de la rue ouverts aux voitures. «C'est vrai que c'est beaucoup plus agréable pour marcher, c'est une bonne idée. J'espère qu'ils en feront d'autres», poursuit Soraya, la mère de Sarah. Comme l'ensemble des Parisiens, elle aura l'opportunité ce dimanche de répondre à la question suivante en se rendant dans un bureau de vote : «Pour ou contre végétaliser et rendre piétonnes 500 nouvelles rues dans Paris, réparties dans tous les quartiers ?» Il s'agit de la troisième votation citoyenne depuis le début de la mandature d'Anne Hidalgo après celui sur le sort des trottinettes électriques en libre-service en 2023 et celui sur la place des SUV en ville en 2024. «Comment être contre cette idée ? C'est agréable de pouvoir marcher sans voiture», glisse une grand-mère aux abords de l'école élémentaire des Vertus dans le III<sup>e</sup> arrondissement.

**«La piétonnisation de la rue a tout changé pour nous. On a pu mettre quinze places supplémentaires sur la terrasse.»**

**Une serveuse d'un bar du XIX<sup>e</sup> arrondissement**

Pour une fois, la question semble faire consensus non seulement parmi les Parisiens, mais aussi chez leurs représentants politiques de tous bords. «Qui est contre la végétalisation des rues? Personne», constate Nelly Garnier, élue LR de la mairie du XI<sup>e</sup> arrondissement. «Mais ça ne pose pas les bonnes questions. On ne sait pas comment ces rues vont être financées, ni lesquelles seront concernées. La végétalisation est un alibi pour la fermeture des rues aux voitures», grince la membre du groupe d'opposition Changer Paris, où l'on dénonce volontiers un coup de comm. De fait, seule l'association 40 millions d'automobilistes s'oppose farouchement à la piétonnisation et à la végétalisation des rues parisienne, dénonçant dans un communiqué «une mesure politique» qui vise à «réduire à nouveau la place des automobilistes dans la capitale».

#### «Qualité de vie»

Dans le XIX<sup>e</sup> arrondissement, le vacarme des voitures de la rue de Belleville s'arrête lorsque l'on tourne sur la rue Rampal. Un jeune homme s'amuse à jongler avec un ballon de football au milieu de la chaussée. D'autres se coursent dans des grands moments de rigolade collective. Depuis l'an dernier, cette voie fait aussi partie du dispositif dit des «rues aux écoles», qui a pour but de sécuriser le trajet des enfants à proximité immédiate de leur établissement scolaire. En cinq années, la mairie de Paris a déjà aménagé ainsi plus de 200 rues et c'est ce dispositif qu'elle compte généraliser en cas de succès du vote de ce dimanche. «En cas de victoire du "pour", nous allons mener un travail de dentelle quartier par quartier pour identifier les nouvelles rues que nous aménageront», annonce Anouch Toranian, adjointe à la mairie de Paris en charge notamment de la participation citoyenne. Le dispositif a fait ses preuves mais nous devons l'accélérer.» Et l'élu d'assurer ne pas «penser que la votation soit si consensuelle car il y a beaucoup de débats sur la place du piéton en ville».

La version la plus aboutie de cette initiative est une piétonnisation totale, comme c'est le cas de la rue Rampal, où des barrières permettent uniquement aux véhicules d'urgence de passer. La végétalisation, elle, est toujours de mise. «C'est une qualité de vie supplémentaire pour nous», atteste Monique, la soixantaine, ravie de venir chercher son petit-fils dans cet environnement: «La rue est beaucoup plus calme et agréable

notamment grâce aux fleurs. Je me promène souvent par ici.» Le dispositif fait aussi des heureux du côté des commerçants. «La piétonnisation de la rue a tout changé pour nous. On a pu mettre quinze places supplémentaires sur la terrasse, on a plus de monde qui vient», fait savoir une serveuse du bar le Poulpe, situé juste en face de l'école élémentaire Rampal.

Ce ne sont pas là les seuls bienfaits. Une étude menée l'an dernier par les associations Respire et AirGones aux abords de dix établissements dotés de rues aux écoles a montré que le dispositif entraînait une baisse de 10% à 30% de la concentration en dioxyde d'azote. «Ces rues fonctionnent en ce qui concerne la sécurité des enfants et la diminution de la pollution grâce à l'absence de voitures», résume Isabelle Imhof, coordinatrice de l'Observatoire des rues aux écoles, créé par un collectif d'associations dont Respire et la Rue est à nous. Son objectif: évaluer la mairie de Paris sur ses engagements, à savoir 300 rues apaisées dont 100 complètement réaménagées et piétonnes d'ici 2026.

#### «C'est mieux qu'avant»

Pour Isabelle Imhof, il reste une marge de progression importante: «Il faut accélérer le processus pour qu'il n'y ait pas que la rue de l'école ou du collège qui soit piétonne. Que fait-on pour les autres rues situées sur le chemin de ces établissements?» Dans le XI<sup>e</sup> arrondissement, la piétonnisation de la rue Amelot se limite par exemple à l'entrée du collège Beaumarchais. «C'est sûr que c'est mieux qu'avant, on se sent plus en sécurité, mais dès la fin de la rue, il ya des voitures. Il faut toujours faire attention», déplore une mère de famille venue chercher son fils.

Si la plupart du temps le dispositif fait consensus, certaines piétonnisations posent problème. Au moment de l'aménagement de la rue Ricaut (XIII<sup>e</sup> arrondissement) en 2021, plusieurs voix se sont élevées, notamment des personnes handicapées qui s'inquiétaient des conséquences sur leur mobilité. Dans le projet initial, les voitures ne pouvaient plus passer dans la rue, ce qui aurait empêché les services d'aide à ces personnes d'accéder aux logements. «Ils ont eu gain de cause. Il y a toujours des voitures dans la rue mais uniquement dans un sens, c'est déjà ça», relate un habitant.

Ailleurs en France, des dispositifs similaires essaient, pour un coût qui peut varier de 300 000 à 800 000 euros. A Lyon, où la première rue aux écoles a été aménagée en septembre 2021, on vante la piétonnisation d'une surface équivalente à onze terrains de foot depuis 2020. A Marseille, ce sont dix rues aux écoles qui ont été réalisées l'an dernier. Le dispositif est parfois plus léger: à Toulouse ou à Rennes, des voies qui desservent des établissements scolaires sont piétonnises seulement aux heures d'entrée et de sortie d'école. A Grenoble, la municipalité prévoit de piétonniser 41 rues sur les 67 desservant des écoles de la ville d'ici l'an prochain. De quoi augmenter la qualité de ville. ▶

**Libération**  
**ABONNEZ-VOUS**



# «Adapter une ville aux enfants, c'est l'adapter pour tout le monde»

**Le philosophe et urbaniste Thierry Paquot explique comment l'attention portée aux enfants dans l'aménagement des rues bénéficie à tous.**

**S**i son résultat ne laisse guère de place au doute, tant les rues végétalisées ou piétonnes sont plébiscitées par les habitants, la consultation organisée dimanche par la ville de Paris met en lumière une pratique originale et relativement récente: la prise en compte de l'enfant en matière d'urbanisme. Le modèle que la municipalité voudrait voir étendu, c'est celui des «rues aux écoles», soit l'apaisement ciblé d'artères desservant les établissements scolaires. L'argument premier est sécuritaire, mais les bénéfices dépassent largement ce cadre. Et pas seulement pour les habitants les plus jeunes. Thierry Paquot, philosophe de l'urbain, professeur honoraire de l'Institut d'urbanisme de Paris, et auteur de *Pays de l'enfance* (éd. Terre urbaine, 2022), explique comment l'attention portée aux enfants dans la fabrique de la ville contribue à la rendre aimable à tous.

#### Quel regard portez-vous sur les rues aux écoles à Paris?

J'y suis tout à fait favorable. Traditionnellement, les écoles, notamment celles bâties sous la III<sup>e</sup> République, voient leur porte d'entrée donner sur le trottoir qui donne lui-même sur la rue. C'est dangereux, et il aurait plutôt fallu imaginer des parvis qui ouvraient sur l'école. A Paris, on ferme à la circulation toute une portion de la rue, ce qui permet aux enfants,

quand ils sortent, de courir, d'aller voir leurs copains... Et ça, sans se faire renverser par une voiture.

#### Faire des rues pour les enfants, est-ce que c'est d'abord faire des rues sûres?

Il s'agit surtout de faire des villes aimables, qu'on se sente bien dans la rue. Il faut aussi que la ville devienne créative. Le jeu est essentiel parce qu'un enfant, on le sait, grandit en éprouvant. Pour cela, il ne faut pas que les rues aux écoles soient définitives, qu'il n'y ait qu'un modèle qu'on plaque partout. On doit privilégier la diversité, l'hétérogénéité, et puis la surprise, l'étonnement.

#### Est-ce qu'un urbanisme adapté aux enfants part forcément de l'école?

Absolument, car c'est un lieu central dans la vie des enfants en ville. Ça part de l'école et des chemins qui mènent à l'école, c'est-à-dire les itinéraires quotidiens des enfants. Ensuite, il y a les espaces verts, des lieux de prédilection pour les enfants,

qu'il faut relier entre eux. C'est-à-dire imaginer des chemins entre les grands espaces verts que sont le stade, le parc, le jardin et même le cimetière, qu'on oublie et qui pourrait pourtant être une aire de jeu magnifique – en Allemagne ou aux Etats-Unis, les cimetières sont bien plus vivants que les nôtres. Là où il n'y a pas de jonction naturelle entre ces espaces verts, on dessine sur le sol, on le marque par une peinture verte ou autre chose encore, pour que l'automobiliste, visuellement, comprenne qu'il se passe quelque chose.

#### Est-ce que ces adaptations ne bénéficient qu'aux enfants?

Non. Quand on adapte une

ville aux enfants, on l'adapte pour tout le monde. Une ville qui va moins vite, qui est moins tonitruante dans le monde de l'accélération qu'on connaît, bénéficie aussi à des gens qui veulent marcher plus lentement ou même à des actifs hyperactifs, qui vont tout d'un coup découvrir que c'est pas mal de s'arrêter sur un banc, de lire, de discuter... De la même manière, quand on piétonnise des rues pour les enfants, qu'on change le revêtement pour des couleurs claires plutôt que de l'asphalte qui accumule la chaleur, et que l'on végétalise, on lutte contre la pollution et les îlots de chaleur urbains pour tous.

#### Pour autant, peut-on faire des rues végétalisées et piétonnisées partout?

Non, d'abord parce qu'on hérite de l'urbanisme qui nous a précédé, que je définis comme le moment occidental et masculin de la fabrication de la ville productiviste. Tout a été fait pour la fonctionnalité. Et on ne peut pas se passer de toutes les voies de circulation automobile. Du coup, il faut corriger, réorienter, réorganiser ce qui a été pensé comme des voies de circulation pour en faire des voies de relation. Ici on réduit le nombre de voies, là on élargit les trottoirs, là on plante.

#### Comment on fait pour associer des enfants à la fabrique de la ville?

Il faut partir de leur vécu. Pour cela, on peut faire, comme je l'ai vu en Suisse, en Allemagne ou en Italie, une visite des élus, guidée par les enfants, qui leur montrent tout ce qui va bien et tout ce qui ne va pas bien. Si on dit aux enfants: «dessine-moi la ville dont tu rêves», ça devient vite des lieux communs. Par contre, dans leur propre quartier, dans leur propre ville, on leur dit «montre-nous ce qui te plaît et ce qui ne te plaît pas», ça produit des effets.

Recueilli par  
**LOUIS MOULIN**



INTERVIEW

**Offre intégrale**  
**34,90€**

par mois  
au lieu de 76,60€  
prix de vente  
au numéro

Abonnez-vous ici



ou par téléphone  
au 01 55 56 7140  
du lundi au vendredi  
de 9H à 18H

• Le journal papier livré chez vous  
• L'accès à tous les contenus du site et de l'application

Un glacier dans le massif du Karakoram (nord-ouest de l'Himalaya), au Pakistan.

PHOTO BRAD JACKSON, GETTY



# RÉCHAUFFEMENT Les glaciers irréductibles flanchent à leur tour

En ne fondant pas, les géants blancs des massifs du Karakoram et du Kunlun, à la frontière du Pakistan, de l'Inde et de la Chine, faisaient figure d'anomalie depuis vingt ans. Le dérèglement climatique les rattrape.

Par  
**ANAÏS MORAN**

**I**rréductibles glaciers, ils résistaient encore et toujours au réchauffement climatique. Des exceptions dans ce monde en ébullition. Nichés à haute altitude dans les chaînes du Karakoram et du Kunlun, à la frontière entre le Pakistan, l'Inde et la Chine, ils ont, des années durant, donné du fil à retordre aux chercheurs qui tentaient de les saisir dans toute leur complexité. Ces deux dernières décennies, pendant que leurs semblables se morcelaient et rapetissaient partout sur la planète, eux n'ont presque souffert d'aucune fonte, certains enregistrant même des légers gains de volume. Le comportement de ces bastions glaciaires était tellement unique que les chercheurs l'avaient baptisé «l'anomalie du Karakoram-Kunlun».

Et puis, en février, un article paru dans la revue de référence *Nature* a entériné «la fin» de l'opiniâtreté de ces géants blancs. «Le réchauffement climatique est tel que même cette région glacée qui était l'ultime à tenir tête à la hausse des températures est désormais en train de décliner. C'est un très mauvais signal», décrit le glaciologue et co-auteur de l'article Etienne Berthier, rattaché au Laboratoire d'études en géophysique et océanographie spatiales à Toulouse.

Alors que 2025 a été proclamée année internationale de la préservation des glaciers par les Nations unies et que la première journée mondiale de ces mastodontes de glace a eu lieu vendredi, les dernières nouvelles venues des cimes asiatiques revêtent une résonance particulière.

Plus aucune des dix-neuf régions glaciaires inventoriées sur Terre n'échappe à la désagrégation en cours. «La préservation des glaciers n'est pas seulement une nécessité environnementale, économique et sociétale. C'est une question de survie», interpelle en ce jour symbolique Celeste Saulo, la secrétaire générale de l'Organisation météorologique mondiale, instance onusienne qui, en binôme avec l'Unesco, appelle à une mobilisation collective pour lutter contre «l'accélération» de leur disparition.

**«ANOMALIE ACHEVÉE»**  
Situés dans le nord-ouest de l'Himalaya, les massifs du Kunlun et du Karakoram (ce dernier abritant le K2, deuxième plus haut sommet du monde) comptent respectivement environ 8 500 et 14 000 glaciers, perchés entre 3 000 et 8 500 mètres d'altitude. A eux deux, ils totalisent une surface glaciaire de presque 30 000 kilomètres



mière fois utilisé l'expression «anomalie du Karakoram». Plusieurs hypothèses proposées par Kenneth Hewitt pour tenter d'expliquer cette particularité seront fortement débattues par ses pairs. Mais s'ensuivront des analyses tirées des images satellites de la Nasa et du Centre national français d'études spatiales qui, en revanche, confirmeront bien l'absence de perte de masse. Absence qui sera aussi détectée partiellement dans le massif voisin du Pamir, au Tadjikistan, et surtout, indiscutablement, dans le Kunlun.

#### **CLIMAT PROTECTEUR**

«Les estimations issues de satellites américains remontent jusque dans les années 70 et suggèrent que les bilans glaciaires du Karakoram et du Kunlun étaient à l'équilibre depuis cette époque, même s'il y a de grandes incertitudes pour les décennies avant 2000», explique Amaury Dehecq, glaciologue chargé de recherche à l'Institut des géosciences de l'environnement de Grenoble. Des travaux relèvent que les glaciers du Karakoram central ont, par exemple, gagné 600 à 800 tonnes par an entre 2008 et 2016. «Même s'ils semblent désormais en train de rentrer dans le rang, les glaciers du Karakoram et du Kunlun ont suivi une évolution différente de celle des autres régions du monde, développe le scientifique, qui est en train de monter un projet pour lancer une vaste étude basée sur les films photographiques vieux de plus de soixante ans issus des satellites espions américains. C'est important que l'ampleur géographique et l'étendue temporelle de cette anomalie soient mieux appréhendées.»

Et sur l'origine de cette anomalie, que disent les scientifiques? «Ce qui est certain, c'est que le climat a été localement plus favorable aux glaciers sur les dernières décennies, en raison probablement de températures estivales plus fraîches et une neige plus abondante, explique Amaury Dehecq. Par ailleurs, les glaciers du Karakoram et du Kunlun se situent dans une région avec un climat semi-aride continental, ce qui les rend moins sensibles à l'élévation des températures.» Pour expliquer les étés plus frais et l'accumulation de neige plus importante, une équipe de chercheurs néerlandais a mis en avant le rôle de l'intensification de l'irrigation agricole dans les régions de hautes montagnes d'Asie. Particulièrement dans le bassin du Tarim, à l'est du Karakoram et au nord du Kunlun. Dans un article publié en 2018, les

scientifiques écrivent que les pratiques d'irrigation des cultures auraient eu pour effet d'envoyer plus d'humidité dans l'atmosphère, entraînant «une augmentation des chutes de neige» (stock de neige ensuite accumulé par les glaciers) et une diminution des «rayonnements solaires» (plus d'humidité signifie plus de nuages, qui sont un filtre de protection pour les glaciers face à l'énergie du soleil). Selon un rapport publié mercredi par l'Organisation météorologique mondiale, la plus importante perte de masse glaciaire triennale jamais enregistrée s'est produite ces trois dernières années. Dans ledit article publié dans *Nature* en février, les glaciologues font état d'une

accélération de la vitesse de fonte de 36 % entre la décennie 2000-2011 et la suivante, passant en moyen de 231 milliards à 314 milliards de tonnes de glace disparues annuellement sur notre planète. 2022 et 2023 ont enregistré des dégâts inégalés, avec notamment une baisse record de 550 milliards de tonnes de glace en 2023. «Dans ce tableau général, la fin de l'anomalie du Karakoram-Kunlun doit d'autant plus nous faire réagir», conclut Etienne Berthier. Car cela signifie qu'indépendamment de sa latitude et son altitude, aucun glacier sur Terre n'est assuré de sa survie face au réchauffement climatique et à la poursuite des émissions de gaz à effet de serre.» ◆

## **PÉRIL SUR L'EAU DOUCE**

Le déclin accéléré des géants de glace menace l'approvisionnement en eau de 2 milliards de personnes à travers le monde. C'est le chiffre clé à retenir du rapport de presque 200 pages rendu public par l'Unesco vendredi, à l'occasion de la première journée internationale des glaciers. «Quel que soit l'endroit où nous vivons, nous dépendons tous d'une manière ou d'une autre des montagnes et des glaciers. Mais ces châteaux d'eau naturels au rôle essentiel font face à un péril imminent», alerte Audrey Azoulay, directrice générale de l'organisation onusienne. Les montagnes, qui couvrent près d'un quart de la surface terrestre et abritent plus d'un sixième de la population mondiale, fournissent 55 % à 60 % des flux annuels d'eau douce de la planète. Selon le rapport, la fonte des glaciers et la diminution des chutes de neige affectera la sécurité alimentaire, l'économie (tourisme) et l'énergie (hydroélectricité). Deux tiers des cultures irriguées dépendant des eaux de ruissellement venues de la montagne risquent également d'être affectées. D'ici à 2100, les glaciers de montagne pourraient encore perdre entre 26 % et 41 % de leur masse totale par rapport à 2015.

**L'eau fait partie de notre patrimoine. Préservons-la.**

**Découvrez 30 éco-gestes pour préserver l'eau sur [ecodeau.org](http://ecodeau.org)**

**Eco d'Eau**

Une démarche initiée par

**VEOLIA**

Veolia Environnement - SIREN : 403210032 - RCS Paris - 21 rue La Boétie 75008 Paris.



LIBÉ.FR

### Procès des geôliers de l'Etat islamique : Mehdi Nemmouche condamné à la réclusion criminelle à perpétuité

Au terme de cinq semaines de procès, le principal accusé a été condamné à la perpétuité par la cour d'assises spéciale de Paris pour la séquestration et les sévices infligés à des journalistes français entre 2013 et 2014. PHOTO YANN CASTANIER. FOCUS



La présidente de la Commission européenne, Ursula von der Leyen, et le président du Conseil européen, António Costa, jeudi. G. V. WIJNGAERT. AP

# Réarmement: l'UE s'apprête à se repartager la dette

**Réunis en Conseil européen jeudi, les Vingt-Sept ont confirmé leur intention de se réarmer en masse. L'idée d'un emprunt collectif, sur le modèle du plan post-Covid, est envisagée.**

Par  
**JEAN QUATREMER**  
Correspondant européen

**B**onne nouvelle pour les Européens: la Russie prend très au sérieux leur volonté de renforcer leurs armées pour être en position de l'affronter d'ici trois à cinq ans s'il lui venait à l'idée de les attaquer. Au moment où les vingt-sept chefs d'Etat et de gouvernement se retrouvaient à

Bruxelles, jeudi, pour parler défense européenne, le Kremlin a solennellement dénoncé les «plans de militarisation de l'Europe» qui se «transforme en parti de la guerre». «Les têtes brûlées de Berlin et d'autres capitales européennes doivent savoir que la Russie répondra rapidement et fermement à toute aspiration militariste afin de prévenir toute menace à sa propre sécurité», a mis en garde la porte-parole du ministère russe des Affaires étrangères, Maria Zakharova.

Ces rodomontades n'ont pas impressionné les dirigeants européens, qui se sont réjouis du «Livre blanc pour la préparation de la défense européenne à l'horizon 2030» présenté par la Commission. Le document vise à muscler la base industrielle de défense de l'Union, la seconde

brique après le plan «Rearm Europe» adopté le 6 mars et dont l'objet est de dégager des moyens financiers nécessaires à l'effort militaire (jusqu'à 800 milliards d'euros en théorie).

**Subventions.** «Sur la défense, il y a eu une unanimous totale», a souligné jeudi soir à l'issue du Conseil européen Emmanuel Macron. De fait, même le Hongrois Viktor Orbán, soucieux de profiter des retombées industrielles et financières du réarmement européen, n'a pas fait entendre son habituelle voix discordante... «Il y a désormais une forte prise de conscience qu'on n'a plus le choix et qu'il ne s'agit plus seulement de remonter nos dépenses de défense "à la papa", c'est-à-dire dans le cadre de l'OTAN pour convaincre les Etats-Unis de rester», souli-

gne un diplomate qui a assisté au sommet. «Si jamais ils restent engagés, tant mieux, mais désormais, on est dans une autre dimension: tous les Etats européens ont compris la nécessité de s'équiper pour faire face seuls aux menaces», poursuit-il. Pour lui, le Livre blanc est un «premier pas puissant: il pose le cadre, clarifie les compétences (les Etats s'occupent de leurs armées et l'Union intervient là où elle a une valeur ajoutée), propose des moyens financiers et législatifs, identifie les besoins prioritaires». Et surtout, comme le président français Emmanuel Macron l'a souligné, il instaure clairement, pour la première fois et sans que cela suscite la moindre protestation, une «préférence communautaire» dans les achats d'armement.

Une question flottait sur le sommet: celle d'un emprunt

européen qui permettrait de mutualiser les dépenses militaires en accordant des subventions aux Etats qui en ont besoin, sur le modèle du plan post-Covid de 750 milliards d'euros. La Commission s'est bien gardée d'aborder le sujet dans son Livre blanc. En effet, les financements qu'elle propose pèsent uniquement sur les budgets nationaux: pour l'essentiel, les Etats sont autorisés à dépasser 1,5% de leur PIB sans encourir les foudres du Pacte de stabilité budgétaire pendant les quatre prochaines années (soit un montant théorique de 650 milliards d'euros) plus un emprunt de 150 milliards d'euros (Security Action for Europe) levé par la Commission, qui sera ensuite reprété aux Etats (sur quarante-cinq ans) dont les conditions d'accès au marché sont moins bonnes, ce qui n'inté-

resse pas, par exemple, l'Allemagne ou les Pays-Bas. Autrement dit, des pays fortement endettés, comme la France, l'Italie ou la Belgique, vont avoir du mal à trouver de l'argent, sans compter qu'il faudra à partir de 2028 contribuer davantage au budget européen pour rembourser l'emprunt post-Covid... Or, les Vingt-Sept vont faire face à un «mur d'investissement sur la décennie qui vient» puisqu'outre la défense, il leur faudra financer les dépenses en matière de climat ou d'IA, a souligné Emmanuel Macron. Conclusion, «on devra à nouveau faire un emprunt commun» sachant qu'en «termes agrégés par rapport aux Etats-Unis, la zone euro est très très sous-endettée», a souligné le chef de l'Etat qui a rappelé la force de frappe de l'Union. «L'Europe, c'est dix fois le PIB de la Russie», celle-ci ne pesant que 2% du PIB mondial contre 20% pour l'Union.

**Lignes de fracture.** Néanmoins, «aujourd'hui, ce n'est pas du tout consensuel», a reconnu Emmanuel Macron. Pour son dernier Conseil européen, le chancelier allemand Olaf Scholz n'est ainsi pas sorti de son mantra habituel en répétant son opposition, tout comme les Pays-Bas ou l'Autriche. Cela étant, les lignes de fracture ont bougé en Europe. Déjà, les pays nordiques ne sont plus opposés à un tel emprunt et le futur chancelier allemand, le démocrate-chrétien Friedrich Merz, s'est dit ouvert à l'idée. Signe de ce changement d'époque: les dirigeants du PPE (conservateurs européens), réunis en sommet jeudi matin, ont appelé à une «dette commune», «si nécessaire» et «compte tenu de la nature existentielle des défis de l'Europe en matière de défense». Or, il est impensable qu'un tel appel n'ait pas reçu l'onction de Merz. De même, pour les leaders conservateurs, «la défense doit être une priorité absolue des dépenses de l'UE au cours de la prochaine décennie, y compris dans le budget de l'UE pour la période 2028-2034». Décidément, comme s'en est félicité jeudi soir Emmanuel Macron, «l'Europe n'a jamais été aussi vite que ces dernières semaines». ♦



LIBÉ.FR

## Durée de la fermeture, nombre de passagers concernés... Ce que l'on sait sur la fermeture de l'aéroport de Londres-Heathrow

Chaque minute en temps normal, près d'un avion atterrit ou décolle de l'aéroport d'Heathrow (Londres). Mais vendredi, aucun n'a pu prendre son envol. Depuis la veille, le plus grand aéroport d'Europe était à l'arrêt. La faute à un incendie ayant entraîné une panne de courant géante. La police antiterroriste a été saisie «par précaution». Vendredi après-midi, l'aéroport a annoncé la reprise de «certains vols» plus tard dans la journée et a dit espérer une reprise «complète» samedi. Décryptage à lire sur notre site. PHOTO AP

**«La physique standard ne suffit plus pour décrire ce qu'on observe.»**



CEA

**ÉTIENNE BURTIN**  
physicien au CEA  
Paris-Saclay

Le physicien Etienne Burtin, aux côtés d'une équipe internationale d'astronomes, a dévoilé une série de données qui remettent en cause l'hypothèse selon laquelle l'expansion de l'univers, nourrie par ce que les scientifiques appellent «l'énergie noire», serait constante. Selon eux, cet accroissement ralentirait. «Une image simple pour comprendre : c'est comme si on était en voiture, pied au plancher, et qu'on levait un peu le pied», explique le scientifique. «On continue à accélérer, mais moins. [...] Pour nous, astrophysiciens, cela signifie qu'il va falloir trouver de nouvelles explications et faire le tri parmi toutes les théories sur la table pour expliquer pourquoi ce n'est pas constant. Si on suit la logique, on peut imaginer qu'à un moment, cela pourrait même décélérer [et mener à un effondrement de l'univers]. Mais pour l'instant, on n'en sait rien. Il faut être prudent avec le destin de l'univers.» **M.Ga.**

Interview à lire en intégralité sur [Libération.fr](#).

### RN Assistants parlementaires fictifs : Bardella perd un procès contre «Libé»

Jordan Bardella avait porté plainte en diffamation contre le titre – et non le contenu – d'un de nos articles, paru en septembre 2023, qui le qualifiait d'*«assistant parlementaire fantôme passé entre les gouttes de la justice»*. Il a perdu son procès. L'article relatait qu'à la différence de Le Pen, Bardella n'était pas poursuivi, alors que d'après notre enquête, pour la période où il était assistant, aucune preuve de travail effectif pour son eurodéputé n'avait pu être retrouvée. **T.B.**

Plus d'infos sur [Libé.fr](#).

# Le PDG d'EDF, Luc Rémont, renvoyé sur fond de tensions avec l'Etat

Le patron d'EDF vient de sauter. A trois mois de la fin de son mandat, Luc Rémont a été débarqué sans autre forme de procès de son fauteuil de PDG du géant français de l'électricité. Emmanuel Macron l'avait nommé à ce poste le 23 novembre 2022 pour remplacer Jean-Bernard Lévy. Et c'est donc le même Emmanuel Macron qui a appuyé sur le bouton du siège éjectable vendredi en annonçant son intention de nommer l'actuel directeur général de Framatome, Bernard Fontana, polytechnicien et ingénieur du corps de l'armement tout comme son prédécesseur, cursus apparemment devenu un prérequis dans l'industrie nucléaire.

Dans la foulée, François Bayrou, a salué la politique de ressources humaines du Président en estimant que ce changement précipité de PDG était «un choix pour projeter EDF vers l'avenir» et «accélérer» dans le nucléaire avec le programme des six nouveaux futurs réacteurs EPR. De fait, Bernard Fontana est un vieux routier du nucléaire et de l'industrie : celui qui pilotait Framatome

depuis 2015 a remis en ordre de marche cette filiale de l'électricien qui construit les réacteurs d'EDF. Il a aussi dirigé auparavant le cimentier Holcim, qu'il a mené jusqu'à la fusion avec Lafarge. Une expérience des deux côtés de la barrière des prix de l'électricité qui aura son importance, tant Luc Rémont s'était mis à dos les industriels en voulant leur faire payer le kWh nucléaire plus cher par le biais d'un système d'enchères inédit. Mais le PDG avait ses raisons : il lui fallait trouver au moins 100 milliards d'euros pour financer l'investissement dans le chantier des six futurs EPR.

**Coup de sang.** La fronde des industriels n'est pas la seule raison de ce limogeage brutal. Le courant ne passait plus du tout entre Macron et Rémont depuis des mois. Le désormais ex-PDG d'EDF avait, semble-t-il, oublié que le vrai patron de l'électricien était à l'Elysée, surtout depuis la renationalisation à 100% décidée en 2022 par le chef de l'Etat pour redresser l'entreprise et préparer la relance du nucléaire. Il

s'écharpait avec sa tutelle, l'Etat actionnaire, sur le chiffrage et le financement de ces fameux EPR, sans parler de leurs délais de livraison.

Son sort était en fait formellement scellé depuis lundi, quand Macron a baissé le pouce lors d'un conseil de politique nucléaire. Contraint d'annoncer que la première paire d'EPR n'entrera pas en service avant 2038 sur la centrale de Penly (Seine-Maritime), alors qu'il misait sur 2035, le Président a piqué un coup de sang contre Luc Rémont que l'on présentait pourtant au moment de sa nomination comme «le pompier de Macron», l'homme qui allait redresser EDF. L'ex-patron n'a pourtant pas démerité : durant les trois années où il a dirigé EDF, l'électricien a surmonté bien des difficultés, à commencer par la découverte de phénomène de corrosion et de soudures défectueuses qui a mis à l'arrêt successivement près la moitié de ses réacteurs entre 2022 et 2023. Après une perte de 17,9 milliards d'euros, les comptes de l'entreprise se sont aussi redressés de manière spe-

taculaire avec un superprofit de 11,4 milliards d'euros au titre de l'exercice 2024... lié à la flambée des prix de l'électricité pour les particuliers, en partie compensée par le bouclier tarifaire dégainé par l'Etat. Mais le dossier stratégique du «nouveau nucléaire» qui tient tant à cœur à Macron aura donc eu raison de Rémont.

**Contradictoires.** Bernard Fontana aura-t-il plus de chances et de réussite à la tête d'EDF? Rien n'est écrit, tant présider l'électricien dans ces conditions relève toujours de la mission suicide. En effet, EDF reste soumis à des injonctions contradictoires intenables : d'un côté, l'Etat actionnaire exige de lui des prix compétitifs pour préserver l'industrie tricolore ; de l'autre, il lui demande de mener de front le plus gros chantier du nucléaire français depuis le grand programme des 58 réacteurs du «plan Messmer» lancé il y a cinquante ans. A une époque où l'Etat ne regardait pas à la dépense...

**JEAN-CHRISTOPHE FÉRAUD**

# Les «sages» censurent un tiers de la loi agricole

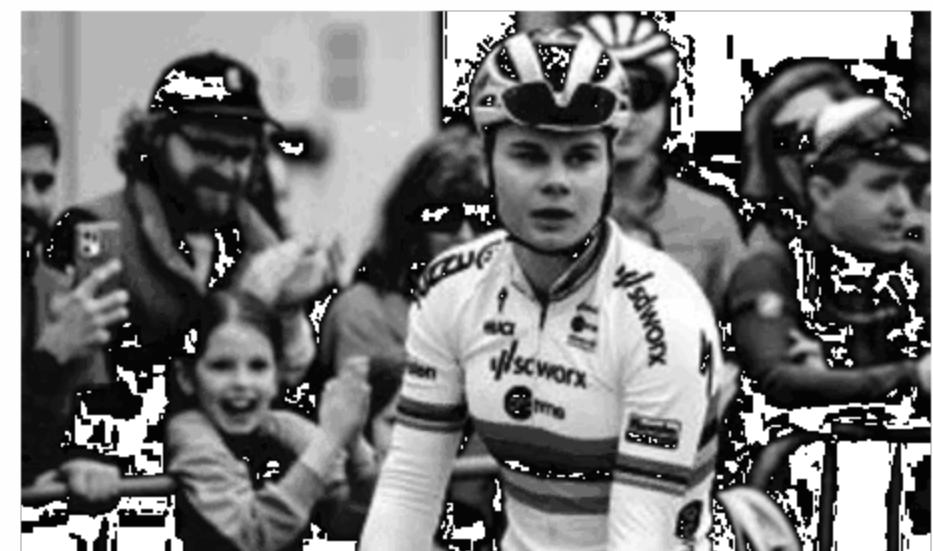
Elle avait été adoptée à marche forcée quelques jours avant le Salon de l'agriculture. Finalement, un tiers des articles de la loi d'orientation agricole ont été censurés partiellement ou totalement jeudi par le Conseil constitutionnel. Comme le fameux article 2, qui introduisait un principe de «non-régression de la souveraineté alimentaire» calqué sur le même modèle que la non-régression du droit de l'environnement, qui prévoit que la protection de ce dernier ne peut faire l'objet que d'une amélioration. Les «sages» ont maintenu la dé penalisation contestée de

certaines atteintes à l'environnement, lorsqu'elles ne sont pas commises «de manière intentionnelle», au profit d'une amende de 450 euros maximum, ou du suivi d'un stage de sensibilisation. Mais ont censuré la «présomption» de non-intentionnalité pour certaines atteintes à l'environnement ainsi que la présomption de «bonne foi» des agriculteurs lors des contrôles. Autre mesure retoquée : le principe de non-surtransposition des normes européennes. Promise de longue date et plusieurs fois repoussée, la loi d'orientation avait été largement remaniée à la suite

du mouvement de colère des agriculteurs, pour y introduire des mesures de simplification et tout un volet sur la souveraineté alimentaire au détriment de l'environnement. Fin avril, un nouveau texte réclamé par la FNSEA devrait être débattu par les députés : la proposition de loi du sénateur LR Laurent Duplomb visant à «lever les contraintes à l'exercice du métier d'agriculteur» et qui a été autorisé lors de son passage au Sénat les dérogations à l'utilisation de certains néonicotinoïdes, insecticides surnommés «tueurs d'abeilles».

**PAULINE MOULLOT**

(avec AFP)



La Belge Lotte Kopecky en 2024. JULIEN BAGUETTE. 43MM

### Cyclisme La classique Milan-San Remo, une éclaircie ligure pour les coureuses

La réparation d'une anomalie. Ce samedi, le peloton masculin ne sera pas le seul à débouler dans la Via Roma de San Remo et rivaliser pour l'un des bouquets les plus disputés de la saison cycliste. Les coureuses vont aussi arpenter la côte ligure pour la première édition de Milan-San Remo Donne, la version féminine de la classique italienne. Le casting est à la hauteur de l'événement. Le très haut du panier du vélo au féminin se donne rendez-vous pour une explication forcément scrutée. **L.Mo.**

A lire en intégralité sur [Libération.fr](#).



En 2022 au service de réanimation de l'hôpital Robert-Ballanger, à Aulnay-sous-Bois (Seine-Saint-Denis).

PHOTO ALBERT FACELLY

# «La France n'a toujours pas prévu de journée d'hommage pour les victimes de la pandémie, ce silence interroge»

**Laëtitia Atlani-Duault, anthropologue et ex-membre du Conseil scientifique Covid-19, à la tête d'un institut qui a organisé lundi un colloque sur la mémoire des pandémies, déplore l'absence d'hommage aux victimes, mais aussi à ceux qui ont tout donné pour lutter contre le virus.**

On adore en France commémorer, mais manifestement pas tous les événements. Lundi, soit cinq ans jour pour jour après le début du premier confinement, l'Institut Covid19 Ad Memoriandum de l'Université Paris-Cité, qui rassemble un très grand nombre de chercheurs, d'acteurs associatifs et de professionnels de santé, en partenariat avec des associations de personnes victimes du Covid-19, avait organisé un colloque intitulé : Covid-19, cinq ans après. Comment construire les mémoires de la pandémie ? Et avec un objectif : une commémoration nationale de ce qui fut l'événement sanitaire le plus grave du XXI<sup>e</sup> siècle. Entretien avec la présidente de l'Institut, la professeure Laëtitia Atlani-Duault, anthropologue et ex-membre du Conseil scientifique Covid-19

**L'idée de commémoration de l'épidémie de Covid-19, souvent lancée, avance-t-elle ?**

Pas encore. Et la France n'a toujours pas prévu de journée d'hommage pour les victimes de la pandémie. De fait, il n'y a aucune journée dédiée à celles et ceux qui ont, durant toutes ces années, tout donné, parfois au prix de leur santé, voire de

leur vie, pour lutter contre le virus et permettre au reste de la société de continuer à fonctionner. Ce silence interroge. D'où notre souhait de définir, avec l'ensemble des acteurs concernés (scientifiques, soignants, société civile, etc.) comment «faire mémoire» de cette pandémie, et ensuite défendre l'idée d'une journée d'hommage inscrite dans le calendrier national, une demande que l'on porte avec des associations de personnes

victimes de la pandémie, des

parlementaires et des acteurs de santé qui nous rejoignent pour cet événement.

**D'accord, mais pourquoi faire ? Commémorer est-il bien nécessaire ?**

Cela relève d'un devoir de mémoire. Pour beaucoup de Français qui m'ont confié leurs témoignages que l'on retrouve dans ce livre, mais aussi de nombreux acteurs associatifs, de santé et du monde académique, comme moi, qui demandons la création de cette jour-

née depuis des années, il s'agit de prendre acte de ce qui s'est passé, de reconnaître l'impact majeur que cela a eu sur certaines personnes, d'autant qu'encore aujourd'hui beaucoup sont encore touchées.

On pense ainsi aux malades atteints de Covid long qui ont beaucoup de mal à se faire entendre. Beaucoup de jeunes, aussi, ont été touchés, au point que leur santé mentale a pu vaciller ; ils ont vu leurs études fragilisées. Et in fine, à l'exception des soignants, et encore, beaucoup ont le sentiment de n'avoir été ni écouté ni entendu. Un certain nombre de personnes ont fait tenir la société, certains ont peut-être reçu des médailles, mais il y a une forte demande de récompenses symboliques sur fond de commémoration. Le premier objectif est là : prendre acte et remercier.

**Pourquoi les commémorations des épidémies, - que l'on pense à la grippe espagnole ou au sida -, sont-elles apparemment si difficiles à mettre en œuvre pour les pouvoirs publics ?**

C'est exact qu'il y a une différence de traitement : pas de commémoration pour les épidémies, alors même que les commémorations sont omniprésentes quand il s'agit de se souvenir des guerres ? Je fais l'hypothèse que les commémora-

tions des conflits armés entendent mettre à l'honneur des figures héroïques, incarnations d'une nation forte, alors que commémorer des épidémies mortifères et leurs cortèges de victimes ne ferait que rappeler que nos faiblesses.

**Ne peut-on avoir aussi le sentiment que l'on commémore pour éviter de tirer les leçons, et que dans le cas du Covid-19, les autorités n'ont pas très envie d'être critiquées ?**

Non. Les deux sont indispensables. Et elles doivent être inséparables : une journée d'hommage, mais aussi un retour d'expérience au niveau national (Retex). Une journée d'hommages sans retour sur le passé, cela ne tient pas, car ce serait remercier pour passer à autre chose. Il faut tirer des enseignements de ce qui s'est passé pour se préparer aux crises à venir, et pas seulement aux crises sanitaires d'ailleurs. Nous sommes nombreux à le dire, aussi bien les victimes que le milieu académique, mais aussi des politiques.

**Certes, mais il ne se passe rien...**

Nous sommes nombreux à le demander depuis plusieurs années déjà. J'ai porté, avec d'autres en particulier des mondes associatifs et de la santé, ce combat depuis 2020. Il est vrai que si plusieurs propositions de loi ont été déposées ces dernières années en faveur d'une journée d'hommage national, elles n'ont pas abouti.

Mais une toute nouvelle proposition de loi, portée par un groupe de

députés «transpartisan», et à laquelle j'ai contribué, vient d'être déposée à l'Assemblée nationale il y a quelques jours à peine, le 11 mars. Elle demande, c'est notable, à la fois une journée d'hommage inscrite au calendrier national et un Retex. Peut-être pourra-t-elle relancer le débat ?

**D'autres événements sanitaires dans l'histoire française ont-ils été commémorés ?**

Pas comme cela, en tout cas. Ni suite à la grippe espagnole ni sur le sida. Sur le sida, cela fut complexe. Il y a eu de multiples tentatives, avec une très forte volonté portée par le milieu associatif français, et il y a la journée mondiale de lutte contre le sida de l'OMS le 1<sup>er</sup> décembre.

Mais il est exact qu'il n'y a pas vraiment ni de monument national ni de journée commémorative inscrite au calendrier national, comme le note souvent Françoise Barré-Sinoussi. Cela interroge, d'autant plus à un moment où nous devons nous préparer à de nouvelles crises, et dans un contexte marqué par une remise en question des approches universalistes d'accès aux services publics, de santé et au-delà.

**N'est-ce pas aussi parce que les épidémies révèlent des dysfonctionnements ?**

Peut-être, mais il ne s'agit de faire dans l'autosatisfaction. D'autant que les critiques sont nombreuses sur la gestion de cette épidémie, et elles proviennent d'horizons variés. Je le répète, la commémoration des morts, des endeuillés, du personnel soignant du public et du privé, de tous ceux dont les métiers les ont particulièrement exposés (on pense aux éboueurs pour ne citer qu'un exemple), etc. ne relèvent pas de l'auto congratulation. Il s'agit d'entendre la demande des associations de victimes, de mairies ou encore d'organisations professionnelles de secteurs variés de la société, et d'inventer avec elles des formes de commémoration. Et le retour d'expérience est demandé fortement. L'un ne doit pas cacher l'autre.

**Dans votre colloque, aucun responsable de la gestion du Covid-19 ne semble venir...**

On a lancé de très larges invitations. Nous verrons ! Mais seront présents, de toute façon, des associations de personnes victimes du Covid-19, des chercheurs, des acteurs de santé dont ceux qui, à l'instar de la Fédération hospitalière de France, qui défendent avec moi cette journée d'hommage depuis des années, des parlementaires portant cette nouvelle proposition de loi... Les débats seront intenses !

Recueilli par ÉRIC FAVEREAU



INTERVIEW



## CHRONIQUE

Par  
**LOLA LAFON**

# Saura-t-on ne pas courir dans le sens du vent?

**Tenir le compte des attaques idéologiques ou physiques menées par l'extrême droite partout dans le monde est une tâche vouée à l'échec. C'est poursuivre une vague, une déferlante. Veillons, chacun, à ne pas nous laisser emporter.**

**V**ous souvenez-vous du monde d'après, celui que tant d'hommes politiques appelaient de leurs vœux pendant l'épidémie de Covid ? Un monde vertueux dans lequel l'économie serait raisonnée, une société dans laquelle le sentiment de vulnérabilité remplacerait le fantasme de la toute-puissance, un monde dans lequel on prendrait garde et soin au lieu de prendre, de s'emparer. On s'en doutait, les températures et les versements de dividendes aux actionnaires ont continué de battre des records, et l'éventualité d'un monde d'après s'est évanouie. Place, aujourd'hui, au monde d'avant. Le présent a enclenché la marche arrière. Des mots, des actes, des discours s'en reviennent, qu'on croyait remisés dans l'histoire. Ils se sont peu à peu immiscés dans nos quotidiens et, constatant que la fenêtre dite d'Overton était grande ouverte, ils se sont mis à l'aise. Pourquoi se gênaient-ils, les mots, les discours, les actes, puisqu'on leur a obligamment tenu la porte, relativisant leur portée, tergiversant sur ce que Stefan Zweig nomme «une rechute de la barbarie» ? Même

la résurgence de ce mot-là, «nazi», ne stupéfie pas ou peu. Une projection du film Z de Costa-Gavras est attaquée en plein Paris par un groupuscule identitaire qui clame haut et fort : «Paris est nazi» ? Ça ne fera pas la une des quotidiens. D'autres identitaires vandalisent l'exposition de la photographe Sandra Reinfel, une projection de vitraux sur des habitantes d'Aubervilliers et de Saint-Denis, projet dont le diocèse de Saint-Denis souligne qu'il «ne porte atteinte ni aux valeurs de l'Evangile ni au culte catholique» ? Pas la une. A Angers, des individus forcent, en pleine rue, des étudiants à faire le salut nazi avant de les passer à tabac lorsqu'ils refusent ? Pas la une. Un élu, à Cintré (Ille-et-Vilaine), est agressé alors qu'il dénonce les saluts nazis d'un groupe d'hommes devant un bar ? Pas la une non plus. Une indignation convenue et on passe à la suite.

Tenir le compte, aujourd'hui, des attaques idéologiques ou physiques menées par l'extrême droite partout dans le monde est une tâche vouée à l'échec. C'est courir derrière une vague, une déferlante. Au moment où j'écris, le Parlement hongrois vient de voter une loi interdisant la marche des fiertés et la préfecture de police de Paris a déployé un dispositif quasiment militaire pour jeter à la rue des mineurs isolés. En parlera-t-on encore quand vous lirez ceci ? Suspendu·es à leur moindre déclaration, nous nourrissons la jouissance de Trump, de Poutine, de Musk et des autres, à nous tenir, nous, spectatrices du show mondial, en haleine. On n'en perd pas une miette, on le dévore, ce spectacle. A moins que ça ne soit l'inverse : leur récit du monde co-

lonise nos pensées, comme nos imaginaires. Le sens vieilli du verbe «divertir» est : «Détourner à son profit, s'approprier illégalement.» Nos matinées, nos nuits, nos discussions, nos rêves se voient kidnappés par la logorrhée d'hommes qui tonnent sur tous les plateaux télévisés qu'on ne peut plus rien dire. La liberté qu'ils promeuvent est un bien de propriétaire armé. La liberté qu'ils exigent est celle d'interdire que d'autres le soient, libres. «L'extrême droite a réussi à imposer son narratif selon lequel toute régulation est égale à une censure. Ce discours porte en lui une forme de suicide démocratique, car, derrière cette liberté d'expression absolue, c'est la légitimation de la loi du plus fort qui est glorifiée», dit l'historien des médias Alexis Lévrier.

**Place au monde d'avant. Des mots, des actes, des discours s'en reviennent, qu'on croyait remisés dans l'histoire.**

Un adverbe se fait complice, il règne et transforme des évidences en faits relatifs, discutables. Ce petit mot-là : «vraiment». Le salut de Musk est-il «vraiment» nazi ? La caricature de Hanouna est-elle «vraiment» antisémite (ou rien qu'un peu) ? L'heure est-elle «vraiment» grave ? Le projet est modeste, peut-être, mais il nous échoit : surveiller sa propension à suivre le mouvement, se défier de la pente. On s'en doutait, les engagements

antiracistes des grandes marques relevaient de l'opportunisme. L'industrie hollywoodienne qui postait des carrés noirs sur Instagram pour affirmer sa solidarité avec le mouvement Black Lives Matters l'a prestement retourné, son carré, comme on le fait d'une veste : Netflix, Disney n'investissent plus dans les programmes «diversité, équité et inclusion», et ceci a été décidé avant même que Donald Trump ne leur interdise de le faire. De la même façon, Meta a invisibilisé les comptes d'associations féministes défendant le droit à l'avortement avant l'élection américaine. Saura-t-on, nous, ne pas précéder l'ordre ? Saura-t-on ne pas courir dans le sens du vent ? Puisse-t-on ne pas en avoir déjà beaucoup avalé et ne pas avoir déjà en partie digéré ce qui le rend irrespirable, cet air du temps... ➤

# IDÉES /

# LES DÉBATS DE L'INHA

HISTOIRE DE L'ART ET ENJEUX DE SOCIÉTÉ

GRATUIT OUVERT À TOUS

Institut national d'histoire de l'art  
2, rue Vivienne  
75002 Paris

TOUS LES DERNIERS JEUDIS DU MOIS

www.inha.fr

18H30-19H30

**Liberation**

INHA

# IDEES/



## SI J'AI BIEN COMPRIS...

Par  
MATHIEU LINDON

## Retraites: les gogos de la négoto

Pour le départ à 64 ans, le consentement n'est pas considéré comme une étape obligée.

**S**i j'ai bien compris, quoi qu'on pense de Donald Trump, pour les chroniqueurs il est une aubaine. Il n'empêche qu'on peut essayer de le laisser de côté une petite semaine, ne serait-ce que pour ne pas le gâcher. Parlons

négociations qui n'est pas l'art où il excelle le plus quand il ne s'agit pas juste de faire une démonstration de force. Chez nous, on discute sur les retraites et, tel que ça se présente, les négociateurs auront l'âge d'y partir avant que ce soit fini et,

telle la dette, laisseront honteusement et désinvoltement la négociation aux générations futures. «Après nous, la négociation» est le slogan implicite, et espérons qu'elle ruissellera mieux que l'argent des ultrariches. François Bayrou appelle ça un conclave, ce qui n'est pas forcément de bon goût vu l'état de santé du pape. Mais il n'a pas le mot juste, ces jours-ci, notre Premier ministre qui voudrait qu'on négocie ce qui est négociable avant de commencer la négociation. Et il s'avère, mais à part certains naïfs on s'en doutait, que si la retraite à 62 ans est très populaire chez les retraités qui aspirent à en bénéficier, elle l'est moins chez les macronistes qui l'auraient mauvaise d'avoir dépensé 300 000 et quelque 49.3 pour rien. Ou alors on peut négocier qu'il serait possible de partir à la retraite à tout âge, à condition qu'en échange on s'engage dans l'armée jusqu'à un âge que la loi ou les combats détermineront – on a l'impression que le métier de soldat va reconquérir

une pénibilité reconnue, et pas seulement du fait de la hiérarchie qui n'est quand même pas comparable à celle de Bétharram. Les retraites en France, c'est une trop petite affaire pour un génie de la trempe de Trump, alors profitons-en, nous qui avons la chance que n'ont ni les Palestiniens ni Volodymyr Zelensky qu'il ne se mêle pas des négociations. Ce serait amusant, d'ailleurs, d'imaginer où on arriverait, s'il se mêlait: la retraite à 40 ans pour ses soutiens et à 100 ans pour ses adversaires ? Evidemment, il y aurait l'inconvénient d'avoir plus d'adversaires que de soutiens en activité, mais il suffit d'interdire le droit de grève et, adversaires ou pas, il s'agira de rester en activité. Mais la démocratie, malgré tous les coups qu'elle prend dans son pauvre cul, demeure trop vivace chez nous pour que la négociation se termine ainsi dans un avenir raisonnable. Nous, puisque l'âge de la retraite n'est pas négociable et que l'idée des économistes atterrants

est qu'il faut travailler plus pour que la France soit plus douce et merveilleuse, il faut nous négocier une petite gâterie.

S'il y a des peine-à-jouir du travail qui veulent absolument partir à 62 ans, le gouvernement ne devrait pas tarder à leur offrir cette possibilité, pourvu que, d'avance, ils se rattrapent en se convertissant à la semaine de soixante-quatre heures, ou que le pouvoir ait l'habileté de réenchanter le travail auquel on irait en chantant tous les matins accompagnés des enfants qui trouveraient injuste d'être privés d'un tel bonheur, de sorte que personne ne voudrait quitter son poste. On devrait embaucher des colosses pour arracher les travailleurs à leur machine ou leur bureau. «Il faut y aller, Lambert, le gériatre commence à s'inquiéter pour vous. – Patron, s'il vous plaît, encore un ou deux ans.»

Dans l'idéal, le seul moment où on accepterait de quitter momentanément le boulot, ce serait non pas dans le cadre du congé maternité ou paternité, mais pour le congé conception. On aurait un jour par mois pour s'y atteler et les relations sexuelles dans l'entreprise seraient récompensées, ajoutant encore au charme du travail. Si j'ai bien compris, ce serait une autre façon d'avoir de l'avancement, avec les mêmes pratiques, mais dans un esprit différent. ◀

## HÔTEL EUROPA

Par TERREUR  
GRAPHIQUE



Centre Pompidou



Gerard Selvato, *Self-portrait (Autoportrait)*, 1947, Huile sur carton, 45,7 x 35,6 cm - The Kilmann Collection © Estate of Gerard Selvato/Adagp, Paris, 2025 - Photo © Jeppo Sahl © Centre Pompidou, direction de la communication et du numérique

Exposition | 19 mars – 30 juin 2025

# Paris noir

Circulations artistiques et luttes anticoloniales  
1950 – 2000



MINISTÈRE  
DE LA CULTURE

Liberté  
Égalité  
Fraternité

Mansa  
Maison des Mondes Africains

Avec le soutien de

Ford Foundation

TERRA

Linklaters

En partenariat média avec

Liberation

Télérama

Le Point

RATP

Konbini

culture

france tv

# IMAGES/

Recueilli par  
**ELISABETH FRANCK-DUMAS**  
 Photos **CHRISTOPHE MAOUT**

**«** *I tient toujours debout!*» Eh oui, la grosse meringuie est bien là, onze ans plus tard. Toujours aussi Mitteleuropa, irrésistible, rose dragée et framboise écrasée, six étages sous toiture. Simon Weisse prend la pose devant, clic-clac. Normal, c'est lui qui l'a fabriquée. Toute la soirée du vernissage, les visiteurs s'immortaliseront devant la façade du palace. Car il n'y a pas beaucoup plus emblématique de la maniaquerie du cinéaste américain Wes Anderson que cette maquette format XXL (presque 5 mètres de long) qui a représenté trois mois de travail pour deux jours de tournage et seulement quelques secondes à l'écran. Depuis la sortie de *The Grand Budapest Hotel* en 2014, elle vit une existence aussi pérenne qu'inattendue, devenue une sorte d'emblème : exposée à New York et à Lyon, elle est en ce moment à Paris, dans l'exposition consacrée à Wes Anderson à la Cinémathèque.

Dans les allées, Simon Weisse, qui signe les maquettes et accessoires des films de l'Américain depuis le *Grand Budapest*, s'arrête devant un pistolet laser qu'il a fabriqué pour *Asteroid City*. Le concept fut donné par la direction artistique et le cinéaste, mais à voir son incarnation dans ces sympathiques ressorts boudinés, dans cette caméra Super 8 planquée au milieu que personne ne devinerait, l'on mesure tout ce que les films de Wes Anderson doivent à des artisans tels que Weisse, capables de donner corps à son univers et de construire des montagnes factices et des façades d'immeubles qui fassent «vrai» tout en assumant leur artifice, des objets ludiques qu'on n'arrive jamais entièrement à placer, et qui pourtant ont quelque chose de bien vivant. Dans un français impeccable teinté d'un léger accent allemand (il a étudié à Montpellier), Simon Weisse nous a dévoilé les coulisses d'un métier mal connu, qui le rend parfois légèrement cinglé.

**C'est courant, d'être maquettiste et accessoiriste en même temps?**

Je me définis d'abord comme maquettiste, mais j'appelle ça «*chef de décor miniature*». Si on dit «maquette», les gens pensent qu'on fait un travail d'architecte, propre. Alors qu'avec nous, la maquette va être un peu sale, comme une vraie maison. Il faut qu'on imagine une vie derrière, des décennies de salissure, de pollution. Sinon on n'y croit **•••**



**«Avec Wes Anderson, on a développé un style entre réalisme et petite folie volontaire»**

**A l'occasion de l'exposition à la Cinémathèque consacrée au cinéaste, Simon Weisse, qui crée les maquettes et accessoires de ses films, évoque son métier méconnu et pourtant indispensable.**

••• pas. Cette technique de décors miniatures a commencé à disparaître dans les années 80 car le numérique est arrivé. A cette époque je me suis dit «*bon, les miniatures, on n'en a plus besoin*», et je me suis spécialisé dans la confection d'accessoires très spéciaux. Ceux qui n'existent pas, qu'il faut fabriquer, qu'ils soient historiques ou de science-fiction. Mais actuellement, il y a une demande assez particulière de retour vers ces techniques de miniatures. Pas seulement chez Wes Anderson, d'autres réalisateurs le demandent, comme Luca Guadagnino. Des gens qui tournent sur pellicule et ne veulent pas utiliser le numérique.

**Depuis quand travaillez-vous ensemble?**

Depuis *The Grand Budapest Hotel*. Le film allait être tourné en Allemagne, son équipe y a cherché des gens qui sachent encore faire des maquettes. Je n'en avais pas fait depuis des années, et au début j'ai trouvé ça étrange, de faire cet hôtel, alors qu'ils auraient pu tourner à l'extérieur d'un vrai bâtiment. A la fin de la construction, ils m'ont envoyé ces deux couleurs, rose pâle et rose foncé. Je me suis dit que ce n'était pas possible! Mais après de petites recherches, j'ai vu qu'il y a beaucoup d'hôtels comme ça en Tchéquie et en Hongrie. Ensuite, Wes m'a demandé de travailler sur



De gauche à droite :

- Des distributeurs utilisés dans le film *Asteroid City*.
- Simon Weisse devant la maquette du Grand Budapest Hotel, lundi à la Cinémathèque française.
- Un élément de décor de *The French Dispatch*.



les accessoires, on a un genre d'en-tête maintenant.

**Comment commence votre travail ? On imagine Wes Anderson très directif et précis. Son équipe vous envoie des croquis d'objets et de décors ?**

Au départ il y a toujours ce cercle de personnes : Wes Anderson, le chef déco Adam Stockhausen, le producteur Jeremy Dawson et le directeur de la photographie Robert Yeoman. Moi, j'ai surtout affaire à Adam Stockhausen, qui est aussi le chef déco de Steven Spielberg. Son équipe commence par faire une recherche incroyable, puis ils réalisent les croquis, les story-boards. Pour le *Grand Budapest*, on a respecté à la lettre ce qui nous était donné. Depuis le temps, on se fait plus confiance. Ils nous donnent des dessins, et on les interprète. Même si Wes est toujours là, à la fin, pour nous dire «c'est très bien ce que vous avez fait, mais...» et ce «mais» veut généralement dire beaucoup de choses... Il a une vision très juste de ce qu'il veut. Quand je suis un peu perdu, je pose des questions. Mais pas trop ! Seulement les questions importantes.

**Par exemple ?**

Vous voyez la séquence du train au début d'*Asteroid City*? Quand vous pensez «train miniature», vous imaginez peut-être que j'ai dans ma cave des montagnes de rails et de

wagons ! (Rires) Mais ce train-là était immense. La locomotive faisait 2 mètres de long, et le train avec les wagons mesurait 50 mètres. Je leur ai demandé : «Mais pourquoi vous voulez faire ça aussi grand ? On n'a pas ça en Europe, je ne sais pas si je suis capable de faire ça !» Mais Wes a insisté, la production aussi. Ils m'ont dit : «Everything is bigger in America.» Et on a reçu des pièces des Etats-Unis parce que là-bas, au Texas, ils ont vraiment des trains miniatures où les gens s'assoient. Il a fallu qu'on les adapte au style de Wes. Ils avaient construit les décors à côté de Madrid, une fois que tout a été tourné avec des acteurs, ils les ont rasés, ont laissé les montagnes derrière, et nous, on est arrivés avec notre train. On a installé les rails, et on a utilisé le même fond.

**Dans les films de Wes Anderson, il y a un travail autour du vrai-semble et de l'artifice assumé, comment manœuvrez-vous cette frontière-là ?**

Je comprends votre question, mais je ne sais pas trop comment y répondre. (Rires). Il est vrai qu'en Angleterre par exemple, il y a encore beaucoup de gens qui font des décors miniatures, mais c'est souvent pour du stop-motion, et il y a toujours un côté un peu gentillet, même quand c'est pour adultes. Nous, on a développé un certain style, entre réalisme et petite folie volontaire.

**«Souvent je vais aux puces pour trouver des objets qui ressemblent à ce qu'on me demande, et puis on les transforme.»**

**Parlons des accessoires, vous les fabriquez, vous les chinez ?**

C'est un mélange. Souvent je vais aux puces pour trouver des objets qui ressemblent à ce qu'on me demande, et puis on les transforme. Pour les films de science-fiction, ou les films de Wes, on ne colle pas forcément à des choses qui ont existé. Mais le brief est ultra-précis ! Fréquemment il y a du graphisme dessus, donc la cheffe graphiste va intervenir aussi, pour savoir comment l'intégrer. Comme sur les distributeurs d'*Asteroid City*. C'est incroyable le nombre de distributeurs qui existaient dans les années 60 ! Qui vendaient des burgers, du lait... Pour le film, l'équipe a imaginé qu'ils vendaient aussi des munitions, des parcelles immobilières, des cocktails, ils ont voulu aller très loin. Il fallait que le distributeur à cocktails épingle un citron, l'épluchure devait tomber dans le verre...

Je leur ai dit que ça allait être très compliqué. On a eu besoin d'une petite correction numérique.

**Où travaillez-vous, avec qui ?**

A Berlin. Les gens qui travaillent avec moi sont un peu des nerds, comme moi, ils font des maquettes, de la peinture. J'ai aussi des menuisiers, des artistes qui font de la sculpture en miniature, ce qui n'est pas facile à trouver. Ils viennent d'horizons très divers, aucun n'a fait une école de cinéma, deux ou trois ont fait une école d'architecture. La moitié a appris sur le tas.

**Vous vous documentez, ou c'est l'équipe de Wes Anderson qui le fait ?**

La plus grosse part du travail de recherche est faite par la direction artistique. Ceci dit, ils ne vont pas forcément chercher la même chose que nous. Pour *la Merveilleuse Histoire de Henry Sugar*, par exemple, on a construit un fond qui représente le quartier londonien de Mayfair. La direction artistique nous avait donné des photos, mais je suis quand même allé deux jours faire mes propres clichés. Moi, je vais prendre une photo de gouttière, d'un détail de la façade que je ne vais pas trouver dans leurs recherches, une couleur.

**Vous vous noyez dans les détails ?**

S'ils ne sont pas là, ça ne fonctionne pas à l'image. Même si on se dit que

ça ne sert à rien, ça ajoute plein de petites choses partout qu'on ne voit pas forcément au premier coup d'œil. La construction est une chose, mais la patine est presque aussi importante. C'est très curieux : une fois qu'on pose une caméra devant une maquette, il y a plein de détails qui disparaissent, donc il faut toujours en faire plus qu'on ne pense.

**Votre travail a changé votre rapport aux objets et aux lieux dans la vie de tous les jours ?**

Oui, ça en devient presque une maladie. (Rires) Pour *l'Île aux chiens*, qui se passait au Japon, on a construit la ville de Megazaki en miniature. Il y avait beaucoup de bâtiments brutalistes. Et à un moment, je pouvais me trouver à Londres, Paris ou Berlin, je ne regardais plus que les bâtiments en béton ! Parfois je ne peux pas m'empêcher de passer dans une rue et de regarder comment sont construites les maisons. C'est super intéressant, mais ma femme me dit «Stop, ça va là». (Rires) Et avec Wes, il y a souvent une esthétique fifties, sixties, donc chez moi désormais, je commence à avoir des meubles des années 60, c'est un peu devenu un tic...

**Quel est votre parcours, pourquoi le cinéma ?**

Mon père était photographe de plateau, il naviguait entre la France et l'Allemagne. Il m'a toujours dit qu'il fallait que je fasse quelque chose de raisonnable, surtout pas de cinéma ! J'étais étudiant aux Beaux-Arts à Montpellier mais un peu paresseux, et mon père m'a encouragé à chercher du boulot. J'ai eu une opportunité incroyable : travailler sur *les Aventures du baron Münchhausen* de Terry Gilliam. J'ai atterri aux effets spéciaux parce que je parlais anglais. J'ai appris sur le tas. Par la suite, j'ai pas mal travaillé à Paris avec une boîte qui s'appelait Excalibur, qui a fait *la Cité des enfants perdus*.

**Cela vous a tout de suite plu, cet univers professionnel ?**

Beaucoup. Tout d'un coup, on se retrouve dans un monde assez magique. Même si nous, on n'est pas du tout dans le glamour du cinéma. Je suis allé à Cannes pour *Asteroid City* mais on était un peu à l'arrière. Cela dit, Wes explique toujours que sans des gens comme nous, il ne pourrait pas faire ce qu'il veut faire. Je trouve ça sympathique. Il a un vrai respect pour ce qu'on fait.

Exposition Wes Anderson à la Cinémathèque française (75012) jusqu'au 25 juillet.

Simon Weisse donnera une masterclass dans le cadre de l'expo le 18 avril.

# IMAGES/

## Rétrospective / Albertina Carri, cinéaste très poly

**Figure de l'underground queer argentin mais quasi inconnue en France, l'artiste voit son œuvre transgressive et politique, anarchique mais cohérente, mise en lumière au festival Cinélatino à Toulouse.**

Décidément l'Argentine. Le festival Cinélatino, qui se tient à Toulouse jusqu'au 30 mars, propose pour sa 37<sup>e</sup> édition un aperçu substantiel de l'œuvre d'une totale inconnue sous nos latitudes, Albertina Carri. Un seul, parmi la dizaine de longs métrages qu'elle a réalisés depuis 2000, a bénéficié d'une sortie française, après sélection à la Quinzaine des cinéastes: *Gémeaux*, en 2005. Le film, plastiquement très beau et très peu aimable, se fit à l'époque laminer par les journaux, son autrice renvoyée à ses chères études. On n'entendit plus parler d'Albertina Carri en France. Mais pour les Argentins, Carri est une figure de la culture underground queer, et elle est d'abord la fille de son père, Roberto Carri, sociologue révolutionnaire, militant péroniste qui fut, avec son épouse Ana-Maria Caruso, arrêté, torturé puis exécuté par la junte militaire en 1977. Albertina avait 3 ans. *Los Rubios*, film remarquable, raconte cette histoire, documentaire en morceaux (2003). Et puis, ainsi qu'elle en fait l'aveu étonnant dans *Cuarteros* (2016), Carri est la petite-nièce d'Adolfo Bioy Casares. Rien que ça.

**Rouge sang.** Cette ascendance fondamentale (à quoi tout nous ramène) permet de se repérer au milieu des connexions et méandres de l'œuvre. Car à première vue, il n'y a rien qui ressemble moins à un film d'Albertina Carri qu'un autre film d'Albertina Carri. Sept films se détachent, tout est disparate : *No quiero volver a casa* (2000) premier attentat en fiction politique aride, *los Rubios* (2003), docu-collage sur son enfance et la disparition de ses parents. *Gémeaux* (2005), fiction léchée et transgressive d'une bourgeoisie incestueuse. *La Rabia* (2008), conte paysan rouge sang sur fond d'adultère. *Cuarteros* (2016), docu-essai autour de la figure révo-



*Las Hijas del fuego* (2018). PHOTO ALBERTINA CARRI

lutionnaire d'Isidro Velázquez, abattu en 1967 par la police et à qui Carri père avait consacré un livre avant son arrestation. *Las Hijas del fuego* (2018), porno lesbien vidéo, et ;*Caigan las rosas blancas!* (2025), reprenant la troupe de gouines du précédent pour une échappée BDSM cette fois plus prude, plus fugue rivettienne-nervalienne ésotérique et punk. Ces films en désordre se peuvent tout de même coupler ou trioliser entre eux – ce qui ne détonne pas au sein d'un univers radicalement pansexuel. Les deux documentaires, à notre sens les meilleurs films, inventifs, rageurs et irréconciliés (*los Rubios* et *Cuarteros*). Dans le

**Albertina Carri décline sur tous les tons le thème et le tabou des enfants terribles, en reconstituant de l'enfance les conventions et le saccage.**

sillage du premier long granuleux en noir et blanc, parfait «famille je vous hais» (*No quiero volver a casa*), les deux fictions chiadées et d'une rare violence, *Gémeaux* et *la Rabia*, tous deux coproduits par Pablo Trapero dont on reconnaît la sophistication et la main lourde, que Carri porte à des extrémités de gore naturaliste qui laisse pantelant. Enfin le diptyque queer, complètement gouine. Mais la matrice qui permet de percer la cohérence débraillée de l'œuvre, c'est un court métrage de 2003, un porno en stop-motion : en français, *Barbie aussi peut être triste*. Tout y est réuni, détournement forcené des poupées Mattel en partouze transpédogouine, exhibant les deux mamelles nourricières et sauvages : l'enfance et la violence.

La violence sociale subvertie dans la pornographie, la brutalité familiale qui tourne au meurtre, et l'enfance coincée au milieu, qui pousse des cris stridents de muette (la petite narratrice de *la Rabia*), des hurlements quand la mère surprend son fils et sa fille (les jumeaux incestueux de *Gémeaux*). C'est un cinéma dérangeant qui se dérange d'abord lui-même, ne dissimulant rien du travail ni de la violence en train de se faire. A chaque film Carri

pose la question de sa réalisation et de son impossibilité, de sa confection ou de son abandon, de son «exécution», comme un cauchemar du sens. Anarchique, transgressive, jamais identique à elle-même, l'œuvre est constamment en train de se faire et de se défaire, jusqu'à se trouver dans des fins paroxystiques hyper formelles, dans l'extrême violence ou dans l'extrême jouissance, le bain de sang et les visages hurlant, d'horreur ou de plaisir.

**Guerillères.** Il y a là le combat adulte et enfantin d'une œuvre prise dans une contradiction interne. Adulte comme on dit «film pour adulte», non pas film de grands assagis et sachant, comme *l'infans* avec l'âge a pris de la graine. Adulte comme on le dit du porno ou du gore : trop de sexe non simulé et trop de crimes sanglants reconstitués. Œuvres interdites aux moins de 18 ans. Le cinéma d'Albertina Carri est proprement dérangeant, sortant du rang – dérangeant les catégories et les genres, par conséquent –, et utopique. Rêvant d'articuler le récit politique de l'enfance avec le récit privé de sa propre maternité : dans *Cuarteros*, la voix off de jeune mère lesbienne sur un mur d'images d'archives, interrogeant du

point de vue de sa parentalité peu commune (couple de femmes et père géniteur) sa famille aux parents disparus quand elle avait 3 ans, orpheline aussi peu commune.

Albertina Carri décline donc sur tous les tons le thème et le tabou des enfants terribles, tel que chez Cocteau : en rejouant aux poupées Barbie en porno, en reconstituant de l'enfance les conventions et le saccage. Le cinéma comme *playground* et *battlefield*, aire de jeu et terrain de guérillères. Le retour à l'enfance, à cette absence constitutive, dans des récits polymorphes, des contes même pas cruels, purement féroces. L'élément clé du désordre est bien ce préfixe : *poly*. Po(l)ly Pocket, polysexe, polyamour, *polytique*, d'un seul trait hauché de stop-motion quand ça tourne trop mal. Pour montrer l'infigurable, il reste le montage d'archives, les dessins, les fermes Playmobil et les maisons Barbie, et les innombrables documents saturés de néant et d'oubli, fragments de ce que les dictatures font aux hommes qu'elles escamotent.

**CAMILLE NEVERS**

**RÉTROSPECTIVE ALBERTINA CARRI** au festival Cinélatino (Toulouse), jusqu'au 30 mars.



La série superpose à son socle factuel un portrait très libre des familles des victimes.

PHOTO SHOOT AGAIN PROD. ARTE

## Série / «37 Secondes», pêche en haut trouble

Rythmée par les rebondissements judiciaires de l'affaire du «Bugaled Breizh», la série Arte aurait gagné à se détacher des faits pour vraiment décoller.

**A**u début du dernier épisode de *37 Secondes*, il se passe un truc. Un drôle de tour joué par le scénario mais, surtout, un réveil du

regard. Le temps de quelques minutes, la série prend chair. Elle regarde au-delà de ce que ses images montrent, pour voir plus loin qu'un poste de travail, qu'un alignement de mines dures,

qu'un atelier plongé dans le silence. La série court après ce souffle depuis ses premières minutes mais son ambition romanesque se trouvait régulièrement empêchée par le besoin de dire les faits. Sa colonne vertébrale, c'est l'incompréhensible naufrage, le 15 janvier 2004, du chalutier *Bugaled Breizh* qui coûte la vie à ses cinq marins du Finistère. Comment un navire

en parfait état peut-il être avalé par la Manche en trente-sept secondes, un jour de mer calme ? Résumer l'affaire du *Bugaled* n'est pas chose aisée : l'enquête est close mais dix-sept ans de bataille judiciaire ne sont parvenus qu'à accoucher de doutes et de frustrations, la thèse de «l'accident de pêche» privilégiée par la justice échouant à éteindre

les suspicions sur l'implication d'un sous-marin militaire.

Les scénaristes Sophie Kovess-Brun et Anne Landois (ancienne d'*Engrenages*) font des rebondissements judiciaires le cœur de *37 Secondes*. Elles documentent pas à pas les premières interrogations sur les manœuvres de l'Otan qui pourraient expliquer la présence d'un submersible néerlandais, sur ce vaisseau britannique, resté à quai selon la Navy, qui aurait multiplié les avaries le jour du drame... A ce socle factuel, la série superpose un portrait très libre des familles des victimes. Une quête de vie élaborée autour de la figure fictive de Marie Madec (Nina Meurisse), belle-sœur d'un disparu qui prend en main la croisade judiciaire. Femme de marin, ouvrière dans un atelier de mariage, elle trouve

dans la procédure une forme de libération, une manière de s'élever hors de sa condition. Si le geste est intéressant, il reste trop souvent au stade de l'esquisse. La vie personnelle de Marie (son désir de promotion qui se heurte à ses collègues, sa relation platonique avec l'avocat...), comme celle des autres victimes, étant systématiquement renvoyée au second plan par les soubresauts de l'enquête, l'empilement de rapports contradictoires. Faute de choisir, d'accepter de mettre un élément en retrait, la série manque d'un regard directeur qui permettrait de s'élever au-dessus des faits.

MARIUS CHAPUIS

**37 SECONDES**  
Six épisodes, sur Arte.tv à partir de mercredi.  
Diffusion les 3 et 10 avril à 20 h 55 sur Arte.

## Série / «Adolescence», retour à l'âge d'enfer

Sur Netflix, une minisérie judiciaire en quatre plans-séquences déploie toute l'horreur de l'âge ingrat. Un peu plus qu'un coup de force.

**M**ais qu'est-ce qu'ils ont avec le plan-séquence, ces Anglais ? Depuis le 1917 de Sam Mendes, la mode ne se dément pas outre-Manche, avec *The Chef* en 2021 et désormais cette série signée du même Philip Barantini, qui devrait encore relancer une vieille conception bébête du *single shot* comme geste absolu de mise en scène, non sans un certain élément de folklore typiquement britannique et

en dépit du caractère toujours forcément suspect de ces coups de force trop «burnés» pour être honnêtes, essentiellement conçus pour être admirés. *Adolescence* consiste en quatre épisodes, donc quatre plans de cinquante minutes à une heure, racontant d'abord l'arrestation dans une banlieue résidentielle de Sheffield d'un gosse de 13 ans pour le meurtre d'une camarade de classe, suivie de l'enquête au collège, un rendez-vous avec la psy missionnée par l'instruction et une journée dans la vie meurtrie de la famille à quelques jours du procès. On aurait cependant tort de réduire la série à un dispositif de mise en scène, tant le plan-séquence joue ici assez intelligemment à la fois avec la série – car il est avant tout un plan dont on ne sort pas, comme ses personnages enlisés

dans ce cauchemar, et qui semblent tous vouloir se pincer pour un cut – et contre elle – car il la constraint à se resserrer sur des moments linéaires assez marginaux, échappant aux standards de la chronique judiciaire.

Une épaisse couche de pathos délivrée avec une vraie maestria, notamment par le petit buffle sous speed Stephen Graham (*The Chef*, *Boardwalk Empire...*), fait de ces quatre heures un spectacle d'une rare intensité, qui pour ne jamais passer très loin de la grosse parabole moralisatrice façon dessin de Plantu sur une panoplie bourrative de sujets (harcèlement scolaire, masculinité toxique, sectarisme incel...), trouve néanmoins un authentique point de sincérité dans le portrait de génération qui en ressort. Ou mieux : qui n'en ressort pas. Car l'adolescence du titre a rarement semblé aussi insaisissable, à la fois pour le monde adulte (policiers, psychologues et parents survolant désesparés un océan noir de harcèlements par non-dits, de clans tacites et d'émojis cryptés) et peut-être même pour les adolescents eux-mêmes, tous plus naufragés les uns que les autres, aveugles à leur propre condition. Quelque chose de véritablement glaçant exsude de ce *teen show* sans échappatoire aucune, sur un âge irrespirable dont il n'y a presque rien à sauver.

THÉO RIBETON

### ADOLESCENCE

Quatre épisodes sur Netflix.



Jamie Miller, ado innocent ou meurtier précoce ? PHOTO NETFLIX

# IMAGES/



Chantal Akerman, en avril 1979, et Marcel Carné en décembre 1980. PHOTOS ANTOINE PORTEJOIE

## Expo / Au Louxor, des cinéastes en plein cadre

**Godard, Akerman, Sautet, Chabrol... Antoine Portejoie a shooté les plus grands du cinéma des années 80. Ses portraits, empreints de tendresse, sont exposés dans le cinéma parisien.**

C'est la rencontre d'un fou de photographie, de musique et de cinéma avec un photographe «fou de cinéma» qui est l'origine de l'actuelle exposition de photographie au cinéma le Louxor, à Paris. Il fallait toute la sensibilité du fouineur Emmanuel Plane pour s'attendrir devant un exemplaire de l'ouvrage d'Antoine Portejoie dans les bacs d'occasion de chez Boulinier à Paris. Collectionneur de vieux clichés et de livres, Emmanuel Plane est tombé en arrêt devant cette étonnante somme de portraits de cinéastes des années 1980, un livre paru en 1988: «Quand je l'ai découvert, j'étais un peu scotché. Je me suis dit que j'étais passé à côté de quelque chose car je ne connaissais ni ces photographies ni le photographe. Mais qui était-ce donc?» L'auteur du livre, c'est Antoine Portejoie, 70 ans à ce jour. Emmanuel Plane l'a facilement

retrouvé via son compte Instagram qui le présente ainsi: «*Quel meilleur prétexte que la photo pour rencontrer des gens!*» Petit gars de Limoges débarqué à Paris pour faire de la photo, Antoine Portejoie avait 20 ans dans les années 1980. Mu par son amour du cinéma, le jeune photographe se met en tête d'immortaliser les cinéastes en vogue: tous feront l'affaire. Le cinéaste Bernard Queysanne, rencontré à la fête du vin, lui ouvre son carnet d'adresses et la ténacité paye: 150 cinéastes accepteront de poser, parmi eux Claude Sautet, Chantal Akerman, Jean-Luc Godard, Abel Gance, Jean Eustache, Nelly Kaplan, Jacques Demy, Michel Deville, Marcel Carné, Philippe de Broca, Claude Chabrol ou Alain Cavalier...

«*Les cinéastes n'étaient pas très connus ni très sollicités à l'époque, se souvient Antoine Portejoie. Avec la Nouvelle Vague, on allait voir des films d'auteur, un Godard, un Chabrol, un Truffaut. Mais la plupart du temps, on allait surtout voir des films de comédiens, un Belmondo par exemple. Les cinéastes n'étaient pas vraiment mis en avant, donc ils étaient assez sensibles au fait que j'ai envie de les photographier.*»

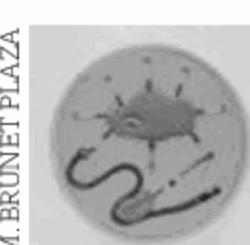
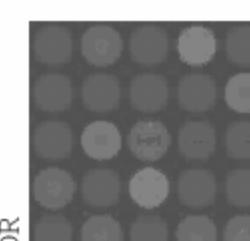
**CLÉMENTINE MERCIER**  
**PORTRAITS DE CINÉASTES, DE 1978 À 1982** d'ANTOINE PORTEJOIE, au cinéma le Louxor (75 010) jusqu'au 18 mai.

Portejoie adopte un protocole. Pour les prises de vues, réalisées de 1978 à 1981, il se fixe des règles, celles de photographier les cinéastes chez eux et d'utiliser toujours le même appareil, le même objectif - un 35 mm -, le même film noir et blanc de 400 ASA et de la lumière naturelle.

Sur les portraits, au charme désuet, les cinéastes posent en confiance, Chantal Akerman, les yeux dans le vague, Jean-Pierre Mocky en pardessus et William Klein goguenard. S'il manque Claude Lelouch, c'est parce que ce dernier ne voulait poser que sur un tournage. Pour chacun, Antoine Portejoie a une anecdote. Abel Gance menaçait de se suicider au téléphone et Marcel Carné regardait depuis son appartement les courses hippiques d'Auteuil avec des jumelles en écoutant Léon Zitrone. Le photographe a tout de même essuyé des refus (Maurice Pialat, Robert Bresson et Chris Marker). Aujourd'hui, c'est sa première exposition. Rien ne peut lui faire plus plaisir que la veuve de Philippe de Broca lui ait acheté des tirages.

## Que des numéros 10

Les choix culture de «Libération»



### Cinéma «Baby»

Avec intelligence et sensualité, le cinéaste brésilien Marcelo Caetano met en scène la relation douce et intense entre un jeune homme paumé à São Paulo et un autre plus âgé et charismatique, qui l'initie à une vie risquée. En salles.

### Musique Mairo

Le nouvel album de l'artiste, *la Fiev*, ingénieux, rempli de références et de rimes intelligentes, est un équilibre parfait entre la vigueur du fond et le soin maniaque apporté à l'écriture et la diction de chaque syllabe.

### Cinéma «Quelque chose de vieux...»

En mêlant fiction et documentaire, Hernán Rosselli dresse un portrait prodigieux et plein de malice d'une famille argentine subsistant grâce aux paris illégaux. En salles.

### Théâtre «On m'a trouvée grandie»

L'ambitieux projet de la compagnie 14:20 plonge le spectateur aux frontières de l'irréel, en évoluant dans les couloirs de l'unité psy de la Pitié-Salpêtrière à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. A la Grande Halle de la Villette du 26 au 29 mars.

### Musique Benefits

On avait laissé le groupe à un championnat de lancer de congélateurs (*Nails*, 2021), on les retrouve sur la bande-son d'un space opera qui sonne comme si Black Flag et Burial déambulaient dans le L.A. de *Blade Runner*.

### Théâtre «L'Amante anglaise»

*L'Amante anglaise* de Marguerite Duras, créée pour et avec Madeleine Renaud en 1968, est jouée, ce printemps, dans une mise en scène de la comédienne franco-suisse Emilie Charriot au théâtre de l'Odéon.

### Cinéma «Lumière! L'aventure continue»

Thierry Frémaux poursuit son exploration de l'œuvre des inventeurs du cinéma et exhume de superbes raretés qui portent en elle le vertige du médium tel qu'on le connaît. En salles.

### Expo Clemen Parrocchetti

Révolution des corps et des idées à travers des seins et des vagins suppliciés: les œuvres pop et cruelles de l'artiste italienne, morte en 2016, sont mises à l'honneur par le Frac Lorraine, à Metz. Jusqu'au 17 août.

### Théâtre «Coup fatal»

La pièce de Fabrizio Cassol, Alain Platel et Rodriguez Vangama est un spectacle-monde qui précipite l'opéra baroque dans un concert congolais. Dix ans après sa création, la pièce a valeur de manifeste esthétique et politique.

### Série «Nismet»

En quatre épisodes d'un récit d'émancipation ample et épuré, la minisérie de Philippe Faucon narre le passage à l'âge adulte d'une adolescente violente, délicatement interprétée par Emma Boulanouar. Sur Arte.tv.

# Photo / Thandiwe Muriu, étoffe de soi

Mise à l'honneur dans le cadre de l'expo «WAX» au musée de l'Homme, l'artiste kényane détaille les leitmotivs de son œuvre, entre revendication de son identité et célébration féministe.

**«S** i tu te  
c r o i s  
trop mi-  
nuscule

*pour changer les choses, essaie un peu de passer la nuit avec un moustique.*» Ce proverbe kényan, formulé à l'origine en swahili, fait partie de ceux qui animent la photographe Thandiwe Muriu. Née à Nairobi en 1990, l'artiste fait mouche avec sa série «Camo» («camouflage» en français) dont chacune des photographies mêle «jeu» et «je». Le «jeu» ? Une large étoffe de wax ou de kanga, aux couleurs explosives, et d'où surgit le visage d'une femme au teint parfois très noir, aux lèvres lourdement fardées et qui arbore une paire de lunettes confectionnées à partir d'objets du quotidien. Le modèle, loin d'être engoncé dans le tissu, apparaît majestueux, vaillant. Camouflage et illusion d'optique. C'est que l'étoffe avec laquelle elle fait corps semble se mouvoir, effet d'ailleurs recherché. «Avant même que je me tourne vers le wax, la couleur, qui est une forme de langage dans ma culture, a été au cœur de mon travail», explique la photographe, rencontrée mi-mars à Paris, dans les locaux de la 193 Gallery, qui la représente en France. Soleil et armée d'intimes convictions, elle évoque aussi son attachement aux motifs qui empêchent le spectateur de détourner le regard.

**«Cheminement».** Le «je» ? C'est la photographe d'ethnie kikuyu qui convoque sa culture kényane, et donc ce qui la définit en partie. L'usage d'objets recyclés à partir desquels sont confectionnées les lunettes – référence au DIY qui prévaut chez les Kényans les moins avantageux – n'est

pas anodin, du peigne aux capsules des bouteilles de soda que l'on siffle dans les rues de Nairobi. Les coiffures des modèles sont sculpturales, de l'afro aux braids ultra-longues en passant par les nattes ornées de perles. Sans oublier les proverbes qui légètent ses photographies pour attester d'une culture orale en perdition.

En prenant pour support le tissu wax (originaire d'Indonésie, intronisé par l'entreprise néerlandaise Vlisco puis devenue empreinte culturelle de moult pays africains), Thandiwe Muriu entend faire résonner la voix des femmes. «Je pense aux fameuses Nana Benz du Togo ou aux commerçantes que l'on retrouve derrière les étals des marchés de Nairobi. Le wax est non seulement le médium qui me permet d'aborder certaines problématiques liées à la femme, mais aussi le tissu qui a accompagné mon cheminement féminin, des visites chez le tailleur aux cérémonies de mariage.» C'est donc tout naturellement que deux extraits de «Camo» ont trouvé leur place dans l'exposition «WAX» au musée de l'Homme à Paris.

Cette série photographique, Thandiwe Muriu l'entame en 2020 après avoir fait ses premières armes dans le cadre de campagnes publicitaires à Nairobi. A 14 ans, son père lui met un appareil photo numérique dans les mains. «Notre éducation n'était pas conventionnelle. Mes parents souhaitaient que l'on comprenne que nous sommes d'abord des individus et que notre destin ne se résume pas à être des femmes au foyer. La photographie faisait partie d'une longue liste de choses transmises pour exprimer notre individualité, ra-

conte Thandiwe Muriu. Mon père ne se doutait pas que son geste allait déterminer le reste de ma vie alors même qu'au Kenya, la photographie n'est pas considérée comme un art noble, contrairement à la peinture ou la sculpture.» Et encore moins comme une discipline dont les femmes s'emparent. Pour la jeune fille, une fois l'objet en main, la vocation est instantanée : elle deviendra photographe. A la fin des années 2010, elle finit par s'interroger. Pourquoi n'y a-t-il pas plus de femmes derrière l'objectif au Kenya ? Quelle valeur a son travail vis-à-vis de sa culture ? Mais la question fondamentale reste : qui suis-je ?

**Périphérie** Ainsi, le travail de Thandiwe Muriu semble s'inscrire dans ce que le critique d'art américain Antwaun Sargent nomme «la nouvelle avant-garde noire». Son livre *The New Black Vanguard : Photography Between Art and Fashion* (Aperture, 2019), met le doigt sur l'élosion de toute une série de photographes africains, afro-américains, afro-descendants qui, dans une tentative de justice sociale, réexaminent les narrations autour du corps noir. «Je suis, en effet,

une femme noire avide de modèles représentatifs. La série "Camo" met en avant des femmes noires parce que je le suis moi-même, et donc, quand je cherche la beauté, je me tourne vers elles, vers ma réalité. Cela dit, cette série s'adresse aux femmes, peu importe leur couleur de peau. Les problématiques féminis-

tes ou patriarcales nous concernent toutes.»

Disons alors qu'à l'instar de nombre d'artistes africains de sa génération, Thandiwe Muriu témoigne surtout d'un continent qui ne saurait plus être cantonné à l'imagerie de «l'enfant affamé», selon ses mots, ou constamment placé en périphérie d'un

monde globalisé. Elle clame d'ailleurs : «Je questionne mon rôle, ma place, mes espoirs et mes ambitions en tant que citoyenne du monde.»

**KATIA DANSOKO TOURÉ**

**WAX** au musée de l'Homme (75116) jusqu'au 7 septembre.



Treasures of Delight (2024). PHOTO THANDIWE MURIU

06.03 — 05.04.2025 menageriedeverre.com

**Les Inaccoutumés printemps**

25

/LA MÉNAGERIE DE VERRE/



La démesure d'*Assassin's Creed Shadows* offre une immersion folle, au risque d'y faire toujours un peu la même chose une fois les mécaniques repérées. PHOTO UBISOFT

# Jeu vidéo / Avec «Assassin's Creed Shadows», Ubisoft joue sa peau

**Dans la tourmente financière et judiciaire, le développeur français joue son avenir en sortant un nouvel opus de son hyperfranchise. Situé dans le Japon de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, le jeu permet de traverser une aventure à l'amplitude immense.**

**J**eux circassiens de la vivacité bondissante, de la cavale parkour où l'on s'arrache du sol pour gagner le clocher d'une église en quelques secondes pour mieux se balancer dans un tas de foin l'instant d'après, *Assassin's Creed* a toujours été pris en étau entre la légèreté de ce qu'il met en jeu et le poids grossissant des enjeux commerciaux de superproductions qui pèsent sur lui. Chaque épisode mobilise des centaines d'employés pendant des années à travers une galaxie de studios. Depuis le succès surprise de son premier épisode en 2007, qui a grandement participé à façonner le géant français Ubisoft en major mondiale, *Assassin's Creed* s'est transformé en hyperfranchise, comptant plus d'une douzaine d'épisodes majeurs et autant de déclinaisons plus modestes, avant d'être transposé en film hollywoodien, en anime et en manga. La popularité de la série ne flétrit pas (200 millions d'unités

vendues en cumulé) et assure au groupe un socle financier qui autorise des accidents de parcours, des revers ponctuels, sans mettre en péril un empire de 18000 salariés. Mais jamais un épisode n'a eu à porter sur ses épaules l'avenir d'Ubisoft comme c'est le cas pour *Assassin's Creed Shadows*. Repoussé à plusieurs reprises, le jeu piloté par Ubisoft Québec est condamné par son coût, estimé entre 250 et 300 millions de dollars, à s'écouler à une dizaine de millions d'exemplaires. Des communications financières du PDG aux échanges avec des syndicats du groupe, le message est unanime : c'est le devenir du fleuron français qui se joue aujourd'hui.

**Subterfuge.** Les résultats des dernières grosses productions ont déçu, le groupe traverse une cure d'austérité depuis trois ans sans parvenir à enrayer la chute de son cours de Bourse, Ubisoft va mal économiquement et moralement, toujours marqué par les effets des scandales de harcèlement de 2020. Un succès pourrait mettre un coup d'arrêt à cette dynamique. Alors personne ne tient à rappeler que le jeu est dirigé par Jonathan Dumont, qui aurait fait l'objet de plusieurs accusations de harcèlement au point que certains salariés auraient refusé de rejoindre le projet.

L'intrigue d'*Assassin's Creed Shadows* s'installe elle aussi à un moment de bascule. En se situant dans

le Japon de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, le jeu convoque un archipel déchiré entre de vieux réflexes claniques et le désir d'unification à marche forcée porté par Oda Nobunaga, entre l'exaltation de la culture traditionnelle et les transformations apportées par les premiers missionnaires portugais. Si l'on ne saurait préjuger du succès de *Shadows*, le titre a pour lui de réaliser un fantasme des fans de la série, qui attendent depuis toujours d'accéder aux figures mythifiées (par le cinéma, la bande dessinée et le jeu vidéo) du samouraï et du ninja. Toute la structure du jeu découle de ces désirs, a priori inconciliables, d'incarner tout à la fois un noble chevalier qui défie ses adversaires en duel et un maître dans l'art du subterfuge qui frappe depuis l'obscurité. Cela se traduit par

**Si l'on ne saurait préjuger du succès du jeu, le titre a pour lui de réaliser un fantasme des fans de la série, qui attendent depuis toujours d'accéder aux figures du samouraï et du ninja.**

un dédoublement du joueur en deux personnages à investir à sa guise.

**Démultiplication.** D'un côté, Naoe, une shinobi motivée par le désir de venger le massacre de son village écrasé par le shogunat (un gouvernement militaire). Visage des campagnes, du monde d'avant attaqué par une modernité presque «jacqueline». De l'autre, Yasuke, co-lisse noir adopté par l'opresseur Nobunaga qui en fait un loyal samouraï. Visage de l'étranger exotique, du neuf mais désireux d'apprendre les voies traditionnelles. C'est dans cette démultiplication des corps (plus réussi que dans *Syndicate*, en 2015), des enjeux, des gameplay et donc des façons d'habiter le monde que tient l'intérêt de ce nouvel *Assassin*. Héritière du gameplay traditionnel de la série, Naoe déploie un jeu tout en verticalité. On jaillit des toits pour frapper avant de disparaître entre deux cloisons ou dans des buissons. Yasuke, lui, n'est que pure horizontalité, force de frappe implacable, capable de venir à bout d'une garnison mais qui se hisse avec le plus grand mal sur la moindre corniche. Déroulant, ce choix de créer un avatar à rebours des manières installées par la série offre à *Shadows* une diversité nouvelle qui l'empêche de trop retomber dans ce qui est par ailleurs une formule très bien établie.

Après un épisode plus ramassé (*Mirage*, 2023), la franchise renoue

avec une aventure à l'amplitude immense. Une démesure qui permet à la série d'offrir une immersion folle au risque d'y faire toujours un peu la même chose une fois les mécaniques repérées. Pour rassurer un public moins friand qu'hier des aventures interminables, Ubisoft assure qu'une quarantaine d'heures suffisent pour voir le bout en ligne droite.

En vérité, comme hier, l'espace déborde d'invitations à se perdre en chemin. Qu'il s'agisse de prendre d'assaut un château, d'arpenter les villes pour mettre au jour des conspirations de marchands ou de courtils, voire de renforcer son quartier général en recrutant des alliés ou en y fabriquant son petit jardin zen à la manière d'un cosy game, le monde ouvert regorge d'activités qui le destine à être un gouffre à temps. Au risque parfois de diluer les qualités de son intrigue principale qui, à défaut d'être très originale (le mystère entretenu sur les origines de Yasuke est ce que le jeu à de plus intéressant à dire), renouvelle la manière de convoquer ses deux personnages le temps d'un espace commun partagé. Loin d'être un chef-d'œuvre, *Shadows* a le mérite d'être un *Assassin's Creed* très solide.

**MARIUS CHAPUIS**

**ASSASSIN'S CREED SHADOWS**  
d'Ubisoft Québec, sur PS5, Xbox Series, PC et Mac.

# IMAGES/

## Bluray / «Jeunesse perdue», Rome dans une fac de sang

**Sorti en 1948, le brillant deuxième long métrage de Pietro Germi, qui mêle néoréalisme italien et film noir à l'américaine est réédité chez Tamassa.**

**Q**uartième film de Pietro Germi réédité par Tamassa, or le nom du cinéaste italien n'est toujours pas gravé en lettres de feu sur la devanture des cinémathèques du monde libre – c'est à vous dégoûter de faire ce métier. Après *le Chemin de l'espérance*, *Au nom de la loi* et son incontestable chef-d'œuvre *Séduite et abandonnée*, crochet par les tout débuts avec *Jeunesse perdue*,

deuxième long métrage du réalisateur, sorti en 1948. Choix pas banal mais qui a ses raisons : sans être une évidence dans la filmographie de Pietro Germi, *Jeunesse perdue* est un cas flagrant, plutôt rare et franchement brillant, de croisement entre néoréalisme italien et film noir à l'américaine. Marmaille piaillant dans la cuisine et butors enchaussés en costumes sombres, cafés sur comptoir craquelés et néons dans la pénombre : tout y est, impeccablement équilibré et parfait de tempo, balancé sec, rustre et sans miel. A Rome, un homme est tué lors d'un braquage. Soupçonnant une bande d'étudiants, un inspecteur s'infiltrer à l'université. S'ensuit le tableau cinglant et hautement stylisé d'une jeunesse en plein échec social dans

une société amorphe, incapable de remonter la pente de la Seconde Guerre mondiale. Avec, au centre, Stefano Manfredi, psychopathie au visage de cire et à la silhouette fuselée interprétée par l'acteur français Jacques Sernas, dont ce sera l'un des tout meilleurs rôles, avant qu'il n'aille se perdre dans le péplum au début des années 1960. Figure glaciale et perturbante, onctueuse, presque irréelle, âme pourrie d'un film sans héros : dans *Jeunesse perdue*, pas de place pour la gloire ou la rédemption, les personnages sont tous des victimes consentantes de leur propre animosité. Qu'ils tuent, complotent ou s'enlacent – les passions se multiplient dont une, centrale, entre l'inspecteur et la sœur de Manfredi –, ils le font avec le même mécanisme hébété, la même soif aveugle, les mêmes illu-

sions à pas cher. Un film qui préfigure moins *la Fureur de vivre* ou *Graine de violence*, auquel il est parfois paresseusement comparé, que des productions plus récentes et autrement incommodantes, comme *Bully* de Larry Clark. Œuvre de jeunesse soignée, profondément habitée (des cadrages millimétrés au sublime plan final, les images persistent) qui méritait d'être isolée dans une filmographie à la qualité constante (18 longs métrages entre 1946 et 1972 et pas un qui ne mette à côté) mais toujours criminellement méconnue.

**LELO JIMMY BATISTA**

**JEUNESSE PERDUE** de PIETRO GERMI en Bluray (Tamassa).



Germi dresse le tableau d'une jeunesse en plein échec social. TAMASA DISTRIBUTION

## Bluray / «Compañeros», guerre et péon

**Ressortie de la fable picaresque de Sergio Corbucci où un ouvrier agricole mexicain et un marchand d'armes suédois se lancent dans une aventure révolutionnaire.**

**N**é dans le sillage d'*El Chuchón* (1966) de Damiano Damiani, le western zapata, sous-catégorie du western italien ayant pour cadre la révolution mexicaine des années 1910, incarna exemplairement ce que le cinéma de genre transalpin pouvait augurer de meilleur : un art débridé du spectaculaire conjuguant outrance et violence, et surtout une façon d'injecter au divertissement, frontallement ou plus sinuose-

ment, une réflexion politique acérée faisant à la fois écho aux luttes anti-impérialistes des années 1960 et aux heurts d'une Italie sur le point de basculer dans la tourmente des années de plomb. *Compañeros* (1970) est la contribution échevelée de Sergio Corbucci à ce genre qui au fond relève moins du western que de la fable picaresque. Deuxième volet d'une trilogie initiée par *El Mercenario* (1968), *Compañeros* reprend la structure récurrente des fictions révolutionnaires : l'association d'un péon mexicain un peu fruste (Tomás Milián, génial en *bandido* dépenaillé et survolté, qui pour l'occasion s'est fait la tête du Che) et d'un gringo cynique et rusé, venu vendre ses talents de *pistolero* aux plus offrants (Franco Nero en aventurier

suédois tiré à quatre épingle). Le péon gagnant en conscience politique au contact des événements et des péripeties, face à un gringo symbolisant l'ingérence occidentale dans les pays pauvres en plein chaos. Si l'on ajoute au tandem un révolutionnaire non-violent (campé par Fernando Rey), signe de la profonde aversion du cinéaste envers toute forme de fascisme, des jeunes disciples tentés par la lutte armée – on songe évidemment aux Brigades rouges –, un méchant affublé d'un faucon, autre symbole de l'Amérique carnavalière (Jack Palance extatique et constamment sous substances), et le score fabuleusement débraillé et entêtant de Morricone, on tient là l'un des spécimens les plus malins et galvanisants du genre avec un twist final absolument bouleversant. *Vamos a matar Compañeros!*

**NATHALIE DRAY**

**COMPAÑEROS** (1970) de SERGIO CORBUCCI Avec Tomás Milián, Franco Nero, 1 h 59, coffret deux Bluray, Carlotta Films. 20 €.



Franco Nero, dans *Compañeros*. PHOTO FILMEXPORT

**VARIATIONS**  
musiques pour piano et claviers

28.03.25  
– 06.04.25

Billetterie du festival : [lelieuunique.com](http://lelieuunique.com)  
Quai Ferdinand-Favre, 44000 Nantes

© Laurent Askienazy

Nantes Loire Atlantique Wik Kostas Sün Jetm euvade ihockupables Thewire



Une session d'écoute organisée par Sonorium, de l'album -22,7°C, de Molécule, aux Tuileries, à Paris, le 2 février 2018. PHOTO JOSÉPHINE DE ROHAN-CHABOT. SONORIUM

**«Q**uand j'étais adolescente, j'adorais écouter des albums sur le vieux tourne-disque de ma tante. Elle avait une belle collection de vinyles, du rock, de la chanson, du reggae. Avec mon grand-frère Stéphane, nous piochions dans ces disques et on se faisait nos sessions d'écoute, curieux, attentifs.» Pour retrouver ce plaisir, Caroline Guinet, 32 ans, participe régulièrement aux écoutes d'albums organisées par Sonorium. Plusieurs sessions ont marqué la jeune femme, comme celle de *The Dark Side of the Moon* de Pink Floyd dans l'auditorium du Grand Palais à Paris. «Nous étions plongés dans la pénombre et cela nous a permis de complètement nous projeter dans l'univers de l'album. Cette écoute était grandiose, psychédélique, avec une qualité sonore incroyable.» Caroline Guinet se souvient également de l'écoute de l'album *Ptah, the El Daoud* d'Alice Coltrane. «Nous étions installés dans des transats au Parc floral et l'écoute se faisait au casque. J'ai adoré découvrir cet album. Il se parcourt comme une histoire, on se perd dans les sons.»

Sonorium est la fusion des deux entités The Slow Listener et Disco Alto qui proposaient déjà des écoutes d'albums. Depuis 2019, cette nouvelle structure a organisé plus d'une centaine de sessions à Paris et quelques-unes en province. Mais elle n'est pas la seule : d'autres sociétés comme les Parisiens de Mino mais aussi des salles de concerts ou même des médiathèques partout en France organisent

# L'écoute et rien d'autre

**S'immerger dans un album du début à la fin, dans les meilleures conditions possibles.**

**C'est l'objectif de structures privées, de médiathèques ou de salles de concerts qui proposent une expérience artistique alternative aux usages boulimiques de consommation de musique.**

Par OLIVIER PERNOT

des sessions de ce genre. Le principe de Sonorium ? Créer des événements autour de l'écoute d'albums dans des conditions optimales : lieux prestigieux à l'atmosphère chaleureuse, système son haut de gamme, fauteuils confortables. Ces écoutes concernent des albums historiques (*To Pimp a Butterfly* de Kendrick Lamar, *Horses* de Patti Smith), souvent pour fêter leur réédition ou leur anniversaire, ou des nouveautés (*Amour suprême* de Youssoupha, *Rose fluo* d'Irène Drésel).

A chaque écoute, Sonorium invite un journaliste ou une personne qui a travaillé sur l'album (parolier, ingénieur du son, créateur de la pochette), ou même l'artiste pour un questions-réponses avec le public. Olivier Mukandi, 37 ans, se souvient de la session autour de l'album *A Seat at the Table* de Solange : «L'intervenante était particulièrement intéressante. Il s'agissait de la journaliste Rhoda Tchokokam, qui a écrit le livre *Sensibles*, une histoire du r'n'b français. Elle était très pointue sur le sujet.»

## Au cœur des disques

Située aussi à Paris, la structure Mino organise également des écoutes d'albums. Ces sessions ont lieu dans la salle immersive de la Gaîté lyrique pour que chaque participant puisse plonger au cœur des disques. Ces derniers mois, des séances ont été proposées autour des albums *Blonde* de Frank Ocean, *Trinity* de Laylow ou *Currents* de Tame Impala.

«Aujourd'hui, on ne prend plus le temps de se poser, d'être dans une bonne capacité

# MUSIQUE /

d'écoute. On écoute de la musique en faisant autre chose», constate Caroline Guinet. La dématérialisation de la musique et l'apparition des plateformes de streaming ont facilité une écoute fragmentée : chacun pioche ses morceaux préférés dans des albums pour créer ses propres playlists ou se laisse guider par les recommandations des algorithmes. Pourtant, pendant une cinquantaine d'années, le format de l'album a été la norme dans l'industrie du disque. Les artistes concevaient leur musique en tenant compte des contraintes du support : deux faces de 25 minutes maximum pour les 33 tours vinyle, puis 80 minutes environ pour un CD. Les auditeurs écoutaient alors un album comme une œuvre à part entière. Pour beaucoup d'amateurs de musique, prendre le plaisir de réécouter des albums du début à la fin devient aujourd'hui une nécessité. Il y a une dizaine d'années, le concept de «slow listening» apparaissait, mettant en avant les écoutes individuelles dans la quiétude et le confort de son chez-soi. Depuis quelque temps, il se développe un peu partout en France des sessions d'écoute d'albums collectives, immersives et parfois même éducatives.

En plus des structures Sonorium et Mino à Paris, des salles de concerts s'y mettent également. Comme File 7 à Magny-le-Hongre (Seine-et-Marne). Une fois par an, l'équipe technique propose «une expérience hors-norme, avec un son spatialisé et des textures lumineuses sur mesure». File 7 a déjà organisé des écoutes d'albums mythiques comme OK Computer de Radiohead, Nevermind de Nirvana et Homogenic de Björk. Les participants sont invités à «arpenter l'espace pour une simulation sensorielle inédite». Un peu plus au nord, l'Autre Canal à Nancy présente ses écoutes sous la forme de siestes musicales. La petite salle de cette grande Scène de musiques actuelles (Smac) est agencée confortablement avec des tapis, des transats, des poufs, des couvertures pour accueillir un public très varié, en particulier des parents avec leurs enfants. «Ces siestes musicales sont ouvertes aux enfants dès 6 mois», explique Clément Mijadec, le programmeur de la salle. «Le son est adapté et les lumières sont tamisées. Ces écoutes ont une dimension pédagogique, de partage entre les générations.» Depuis l'automne 2023, l'Autre Canal a mis sur sa playlist d'écoutes des albums de Air (*Moon Safari*), Fleetwood Mac (*Rumours*) ou Boards of Canada (*Music Has the Right to Children*). «Ce sont des moments qui nous rassemblent, des parenthèses de calme et de détente», raconte Lucile Godefroy, 40 ans. Elle est venue récemment à la salle écouter l'album *Dummy* de Portishead avec ses deux filles, Elise, 1 an et Alexane, 5 ans. Cette dernière était toute contente : «J'ai bien aimé la musique et aussi m'allonger, m'installer dans les coussins.»

La notion de partage se retrouve dans les écoutes d'albums proposées par plusieurs médiathèques en France. Comme à Quéven en Bretagne, dans les médiathèques

Marguerite Yourcenar et Françoise Sagan à Paris, et aussi à Lyon (médiathèques du Bachut et de Vaise). Ces deux structures ont lancé Pause Vinyle, un temps d'écoute collectif. Sandrine Desayes, 52 ans, fréquente assidûment les deux médiathèques lyonnaises : «Je n'ai pas raté une session. Je m'organise même : je prends un après-midi de RTT et j'y vais seule. J'adore redécouvrir les albums proposés, surtout en vinyle, le son est plus chaud, et je suis complètement concentrée.» A la médiathèque de Vaise, Sandrine Desayes a ainsi pu parcourir What's Going on de Marvin Gaye, Pet Sounds de The Beach Boys ou la bande originale du film Buena Vista Social Club. «Les écoutes se déroulent dans l'auditorium, avec une platine vinyle posée au centre sur la scène, et le son se diffuse dans un système de très bonne qualité.»

## Sessions collectives ou en solo

Si les écoutes d'albums se vivent la plupart du temps comme une expérience collective, certains fans de musique peuvent s'offrir ce plaisir en petit comité ou même en solo. C'est ce que propose Listener à Paris, une salle d'écoute immersive qui peut accueillir une dizaine personnes. La salle, en sous-sol, est complètement insonorisée : aucun bruit extérieur ne vient perturber l'écoute qui se fait sur du matériel hi-fi de très haut standing. Listener dispose aussi de deux cabines d'écoute au casque où on peut s'installer confortablement dans une chauffeuse, semi-allongé, poser ses chaussures et se blottir sous un plaid. Ryan Zemri, 26 ans, a profité de la salle principale : «Le 31 janvier dernier, c'était le jour de sortie de Hurry Up Tomorrow, le nouvel album de The Weeknd. Comme je suis fan de l'artiste, j'ai fait une session d'écoute le jour même à Listener avec un ami. Nous étions parfaitement installés, au centre de la pièce, face aux enceintes. Nous avons écouté l'album du début à la fin, une heure et vingt-quatre minutes. Nous avons mis le volume assez fort pour bien entendre tous les sons. C'était une expérience incroyable, presque comme si nous étions dans le studio d'enregistrement face à l'artiste.» Cette sensation d'immersion totale dans la musique se ressent aussi lors des écoutes proposées par Pitchback Playback. Cette société anglaise organise des séances dans le noir un peu partout dans le monde. A Paris, elle se pose justement chez Listener pour faire découvrir l'album Songs of a Lost World de The Cure ou le mix Late Night Tales de Jon Hopkins (à Bruxelles, l'Atelier 210 propose ce même principe d'écoutes dans l'obscurité lors de Blackout Sessions orientées jazz et black music).

Le succès de la salle d'écoute Listener, ouverte fin 2023, est prometteur. Il confirme cette tendance à vouloir retrouver ce plaisir intense d'écouter des albums en entier développée par différents types d'établissements. Une tendance qui va se confirmer chez Sonorium : la structure recherche activement un lieu pour développer ses activités et espère ouvrir cet espace l'année prochaine. ◆

**Palais  
de  
Tokyo**

**21.02-  
11.05.2025**

**LES NOUVELLES  
EXPOSITIONS**

**JOIE COLLECTIVE  
APPRENDRE À FLAMBOYER !**

**RAPHAËL BARONTINI  
QUELQUE PART DANS LA NUIT.  
LE PEUPLE DANSE**

**RAMMELLZEE  
ALPHABETA SIGMA**

**JOIE COLLECTIVE  
UNE ICONOGRAPHIE**

**Renée Levi, LA ELLE**

**13 AVENUE DU PRÉSIDENT  
WILSON, PARIS 16**

# MUSIQUE /



## JAMES LOUP

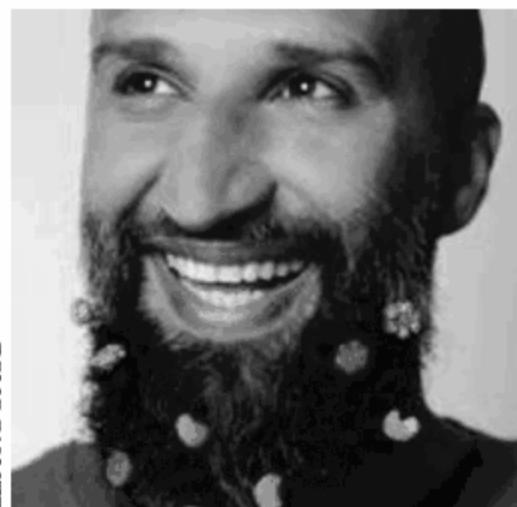
En gros C tout

L'avantage du rap crochet *Nouvelle Ecole* c'est d'avoir permis de zoomer sur des artistes pas comme les autres. A l'image de ce Lyonnais adepte d'un gros son électro bien grinçant. Original et tranchant.

## LOANE COSTE

Dans la tête

Retrouvant un nom, celui de sa mère, la chanteuse livre un témoignage à la fois brut et ironique sur la charge mentale au quotidien. Beaucoup se retrouveront dans cette pop synthétique addictive.



CASQUE T'ÉCOUTES ?

## Jason Brokerss humoriste

### «Psy4 de la rime, c'est beaucoup plus qu'un groupe»

ssu de la troupe du Jamel Comedy Club l'humoriste Jason Brokerss présente son second spectacle, *Grands Garçons*, à l'Euro-péen (XVII<sup>e</sup> arrondissement de Paris) jusqu'au 26 avril avant de partir en tournée dans toute la France.

**Quel est le premier disque que vous avez acheté adolescent?**

*Block Party* de Psy4 de la rime. Jusqu'à celui-ci, j'ai tout gravé, je l'avoue aujourd'hui.

**Quel est votre moyen préféré pour écouter de la musique?**

MP3.

**Le dernier disque que vous avez acheté?**

*JVLIVS III* de SCH, en streaming.

**Où préférez-vous écouter de la musique?**

Sous la douche ou en voiture, j'hésite...

**Est-ce que vous écoutez de la musique en travaillant?**

Non, c'est trop distrayant. En général, je préfère le calme pour travailler.

**La chanson que vous avez honte d'écouter avec plaisir?**

Aucune, j'assume tout!

**Le disque que tout le monde aime et que vous détestez?**

*Les Sunlights des tropiques* de Gilbert Montagné.

**Le disque pour survivre sur une île déserte?**

*JVLIVS III* de SCH. Je le prends même sur une île avec du monde !

**Y a-t-il un label auquel vous êtes particulièrement attaché?**

Din Records /un label indé-

pendant de rap, installé au Havre et qui produit notamment le rappeur Médine, ndlr], tout simplement parce que je suis fan depuis des années et que maintenant ce sont des amis.

**Quelle pochette de disque avez-vous envie d'encadrer chez vous comme une œuvre d'art?**

*113 dans l'urgence*. J'aime le mélange de beauté, d'espoir, de violence, d'émotions et de fraternité que dégage cette image.

**Un disque que vous aimeriez entendre à vos funérailles?**

*SOS* de Diams. Il y a des choses qui ne s'expliquent pas !

**Préférez-vous les disques ou la musique live?**

Le live, évidemment !

**Votre plus beau souvenir de concert?**

Psy4 de la rime, c'était mon tout premier. J'ai grandi dans un petit village alors je n'ai pas été habitué aux concerts. J'avais 16 ou 17 ans, on s'est cotisé pour payer l'essence et aller voir ce concert, ça faisait des années que j'avais envie de vivre ça.

**Allez-vous en club pour danser, draguer, écouter de la musique, ou n'allez-vous jamais en club?**

Jamais jamais jamais.

**Votre film musical préféré ou votre musique de film préférée?**

*The Greatest Showman* avec Hugh Jackman. Parce que j'aime trop la BO et que j'aime trop Hugh Jackman. J'aurais pu dire *A Star Is Born* mais ça aurait été trop facile !

**Quel est le disque que vous partagez avec la personne qui vous accompagne dans la vie?**

TOUT Bruno Mars. Ma femme et moi sommes tous les deux fans de Bruno Mars, alors c'est souvent l'artiste terrain d'entente quand on est en voiture.

**Le dernier disque écouté en boucle?**

*JVLIVS III* de SCH. La première fois que j'ai entendu SCH j'ai détesté ! Et puis, j'ai réécouter et il est devenu mon artiste préféré, j'aime sa manière d'écrire et sa manière de faire de la musique.

**Le groupe dont vous auriez aimé faire partie?**

Psy4 de la rime. C'est beaucoup plus qu'un groupe, on sent une vraie fraternité entre les membres de l'équipe. Ça dépasse la musique, ils s'aiment.

**Le morceau qui vous fait toujours pleurer?**

Diams, *Si c'était le dernier*. C'est un morceau qui sonne comme une fin de carrière, dix minutes qui viennent du cœur, et c'est ce que je trouve le plus beau dans toute forme d'art, quand on entend que c'est le cœur de l'artiste qui parle.

Recueilli par  
ALEXIS BERNIER

### SES TITRES

#### FÉTICHES

BRUNO MARS

*When I Was Your Man* (2013)

SCH

*Comme si* (2017)

TONES AND I

*Dance Monkey* (2019)

## ON Y CROIT



## BEN plg Pour la gloire des siens

**Actif depuis le début des années 2020, le Français rappe les classes populaires du Nord et les relations humaines.**

**S**i les rappeurs français aiment souvent dire qu'ils sont un produit de leur environnement, la phrase s'applique particulièrement bien à BEN plg. Depuis ses premiers morceaux en 2019, tout chez cet artiste de 33 ans respire son lieu d'origine et ses valeurs (*lire Libération de lundi*). Révélé à un plus grand public le temps d'une courte apparition dans l'émission *Nouvelle Ecole* de Netflix en 2022, BEN plg rappe le nord de la France, ses classes populaires, son ciel souvent gris et, surtout, ses moments de fraternité. Un rap porté par les textes et les émotions qui, à force de concerts et de sons (cinq EP, deux mixtapes, deux albums en six ans) a fini par toucher un public plus large, au point de remplir l'Olympia ce mois-ci. Déjà remarqué l'année dernière avec *Dire je t'aime*, un premier album très centré sur les relations humaines, le Nor-

diste a décidé de vite enchaîner avec *Paraît que les miracles n'existent pas* en ce début 2025. Un deuxième essai qui le voit pousser plus loin ses introspections sur ses origines populaires et son lien avec les autres, sans tomber dans le misérabilisme. Ces onze nouveaux morceaux racontent ainsi un peu plus les peurs et les doutes de son auteur comme le deuil (très présent sur cet album), le manque d'argent ou les conflits familiaux, tout en livrant un portrait tendre de ceux qui l'entourent. A l'image de

sa mère, invitée à chanter sur le refrain du *Chant des oiseaux*, et créditive en tant que featuring sous le nom de... Maman. Une musique pleine d'émotions renforcée par le travail musical du trio de producteurs Lucci, Murer, Le Caméléon, compagnons depuis de nombreuses années, qui livrent des productions épiques et presque cinématographiques pour renforcer l'intensité de l'écriture. En se confiant plus intimement encore et en laissant les émotions

encore et en laissant les émotions prendre le dessus musicalement, BEN plg réussit avec cet album à faire ce qu'il vise depuis ses débuts : retranscrire ce qu'il ressent avec sincérité. Et toucher ses auditeurs en plein cœur.

BRICE BOSSAVIE



**BEN PLG**  
*PARAÎT QUE LES  
MIRACLES N'EXISTENT  
PAS* (Pour la gloire)

## Vous aimerez aussi

**SALIF TOUS ENSEMBLE,  
CHACUN POUR SOI** (2001)

Roi sans couronne du rap des années 2000, Salif a marqué toute une génération (dont BEN plg) pour la sincérité de son écriture. Un premier album culte.

**ISHA LA VIE AUGMENTE,  
VOL. 3** (2020)

Ecorché vif, le Belge Isha fait partie des plus belles plumes du rap francophone de ces dernières années. Notamment sur cet EP, où il se livre sans détour.

**BEKAR PLUS FORT QUE  
L'ORAGE** (2023)

Cité par BEN plg, Bekar vient lui aussi du Nord. Sur son premier album, il raconte sa jeunesse à Roubaix, entre tumulte familial et désir d'emancipation.

**LIZZO***Love in Real Life*

Retour toutes guitares dehors pour l'Américaine sur un titre flamboyant et mélancolique, évoquant autant Elton John qu'Amy Winehouse, avec un refrain foufou très 90's. Une réussite.

**RICKY HOLLYWOOD***Ego Echo feat. KCidy*

Toujours très inventif en solo, ce batteur de session offre un somptueux ego trip trépidant avec une longue intro quasi tribale sur fond drum'n'bass. Pop dancefloor.

**AGENDA**

**Week-end Léonie Pernet** à Vannes. Alors qu'elle se prépare à publier son très attendu troisième album *Poèmes pulvérés*, la très douée électronicienne multi-instrumentiste-chanteuse enflammera le dancefloor ce samedi en compagnie d'UTO, ses camarades du label InFiné, avant de s'attaquer dimanche à une relecture iconoclaste et afro-futuriste de l'immense *Ziggy Stardust and the Spiders from Mars* de David Bowie.

Ces Samedi et dimanche, à Vannes, Echonova et Palais des arts.

Rendez-vous en banlieue parisienne, au Théâtre Nanterre-Amandiers pour une soirée spéciale: d'abord pour une représentation de la pièce *Anatomie d'un suicide*, de la Britannique Alice Birch, puis dans le hall du Théâtre éphémère pour une nuit – jusqu'au dernier RER – en compagnie de **Feu! Chatterton** et d'un plateau de DJ pour célébrer avec un peu d'avance la fin du chantier de rénovation de ce lieu mythique du théâtre.

Jeudi à Nanterre, Théâtre des Amandiers.

Au cours d'une semaine qui voit monter sur scène les vétérans Orbital, Peter Hook, Air (quatre soirs à la Salle Pleyel à rejouer *Moon Safari*), Skunk Anansie ou encore Jeanne Mas, un certain vent de fraîcheur soufflera sur Rennes avec le premier soir du festival **Mythos**. Au programme, dans le cadre des jardins du Thabor, une redoutable doublette Kompromat-Contrefaçon qui promet de laisser tout le monde sur les genoux.

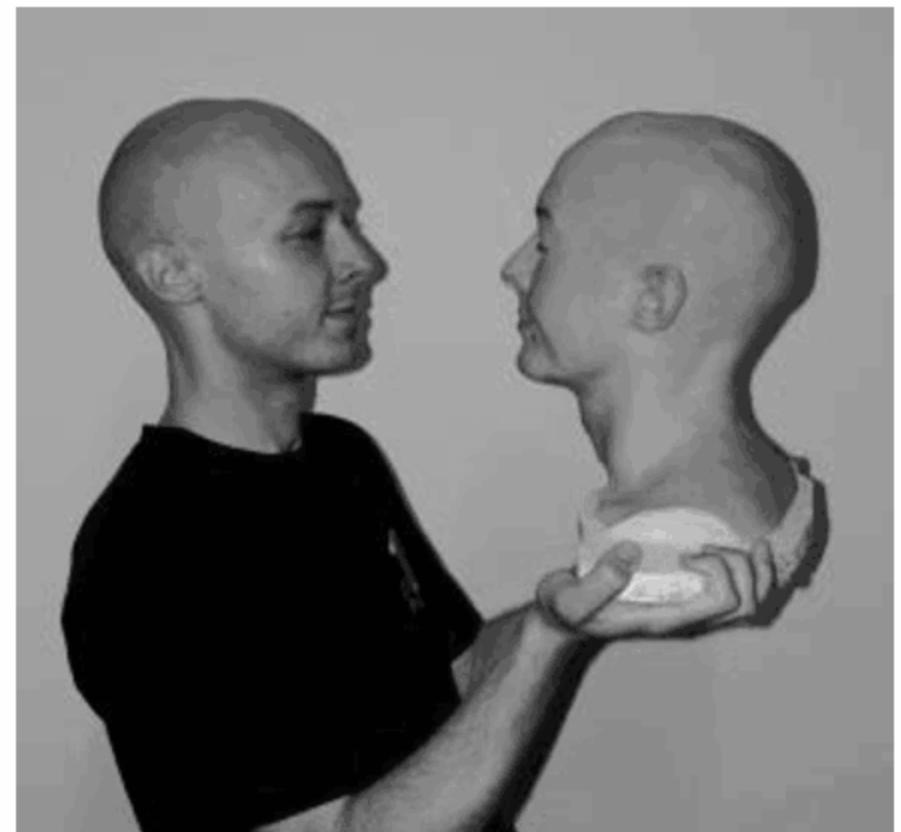
Vendredi à Rennes, Cabaret Botanique.

**LA DÉCOUVERTE**

## Blasé Balance ton blablabla

**R**éorientation de carrière. Reconversion. Changement de cap. Autant de thèmes en vogue, notamment chez les nouvelles générations, pour qui le CDI à vie n'est plus un objectif. La quête d'épanouissement personnel prime désormais sur la stabilité. Et pourquoi en serait-il autrement pour les artistes ? On le constate souvent: leur parcours est rarement une ligne droite. Il est fait de virages, de remises à zéro et de paris audacieux.

Celui de Romain Hainaut en est un parfait exemple. À ses débuts, il accumule les millions de vues et de streams. En 2020, avec Anna Majidson, il forme Haute, dont le hit *Shut Me Down* devient un succès planétaire. Pourtant, au lieu de capitaliser sur cette lancée, il choisit d'explorer un nouveau territoire avec Blasé, son projet solo. C'est en featuring sur *You're Not Alone*, extrait de l'album *Drift* d'Agoria, qu'il passe pour la première fois derrière le micro. Un pas décisif pour ce Franco-Améri-



RALPH LOPEZ

cain au parcours de prodige: signé à 15 ans sous le pseudonyme Twelve Tone, il décroche un contrat d'édition avec Diez Music pour ses productions électroniques. L'électro, justement, est au cœur de *BLABLABLA*, son premier album. Un disque organique et généreux où l'on retrouve entre autres sa complice Anna Majidson, mais aussi le rappeur house Jwles et le regretté funkmaster Cola Boyy. L'ensemble, d'une

belle maturité, oscille entre pop solaire et electro raffinée, français et anglais. Un projet où la diversité est bien une force: *Mirror* évoque autant The Cure que *Chemicals* peut rappeler Gorillaz en version cumbia minimale. Pourtant, la cohérence est indiscutable. Jamais blasé par ce *BLABLABLA*. Bien au contraire.

**PATRICE BARDOT**

**BLASÉ BLABLABLA**  
(Record Makers)

# LIVRES /

**L**a *Danse des pères* est un livre «adougué-bien-bien», pour reprendre un terme de l'écrivain Max Lobe, fabriquant de mots et de boissons pétillantes maison. Avec ce nouveau roman paru chez Zoé, l'écrivain né à Douala en 1986 et devenu genevois continue de donner libre cours à son invention langagière. On croisera ici des mots tirés du bassa camerounais, de l'allemand à la sauce africaine, du pidgin anglais, du français de Suisse et d'ailleurs. Cet ouvrage, comme le précédent sorti en 2021, *la Promesse de sa Phall'Excellence* qui ciblait l'indétrônable couple présidentiel camerounais, est très rythmé.

Max Lobe dit que son livre danse, de même que son personnage principal. Celui-ci, prénommé Benjamin, vit en Suisse, s'est mis au classique sur le tard, il a des collants roses, des pointes, et aime le rouge à lèvres et le vernis à ongles, goût partagé par son auteur. *La Danse des pères* est un retour sur le passé camerounais du narrateur et surtout sur la figure de son géniteur défunt, un homme au large ventre qui dansait à la maison le funky-kossakossa. Il avait été adoré par son dernier-né jusqu'au reniement paternel pour cause d'homophobie.

«J'essaye de me connecter au wifi de ma mémoire qui me projette loin, lorsque soudain me parviennent les couleurs, les senteurs, les voix de mon enfance, là-bas à Beedi, surtout celle de mon père, Kundè Di Gwet Njé, le Lion guerrier, ses éclats de rire gras, sa gouaille de conteur, son timbre grinçant et cette nostalgie mûre qui pendouille à ses cils lorsqu'il évoque l'histoire du pays.»

Ce sixième roman paru chez Zoé, tonique et virevoltant, est aussi plein de gravité. Benjamin se rappelle toutes les humiliations subies enfant, parce qu'il courait «comme une femme» ou aimait jouer à Miss Beedi. Les voisines ricanaient sur le passage de ce «neuf-mois-pourrien». Plus tard il est chassé de chez sa tante qui vit en Suisse et avait accueilli l'étudiant. L'oncle a intercepté des mails très crus adressés à un partenaire sexuel et les a transmis au père. D'autres douleurs persistent sur la vie du narrateur. Le grand-père qui portait un prénom allemand a été tué par les Français, «la chose blanche», pendant la colonisation. Le père, enfant, était guetteur au service des maquisards de son village natal. Il raconte à Benjamin, son frère et sa soeur, les hauts faits ancestraux. «Aah les enfants!, mes grands-parents avaient vécu du temps de l'occupation allemande. Je vous dis ça et je précise encore que c'était en 1900-avant-hier! Wolfgang et Frida ont connu la tête qu'on

## Max Lobe «Je veux danser dans le cratère bien chaud»

**Entretien avec le romancier suisse né au Cameroun, dont le nouveau livre continue de bousculer l'héritage du patriarcat.**

Recueilli par **FRÉDÉRIQUE FANCHETTE**  
Photo **ANNE-SOPHIE GUILLET**

*attache à une branche d'arbre», «tout ce sang qui dessine les contours de notre histoire».*

**Pourquoi utilisez-vous pères au pluriel dans votre titre ?**

Les pères, c'est tous les hommes qui gravitent autour, les oncles, les amis de la famille, les chefs d'établissements dans lesquels j'ai étudié. Ce sont ceux qui nous forgent et plus qu'un hommage, c'est vraiment par ces temps-ci, au Cameroun et ailleurs, parler des hommes, parler de la testostérone, parler de cette virilité qui est prête à tout écraser sur son chemin. C'est vraiment ça ma motivation, parler de cette masculinité, à commencer par Dieu le père dans l'Ancien Testament, qui frappe très fort quand il est en colère.

**Vous parlez aussi des pères de l'indépendance, c'est important pour vous de parler de l'histoire du Cameroun ?**

Certains parleront d'obsession, moi je ne veux pas danser autour du cratère, je veux danser au-dessus du cratère voire dans le cratère bien chaud, c'est ce qui m'anime. S'il n'y a pas de flammes, c'est insipide. J'ai bientôt 40 ans, je crée depuis quinze ans et j'ai toujours appelé les relations Nord-Sud des rapports de colonisation. On me disait : «Ouais, ouais» et aujourd'hui nous sommes plus que jamais au cœur de ces problèmes, parce que ce qui se passe en Ukraine, c'est de la colonisation,

ce qui se passe au Moyen Orient l'est aussi. Et ce qui se passe en Afrique notamment avec la France, ce sont des rapports coloniaux. Dans *le Mythe de Sisyphe*, Camus dit que le seul vrai problème philosophique, c'est le suicide, et il me permettra de dire aujourd'hui que la colonisation n'est que suicide. Quand on a vu nos pères tués, comment vivre dans la paix éternelle ? Ce n'est pas possible, même les enfants des enfants des enfants reviendront poser la question. On vit dans un monde qui n'est pas vide, on s'inscrit sur les pas de certaines personnes et quand ces pas sont effacés alors on convoque notre mémoire, on convoque notre capital culturel, on va dans les bibliothè-

**«L'écriture, c'est un rythme, une cadence, mon roman n'est pas un livre sur la danse mais qui danse lui-même, une sorte d'opéra, plein de douleurs.»**

Max Lobe à Bruxelles, le 15 mars.

ques, pour essayer de retrouver à la manière d'un archéologue les traces de ces personnes qui font que je m'inscris dans ce monde, c'est vraiment de ça qu'il s'agit, lorsque je parle de colonisation.

**Le terme de «Phall'Excellence», titre de votre précédent roman, pourrait-il s'appliquer à Donald Trump ?**

Bien sûr, le concept de «Phall'Excellence», le phallus excellence, c'est la masculinité qui détruit tout sur son chemin, qui s'impose par la force. Comme lors des négociations en monovision entre Zelensky et Trump. Mais le terme peut s'appliquer aussi aux dirigeants européens, et en premier lieu français. Vous voyez, quand je sors en rouge à lèvres et vernis à ongles dans la rue, il faut pas avoir des baloches, mais des pastèques, ça doit être bien lourd. Je sors dans la rue et il y a des hommes qui sont hérissés et j'ai envie de dire : regardez bien dans vos pantalons avant de chercher dans les miens.

**Vous sentez-vous autant suisse que camerounais ?**

Le passeport, c'est ce qui vous différencie dans la masse et puis il y a l'identité, la colonne en soi qui permet de tenir et ça ce n'est pas la masse, ça c'est la classe, le chic, ça veut dire que peu importe le passeport qui m'est donné aujourd'hui, peu importe le pays qui m'a fait naître, je suis d'abord moi, je suis d'abord mon premier pays et avec ce pays-là et un peu de sagesse et de volonté, on peut s'installer partout. Camerounais ? Suisse ? Je ne suis pas dans ces revendications-là. On a commencé la discussion en disant qu'on s'inscrit dans quelque chose. Alors bien sûr il peut y avoir des initiatives institutionnelles pour lutter contre le racisme mais quand on rentre à la maison, on s'inscrit dans quelque chose, avec pour certains des aïeux colonialistes ou esclavagistes, et on trouve qu'il n'y a pas de problème en regardant ceux qui font des saluts nazis et qui sont nés de l'apartheid [Elon Musk, ndlr], ou ceux qui parlent de l'Alternative für Deutschland [le parti d'extrême droite allemand] et qui sont nés du nazisme. On ne souligne pas leur parcours, moi je m'en fiche de leur nom, de leur genre, mais il faut parler de la pensée, comment elle est fabriquée, quel est l'accordéon de la pensée qui fait que même quarante-vingts ans après on revoit le nazisme avec les mêmes idées idiotes et le monde se répète comme un cercle. Ce qui m'intéresse, c'est comment on vit ensemble ou comment nous ne vivons pas ensemble.

**Vous êtes un créateur des mots, comment fonctionne votre atelier des mots ?**





**MAX LOBE**  
LA DANSE DES PÈRES  
Zoé, 176 pp.  
17 € (ebook : 10,99 €).



Quand vous avez un petit enfant devant vous, un nourrisson, vous faites doudoudoudou, chouchouchouchou, vous êtes en train de parler, vous êtes en communication avec lui, et si vous avez un animal – j'adore les animaux, surtout les chiens, même les serpents –, on leur parle avec un certain langage. Quand j'écris dans mon roman «*le livre adougu-bien-bien de papa*», et que certains ne saisissent pas, c'est qu'ils ne comprennent pas l'exercice de la lecture si je peux me permettre, la lecture, ce n'est pas seulement lire des mots, c'est comprendre ce que les mots cachent. Quand on lit Schopenhauer, c'est soulever cette masse de mots et sortir toute la poussière des significations qui peut être à l'intérieur. Il est temps que l'on comprenne dans ce monde ce qu'est la lecture, par exemple avec Rabelais, de retourner à la forme poétique, dire la racine de ce qui nous fait mal. Moi je mets du rouge à lèvres et du vernis à ongles, j'entends parler de wokisme. C'est quoi le wokisme ? Je ne me reconnaiss pas dans tout ça mais en revanche je sais ce que c'est que le sleepisme [*de l'anglais sleep, dormir*] : c'est quand ça brûle autour de vous, jusque dans vos narines, mais vous ronflez, vous dormez, alors qu'on voit qu'aujourd'hui on se dirige vers une guerre générale inévitable. La guerre, ce n'est pas ce qu'on imagine, pendant la guerre on continue d'avoir des plans cul, d'aller en discothèque, de faire des enfants. Mais un jour, on nous demandera des comptes, surtout à nous, les artistes, les intellectuels.

**Parmi les mots que vous inventez, il y a ce désopilant «la chose blanche» pour désigner les colons.**

C'est la note qu'il fallait trouver pour cette mélodie, comme «salade de sandales», l'écriture, c'est un rythme, une cadence, mon roman n'est pas un livre sur la danse mais qui danse lui-même, une sorte d'opéra, plein de douleurs. Vous savez quand on dit qu'il aurait fallu que votre mère avorte et que l'univers l'aurait comprise... **Vous dansez souvent ?**

J'aime beaucoup danser comme j'aime écrire à la main. Ecrire à la main, c'est desserrer sa pensée, ça n'a rien à voir avec l'ordinateur, c'est un autre mouvement et le mouvement c'est la danse. Un jour on va mourir, c'est la certitude, peut-être faut-il le rappeler aux «Phall'Excellences». Entre le point A de naissance et le point B de mort, il y a tout un espace, une sorte d'espace-temps qu'on ap-

pelle la vie, ce truc-là, cet espace, ce temps où on va se déplacer dans ce monde et Dieu sait comment la littérature me fait voyager. Et la question que l'on doit se poser quand on a conscience du point B qui veut dire ma mort c'est quel est le mouvement que je veux donner à ma vie, quelle est la tension, quelle est la texture, la vivacité, l'énergie, que l'on veut donner à sa vie. A près de 40 ans, je suis plus que jamais dans l'attente de ma vie, mais j'ai envie de dire que si je trébuche dans la danse de ma vie, ça pourra s'arranger. Mais si je fais un faux pas dans la restitution de la grande histoire de la vie, là ça ne va pas, parce que je suis en train de transmettre des mensonges, des contre-vérités, je suis en train d'activer la question suicidaire et les autres vont tomber dans le même piège et ça va être comme ça rebelote, rebelote.

**Vous dites aimer la philosophie et vous êtes aussi un homme d'intérieur je crois...**

Oui et je vais vous inviter à boire un verre des vins que je fabrique, une sorte d'hydromel, c'est tellement subtil, je cherche le plus petit dénominateur commun à la vie, je fabrique moi-même presque 80 % de ce que je consomme. Je fais mon pain et plein de fermentation, mon kombucha, ma bière, mon vin, ma viande séchée, mon fromage avec du lait cru, des yaourts, du kéfir, de la lactofermentation. On sait qu'on a des problèmes d'énergie, que la situation va se gâter. Il va falloir vivre à un moment sans électricité, savoir consommer intelligemment, savoir produire. Vous savez, l'industrie agroalimentaire a détruit tout jusqu'au goût, jusqu'à l'odorat. On ne sait plus reconnaître l'odeur de la sauge, du riz. Et c'est là que le mot transmission prend son sens, le mot transmission, ce n'est pas amener son enfant tous les week-ends au McDonald's, enfin chacun fait ce qu'il peut. Pour moi, le meilleur de la transmission, c'est non seulement de raconter l'histoire d'un point de vue journalistique, c'est-à-dire factuel, le fait par exemple que la France est une puissance impérialiste très brutale aux méthodes très contestables, mais aussi de dire à l'enfant, tu vois ton sirop, on va avoir quelque chose de très ludique, on va mettre du sucre, on va faire comme ça, et les bactéries vont manger le sucre et libérer le gaz. Et ainsi on va faire de la philosophie. Au Cameroun, on parle de «la sagesse du village», *mbongha*, et c'est ce qu'on apprend avec les grands-mères. ♦

# LIVRES / POCHES

## Le fils errant «La Ligne», un roman d'Aharon Appelfeld inédit en français

Par VIRGINIE BLOCH-LAINÉ

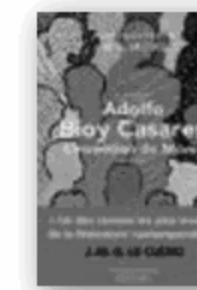
**L**e est un Juif errant qui, depuis la fin des «cages de la mort», traverse la terre en long en large et du Nord au Sud. Il se déplace surtout dans une Europe centrale vidée des Juifs. Cet homme s'appelle Erwin, il est le narrateur et le héros de ce splendide roman d'Aharon Appelfeld (1932-2018) écrit en 1991. Erwin voyage à la recherche de «l'assassin» de ses parents. Que lui fera-t-il quand il mettra la main dessus, lui qui confie: «J'ai pour principe de ne pas battre les êtres humains»? Peut-être ne lui fera-t-il pas grand-chose, même s'il prétend qu'il lui tirera dessus «calmement, sans me poser de question ni m'énerver». Erwin se déplace uniquement en train: «Je suis l'animal ferroviaire. Chaque fois que le gourdin s'abat sur mon dos, je grimpe dans un train et je m'enfuis.» Comment ne pas penser aux trains qui conduisaient les êtres à la mort? N'allez pas croire cependant que *la Ligne* souligne les métaphores ou les allégories, car c'est le contraire.

N'imaginez pas non plus que *la Ligne* soit un fond de tiroir laissé par l'écrivain israélien. La langue, merveilleusement traduite par Valérie Zenatti, est riche, comme toujours chez cet écrivain, de non-dits sobres et inquiétants. Les phrases flottent, elles sont douces, cotonneuses, et tout à coup les mots sont précis et ils heurtent. Une femme avec laquelle Erwin a passé la nuit l'accompagne dans une gare: «Plus grande que moi, le corps large, elle m'embrassa théâtralement sur le quai, comme un être qui ne possède rien.» Les images sont plus crues ici que dans d'autres livres d'Appelfeld. Voici de quelle façon Erwin décrit ce qui se dégageait d'une autre femme, qu'il a aimée, celle-là: «J'ai rencontré Bella dans un hangar de stockage, non loin de Wierbelben. Elle avait dix-neuf ans. Une fleur muette dans un océan de détritus. Nul ne savait que faire de sa vie de rescapé, la sensation d'étouffement était grande, les disputes pénibles, les gens accumulaient des provisions sans la moindre honte.» Est-ce que l'auteur d'*Histoire d'une vie* (2004, L'Olivier), au fil du temps a fait en sorte de rendre un peu plus floues ses évocations de l'horreur?

Chaque année Erwin retourne dans les mêmes auberges, s'instruit auprès du même rabbin, discute avec les mêmes témoins de ce qui s'est passé dans «les camps». Ceux qu'il rencontre sont des Juifs, des convertis au catholicisme, ou des non Juifs, dont certains expriment leur «hostilité» envers les Juifs. Le voyageur écoute les souvenirs de chacun. Il entend médire des communistes juifs: «Ils ont arraché les jeunes à leurs pauvres parents, ils les ont couvés dans des nids dégueulasses pour finir par les envoyer en Russie, directement dans la gueule du lion. Ils n'auront pas notre pardon.» Le père d'Erwin, séparé de sa mère, était communiste. Le héros ramasse dans des «foires» des objets rares, notamment une «Haggadah de Pessah» datant du XIII<sup>e</sup> siècle. Il revend dans les brocantes ce qu'il trouve. Ces récoltes et ces rencontres font de *la Ligne* un écrin pour la culture juive. Erwin a 55 ans, il erre depuis quarante ans, mais il pourrait aussi bien avoir mille ans. Il a un caractère attachant: il est solitaire, anxieux, sujet aux vertiges et aux cauchemars. Il sait «aujourd'hui qu'il y a beaucoup d'hypocrisie dans la parole. Seuls les êtres qui se taisent m'inspirent confiance.»

**AHARON APPELFEILD LA LIGNE**  
Traduit de l'hébreu par Valérie Zenatti.  
L'Olivier, 176 pp., 21,50 € (ebook: 15,99 €).

**ADOLFO BIOY CASARES**  
L'INVENTION DE MOREL  
Traduit de l'espagnol (Argentine)  
par Armand Pierhal,  
avant-propos de J.-M.G. Le Clézio,  
préface de Jorge Luis Borges.  
Pavillons poche, 160 pp., 9,50 €.



«Aujourd'hui dans cette île, s'est produit un miracle. L'été a été précoce. J'ai disposé mon lit près de la piscine et je me suis baigné jusqu'à très tard. Impossible de dormir. Deux à trois minutes à l'air suffisent à convertir en sueur l'eau qui devait me protéger de l'effroyable touffeur.»

## «La Cour maudite», règlement de contes Nouvelle traduction d'Ivo Andrić

Par PHILIPPE LANÇON

**L**a vie dans les prisons, françaises ou autres, semble relever davantage du calvaire que de la rédemption; mais qu'en est-il, sous l'empire ottoman, dans une grande prison d'Istanbul? Guidé par cet extraordinaire conteur qu'est le romancier yougoslave Ivo Andrić (né en Bosnie, Serbe, prix Nobel de littérature 1961), le lecteur pénètre à une époque indéterminée, avec un moine de Bosnie, Fra Petar, qui séjourne deux mois par erreur (comme tant d'autres), dans un purgatoire fantastique et surpeuplé, une «toute une petite ville de prisonniers et de gardiens que les Levantins et les marins de toutes nationalités appellent Deposito, mais qui est plus connu sous le nom de Cour maudite». Dans ce lieu où échouent les hommes «pour cause de délit ou suspicion de délit», chaque jour la police de Constantinople déverse sans trier le contenu de ses gigantesques filets à mailles fines. On y trouve de tout, comme à la Samaritaine. Le principe qui guide la police est en effet qu'il «est plus facile de relâcher de la Cour maudite un innocent que de rechercher un coupable dans tous les recoins de la ville». Mais qu'est-ce qu'un innocent? Karagöz, le directeur inamovible de la prison, a son idée là-dessus. Un détenu vient-il clamer, parfois à raison, qu'il n'est coupable de rien? Karagöz se frappe le front et dit: «Ah bon, comme ça, tu n'as rien à te reprocher? Et c'est maintenant que tu me le dis! Pff, pff! Si tu m'avais avoué que tu étais coupable, peut-être que j'aurais pu te relâcher, car des coupables, on en a plein ici. Tous sont coupables. Mais c'est justement un innocent dont j'ai besoin. Et c'est pour ça que je ne peux pas te relâcher. Si tu ne l'avais pas dit toi-même, peut-être qu'on aurait pu faire quelque chose. Mais maintenant, il faut que tu restes

ici tant que je ne trouverai pas un innocent comme toi, pour te remplacer. Alors, reste tranquille et tais-toi!» Comme le chef de la police dans *le Cercle rouge*, le film de Melville, il considère que tout homme ayant franchi les murs de la Cour maudite est coupable, «ne serait-ce qu'en rêve».

**Cyclope.** Une espèce qu'il déteste plus encore que les prétdus innocents, ce sont les prisonniers politiques: «Il préférait affronter une centaine de grands ou petits criminels ordinaires plutôt que d'avoir affaire à un seul prisonnier politique.» Il les tolère malgré lui, mais préfère s'en débarrasser. Karagöz ouvre la galerie de portraits interactifs dont l'écrivain va peupler la prison et son livre – c'est la même chose: il s'agit d'enfermer le lecteur avec les prisonniers dans cet espace physique et mental où le conte scie les barreaux de la cellule qu'il crée. Le lecteur est coupable, lui aussi; coupable d'être innocent. Karagöz, donc: «Velu, le teint mat, il était devenu prématûrement obèse et avait vieilli tout aussi prématûrement, du moins en apparence.» Il ne sourit jamais, même quand son corps entier est secoué «d'un grand rire intérieur». Son visage, très mobile, peut exprimer un intense dégoût ou une sincère compassion. Et il y a ces yeux, dont il joue comme personne: «Le gauche était en général presque fermé, mais entre les cils joints, on devinait un regard attentif et aiguise, comme une lame. Le droit était grand ouvert, immense. Il vivait de façon autonome, et balayait l'espace comme un réflecteur: il pouvait bondir hors de son orbite et s'y retirer tout aussi vite.» C'est l'inquiétant génie des lieux, le cyclope de la grotte, au-delà duquel le seul salut possible est une condamnation éternelle aux supplices de l'imagination.

Chaque histoire est racontée à Fra Petar par un détenu ou par un autre: la Cour maudite est une suite d'écluses narratives, une galerie des glaces et une étude implicite, d'une simplicité virtuose, sur les manières de raconter, de déformer, de digresser, de se contaminer par la conversation. Il y a Zaïm, l'affabulateur (ou le mythomane), qui ne cesse d'évoquer ses amours avec des femmes qui ont toujours fini par le conduire au désastre, et qui n'ont jamais existé. Il y a Haïm, le Juif de Smyrne, qui «était de



ceux qui mènent toute leur vie une controverse sans issue et perdue d'avance avec les gens et la société dont ils sont issus. Dans son besoin irrépressible de tout dire et de tout expliquer, de dévoiler les erreurs et tous les méfaits humains, de démasquer les méchants et de rendre hommage aux bons, il allait bien au-delà de ce qu'un homme ordinaire et normal pouvait voir et comprendre.» Il restitue tout, se souvient de tout, comprend tout, mais devient de plus en plus fou, persuadé d'être écouté par des taupes qu'il identifie, ou plutôt qu'il imagine. A force de raconter à Fra Petar les vies des autres, il a fini par perdre la sienne. Il y a enfin et surtout Kamil, le jeune Turc riche, cultivé, silencieux et mélancolique, qui n'a absolument rien fait et qui répond à tout: «Oui, certes...». A force de s'informer sur l'histoire du frère malheureux d'un sultan du XV<sup>e</sup> siècle, Djem Sultan, un homme devenu otage de l'Europe chrétienne à qui son frère versait d'énormes sommes pour qu'on ne le libère surtout pas,

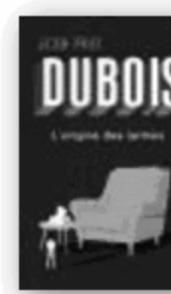
«Si tu m'avais avoué que tu étais coupable, peut-être que j'aurais pu te relâcher, car des coupables, on en a plein ici.»

**JAVIER CERCAS**  
LE CHÂTEAU  
DE BARBE-BLEUE  
Traduit de l'espagnol  
par Aleksandar Grujić et Karine Louesdon.  
Babel, 432 pp., 10,70 €.



«Le nom rappelle vaguement quelque chose à Melchor, mais sans plus.  
— Tu ne te souviens pas ? continua Rosa. C'est le type qui écrit ces romans qui parlent de toi. Tu ne les as toujours pas lus ?  
— Non.»

**JEAN-PAUL DUBOIS**  
L'ORIGINE DES LARMES  
Points, 216 pp., 7,55 €.



«C'est bien moi, son fils Paul, qui, cette nuit, ai abattu Lanski. Une quinzaine de jours après sa mort.  
Ce que je ne pourrais jamais dire à l'enquêteur, c'est que tout à l'heure, dans cette morgue, se tenant en retrait dans la pénombre, j'ai aperçu la silhouette de mon frère.»



**Ivo Andrić chez lui à Belgrade, en 1961.**  
KEYSTONE. GAMMA

Kamil a fini par se prendre pour son sujet d'étude. Sa folie, filtrée par des fonctionnaires obtus et paranoïaques, l'a fait suspecter de complot contre le sultan actuel. Il disparaîtra de la prison comme de l'histoire, violemment et mystérieusement.

**«Le récit ne tarit pas».** Dans sa jeunesse, Ivo Andrić avait connu la prison, en 1914, pour des raisons politiques : il était lié à la Main noire, l'organisation qui prépara l'attentat de Sarajevo contre l'archiduc François-Ferdinand. Il a écrit en 1954 ce court chef-d'œuvre sur les pouvoirs de l'imagination et sur l'imagination du pouvoir : la prison est la métaphore du récit. Publié en 1990 aux éditions l'Age d'homme, *la Cour maudite* est aujourd'hui fort bien retraduit par Pascale Delpech, qui avait déjà retraduit les deux grands romans de l'auteur : *le Pont sur la Drina*, *la Chronique de Travnik*. Dans son discours de réception du prix Nobel, l'écrivain résumait

le sens de son travail : «La manière de conter et la forme du récit se plient au gré des époques et des circonstances, mais le goût de conter, de raconter, reste immuable et le conte coule indéfiniment et le récit ne tarit pas. Ainsi, on croirait parfois que, depuis les premières lueurs de sa conscience, et à travers les temps, au rythme de sa respiration et des pulsations de son sang, l'humanité se raconte à elle-même, en d'innombrables variantes, toujours la même histoire. Et cette histoire, on dirait qu'elle s'applique, à l'instar de la légendaire et diserte Shéhérazade, à faire patienter le bourreau, à suspendre l'inéluctable arrêt du sort qui nous menace et à prolonger l'illusion de la vie et de la durée.» ◀

#### IVO ANDRIĆ

#### LA COUR MAUDITE

Traduit du serbo-croate par Pascale Delpech, postface de Lakis Prodiguis. Les Éditions Noir sur Blanc, 208 pp., 19,50 € (ebook : 13,99 €).

## Pour le meilleur et pour l'expire

### Un couple se déchire dans une langue sous apnée par la Hongroise Rita Halász

Par CLAIRE DEVARRIEUX

**P**éter et Vera ont rendez-vous dans un cabinet de psychologues, un homme et une femme. Peut-être parce qu'il est chauve, l'homme ressemble à Kojak, pense Vera, qui regardait la série avec sa grand-mère quand elle était enfant, tandis que la femme a un air de Diane Keaton. En même temps, on dirait un peu un lévrier. «*Ceux aux longs poils, aux longues oreilles, qui ont l'air d'avoir des cheveux. Un lévrier afghan. En fait, Diane Keaton ressemble à un lévrier afghan.*» Vera est la narratrice de *Respirer à fond*, le premier roman d'une historienne de l'art hongroise née en 1980, Rita Halász (Vera semble bien avoir la même date de naissance). Elle a quitté le domicile conjugal et s'est réfugiée chez son père avec ses deux filles. Comme c'est Péter qui a pris

l'initiative de cette consultation psy, alors qu'auparavant il ne voulait pas en entendre parler, Vera a l'espoir qu'il a changé.

Mais comment a-t-elle pu croire une chose pareille ? «*Pouvez-vous nous donner des exemples d'agressions verbales, demande la femme. Mon mari m'a traitée d'imbécile, d'idiote, de connasse, d'enfoirée. Je n'ai jamais dit ça ! Péter, je vous en prie, vous savez ce dont nous avons convenu. Essayez de le formuler autrement, par exemple : je ne m'en souviens pas, ou j'en ai un autre souvenir. Mais si elle ment ? Vous voyez bien qu'elle ment. C'est vrai, je l'ai traitée d'idiote, d'imbécile, mais de connasse, d'enfoirée ? C'est ridicule. Je vous en prie, poursuivez, me demande la femme.*» Péter la fait passer pour une folle, une hystérique. Sans doute Vera aurait-elle dû mettre le holà, l'empêcher de lui parler mal, se dit-elle rétrospectivement. Il l'a chassée du lit conjugal à coups de pied. Elle s'arrangeait pour ne jamais lui tourner le dos de peur qu'il l'attaque. Il lui est arrivé de l'enfermer dehors. Il peut toujours présenter ses excuses, offrir des fleurs, se prétendre très malade, Vera est décidée. Elle demande le divorce.

Mais passons sur les griefs de ce couple, sur le portrait d'un personnage masculin devenu banal dans le roman contemporain : sachant faire la cuisine, adorable avec les enfants, et, derrière le masque du mari passionné, monstreux pervers narcissique. La plongée en apnée dans le texte, voilà ce qui nous réjout. Pas de guillemets, ni de tirets. Les dialogues, les interventions d'autrui sont intégrés au

flux de conscience de la narratrice. Rendues de cette façon, les querelles familiales les plus dérisoires sont très réalistes. On aime beaucoup aussi la lecture procès-verbal de l'audience pour le divorce (*«Requérante, deux points, c'est moi.»*). De même, Rita Halász évite de situer dans le temps les scènes de la vie de Vera. Vera fait le ménage dans la maison paternelle (qui fut la sienne), jette quantité de produits périmés : c'est aujourd'hui. Vera fait des courses avec son père, qui a la manie d'acheter en quantité des choses inutiles dès lors qu'elles sont en promotion : c'est naguère, quand les parents de Vera ne sont pas encore séparés.

Comme interlocuteurs, Vera a une amie sur qui elle peut compter, et à qui elle raconte, fût-ce en pensée, ses atermoiements ; un vieil amour peu fiable témoin du passé ; et surtout ses filles, «la petite», et «la grande» dont elle redoute le jugement. Son père déplore l'éducation laxiste qu'elle leur donne, mais Vera passe outre. Elle leur lit des histoires. «*La petite sirène avala le philtre magique, et ne dit rien, car elle ne pouvait plus ni parler ni chanter. Continue, maman ! Pourquoi tu pleures ? Parce qu'elle est conne ! Tellement conne. Maman, ne dis pas de gros mots !*»

Vera est fatiguée, persuadée qu'elle ne pourra jamais se remettre à dessiner (elle était douée). Le titre, *Respirer à fond*, renvoie aux crises de panique, quand ses poumons paraissent enserrés dans une toile d'araignée. Sa mère, une femme libérée par son propre divorce, devenue par ailleurs une citoyenne engagée, lui offre des entrées à la piscine, et Vera s'applique, inspire, expire. Un jour, elle s'éclate. «*Quelle est ta meilleure narine ? Je ne comprends pas la question, il explique qu'il veut savoir dans laquelle de mes narines l'air circule le mieux. Je dois faire une drôle de tête, car il ajoute qu'en général, on a une narine qui sniffe mieux. J'essaie et je réponds : peut-être celle-ci. Bien, tu y enfonce la paille et tu bouches l'autre narine. Ensuite je dois me vider les poumons, puis inspirer. C'est important de bien expirer, sinon je ne pourrai pas sniffer. On dirait mon entraîneur de natation.*» ◀

**RITA HALÁSZ**  
RESPIRER À FOND  
Traduit du hongrois par Chantal Philippe. Bourgois, 198 pp., 19 € (ebook : 14,99 €).

# LIVRES/ POCHES

**Par démon et par vaux** Olmo plonge dans les failles de Paris

Par YANN PERREAU

**A**den ou la transparence de l'air s'ouvre sur une description biographique aussi brève, succincte et efficace que les premières pages de *Wou le Souvenir d'enfance* de Georges Perec. Ahmed, le père du narrateur, a vu sa mère mourir le 17 octobre 1961, lorsque entre 150 et 200 Algériens furent massacrés dans les rues de Paris. La propre mère d'Aden est pour sa part morte quand il avait le même âge, écrasée par un bus dans une rue de la capitale. Ces drames familiaux sont les plaies intérieures que le héros, vingtenaire sans le sou, entretient malgré lui en son for intérieur. Elles vont attirer l'attention d'un *duende*, ces «démons» qui «entrent par effraction» chez leurs victimes et leur font perdre la tête, comme le lui explique un chaman venu d'Amérique du Sud. Les malheurs du monde s'abattent dès lors sur lui: Amalia, sa petite amie, l'abandonne du jour au lendemain, puis il se fait tabasser par une bande de malfrats, se retrouve en hôpital psychiatrique et en sort incapable d'avoir une pensée ou phrase cohérentes. Tout cela, c'est l'œuvre de cette «Chose» sur lui.

Le décor du roman est, en apparence, des plus banals. Des bars du nord de Paris, un kebab de quartier, le cimetière Saint-Vincent, le métro. Mais le monde visible n'est, comprend Aden, que la couche superficielle d'un réel qui est en fait sauvage, animé par des esprits, effrayant à certains égards. Le jeune peintre a la chance d'avoir reçu en héritage de sa mère un sens de l'observation, d'où sa vocation d'artiste. Il sait aller au-delà des apparences, voir ce qui réside au plus profond des choses et des êtres. La nef de cette église, devant laquelle il fait le pied de grue tandis que son ami Flock deale du haschich à l'intérieur, lui évoque «les exosquelettes d'un insecte ancien, un invertébré autrefois dangereux qui continue de tenir les pauvres en respect». Les sacs plastiques qui montent en tournoyant dans le ciel, des méduses.

*Aden ou la transparence de l'air* frise parfois la naïveté, notamment lors de descriptions de la Nadja qui a brisé le cœur de notre héros. Il séduit pourtant par le grain de folie qui l'anime, et le supplément d'âme qu'il offre au Paris des sans-papiers, des vendeurs de shit à la sauvette, des dézin-gués qui hantent la ville comme des fantômes. On a parfois l'impression de lire un héritier de Gabriel García Márquez. Comme dans *Cent Ans de solitude*, le surnaturel y surgit aux moments et dans les lieux les plus anodins. Mais plus qu'au réalisme magique, il faut surtout penser à *Par-delà nature et culture* (Gallimard, 2005) de Philippe Descola. L'auteur, Olmo (un pseudonyme?) est comme Descola un anthropologue de formation, dit l'éuteur. Il a étudié les rituels de transe et d'invocations d'esprit en Amérique centrale, avant de rentrer à Paris où il enseigne la philosophie et «est devenu animiste». Dans l'animisme, la croyance n'est pas un dogme mais une expérience vécue. Un ensemble d'indices permet d'inférer l'existence d'une force vitale, qui animerait les êtres vivants, les objets, les éléments naturels. La littérature, suggère *Aden ou la transparence de l'air*, est l'un des lieux où ce type d'expériences peuvent avoir lieu. Libre à chacun d'y déceler les signes qui révéleront pour lui un sens particulier. ◆

**OLMO ADEN OU LA TRANSPARENCE DE L'AIR**  
Le Nouvel Attila, 208 pp., 19 €.

**JEAN-PIERRE FAYE**  
TERREUR, TOLÉRANCE,  
VIOLENCE. DICTIONNAIRE  
POLITIQUE PORTATIF  
Préface inédite d'Emmanuel  
Faye et Yannick Bosc  
Folio «essais», 336 pp., 9,50 €.



«TOLÉRANCE 1. Il ne serait pas exagéré de dire que la tolérance est une invention des dictionnaires. [...] La lettre est datée de 1689. Et cette date signifie un siècle entier d'avance sur la première déclaration du droit à la tolérance, qu'énoncera une assemblée souveraine.»

## «L'Epoux», sa déclaration Patrick Autréaux entre mariage et quête religieuse

Par GUILLAUME LECAPLAIN



Patrick Autréaux. PHOTO GALLIMARD

«**J'**aime les lettres de ton nom. Elles sont pleines de souffles froissés et de muettes suppliques, elles cachent des herbiers et des portails de granit, elles sont fragiles et inébranlables comme l'ombre.» L'homme qui parle est un amoureux à la fois comblé et hanté par le vide. *L'Epoux* commence par un mariage, aux Etats-Unis, en petit comité: celui de Patrick Autréaux avec son compagnon. Dans une prose dense, ciselée, s'adressant à un «tu» qui désigne son mari, il dit en peu de mots l'étendue de son amour et celle de la souffrance causée dans son couple par l'homophobie de sa belle-famille. Les premières pages sont bouleversantes.

De quelles épousailles parle Patrick Autréaux dans ce nouveau livre? Comme toujours chez lui, chaque événement rapporté de l'autobiographie - maladie, deuil, vertiges existentiels - est le point de départ d'une quête: celle, à travers la littérature, d'une solidité non pas malgré la fragilité, mais dans la fragilité même. Ce sont des livres qui aident à vivre. Cet *Epoux*, c'est le compagnon bien sûr, celui qui s'effondre le jour du mariage, terrassé par

l'incompréhension de sa famille, pilier toujours debout malgré les mauvaises années qui ont suivi le cancer du narrateur et qui ont donné la matière de plusieurs des précédents récits de Patrick Autréaux. «Je retrouve ton odeur et cette chemise que tu portais le premier soir. Je pense: c'est ma maison.»

**«Visage vu de dedans».** Mais le mot à deux syllabes qui donne le titre du livre est aussi traditionnellement la périphrase, dans la Bible comme dans certains textes mystiques, de Dieu. La question religieuse traverse l'œuvre d'Autréaux, mais jamais peut-être aussi frontalement que dans ce volume. *L'Epoux* constitue ainsi le récit des longues fiançailles du narrateur avec le dieu des chrétiens, qu'il choisit adolescent alors qu'il est issu d'une famille athée. «Au milieu de ce qui attend de s'allumer, monte une face sans pommettes ni menton, sans nez ni paupières - visage vu de dedans, et dont les sourcils ne se froncent pas. Nulle bouche mais une parole sans voix ni mot, nulle oreille mais une écoute.» Et plus loin, pour tenter de se rapprocher encore de l'objet de cet amour, Autréaux en brosse une définition saisissante et contradictoire: «Le

trou noir de ce non-savoir qui gît au fond de ce qui est su.» Fiançailles rompues: en grandissant, le jeune homme s'éloigne de cet ex-encombrant -mais pas de la soif qu'il a suscitée. Débarrassé de la croyance, accompagné par ces trois destructeurs d'idoles que sont Nietzsche, Freud et Darwin, c'est comme s'il accédait à un champ paradoxalement plus profond; sa recherche, désormais, tient à «comment ne plus croire sans perdre l'infini». Le troisième mariage qui se joue dans ce livre est celui du narrateur avec la culture juive de ce compagnon à qui il dit oui dans une mairie américaine. La judéité est l'autre grand sujet de *L'Epoux*, ce qui le fait particulièrement résonner avec l'actualité brûlante du Proche-Orient; Autréaux décrit comme il l'embrasse, par amour, comme elle résonne avec sa question religieuse tout en l'enrichissant. Nouveau retourment: c'est par l'homophobie de sa belle-famille juive que le narrateur devient juif. Rejeté, il accède au statut de minoritaire à peine toléré: alors s'ouvre une compréhension plus intime du statut des Juifs -même malgré eux.

**«Le futur que j'espère».** Trouver un apaisement dans la maladie, Dieu dans un trou, la communauté dans le rejet - la quête d'Autréaux fait face à son objet, sans détourner le regard. Parlant de la rupture avec la religion chrétienne, mais qui pourrait définir l'ensemble de son trait: «Je l'avais conquise par mon obstination à cerner ce qui m'inquiétait, et cette recherche m'avait transformé.» L'une des beautés du livre est qu'il mesure ce temps de la transformation: de l'adolescence à l'âge adulte - Autréaux est né en 1968 - faisant le «Constat» (selon le titre du cycle autobiographique entamé avec *la Sainte de la famille* et dont ce volume est le deuxième tome) des fausses pistes et des illusions, même vis-à-vis de la littérature. Ce qui reste, c'est l'adresse à ce «tu», ce mari avec qui le dialogue se poursuit et reste un devenir. «C'est le futur que j'espère: être là avec toi, avec ce qui ne s'est pas usé de notre jeunesse mais seulement un peu ridé.» ◆

**PATRICK AUTRÉAUX**  
**L'ÉPOUX**  
Gallimard «Sygne», 208 pp., 20 € (ebook : 14,99 €).

**OLIVIA GAZALÉ**  
LE PARADOXE DU RIRE.  
ET SI CE N'ÉTAIT PAS  
TOUJOURS DRÔLE?  
Pocket «Agora philosophie»,  
432 pp., 10,30 €.



«Pour toute femme qui s'en saisit, le rire est un formidable outil d'émancipation. Mais si l'on veut comprendre les enjeux politiques du rire féminin et féministe d'aujourd'hui, il faut commencer par le commencement, à savoir la longue confiscation du rire par le genre masculin.»

## ROMANS

**NICOLAS CARREAU**  
L'AFFAIRE ALFRED  
LANGEVIN Lattès,  
216 pp. 20 € (ebook : 15 €).



«Contrairement à ce que pensent certains intellectuels en mal de concepts et prompts à couper les cheveux en quatre, une information ne dépend ni du point de vue, ni du contexte.» Rien ne va plus nulle part, et le département de l'Evre-et-Marne ne se porte pas mieux que le reste du monde. Les ennuis ont commencé dans les années 90 lorsque des poissons volants (des «poissons-ballons») ont été aperçus et que Geneviève Boussac, une retraitée et reine du jardinage, a découvert un squelette dans la terre de sa propriété. Ces événements surprenants sont couverts par Alfred Langevin, journaliste au *Matin* de Belparat. N'a-t-il pas tout inventé pour se faire remarquer, ou pour ne pas périr d'ennui ? Quoi qu'il en soit, grâce à ses sornettes qui ne font de mal à personne, il rapporte de l'argent au journal et ce n'est pas un luxe. Des événements sans queue ni tête se succèdent dans ce roman du journaliste et écrivain Nicolas Carreau, auteur dans la même veine d'*'Un homme sans histoires'* (Lattès). C'est oulipien et foutraque. **V.B-L**

**KATIA DANSOKO TOURÉ**  
LA SOLITUDE  
DES NOTES BLEUES  
Lattès, 284 pp., 20,90 €  
(ebook : 14,99 €).



vre ? Dans *la Solitude des notes bleues*, Katia Dansoko Touré, journaliste à *Libération*, signe un premier roman aux notes intimistes et biographiques avec l'influence certaine de Maryse Condé. Portée par un souffle jazzy, où chaque événement et histoire vécue ont leur référence musicale, l'autrice nous emmène du Finistère aux Antilles en passant par Paris et l'Afrique de l'Ouest, à travers le regard d'une petite fille obligée de grandir trop vite, tiraillée entre ses identités, sans cesse maltraitée et déçue par les adultes. Et en premier lieu, par «maman», absente, mal aimante, attrirante tout autant que repoussante avec cet enjeu universel : apprendre à lui pardonner pour se pardonner soi-même. **Q.G.**

**JESSICA MARTIN**  
LA PROFONDEUR DE L'EAU  
Albin Michel, 336 pp.,  
20,90 € (ebook : 14,99 €).



«Ma mère me cogne dessus et je me cogne dessus, pour réussir à ne pas être comme elle.» Le livre a été écrit par François Beaune, mais c'est un autre nom sur la couverture, un pseudonyme, celui d'une femme «sans voix» mais bien réelle, à qui il a offert sa plume. Sa mère et son beau-père ont tué son petit frère. Devenue adulte, enceinte, elle ouvre le dossier judiciaire pour comprendre, pour essayer d'échapper à la malédiction. Petit à petit, les témoignages de l'instruction, les textes des auditions font remonter les souvenirs des tortures infligées au son de

Johnny Hallyday, le musicien préféré du beau-père. Les enfants mangent par terre dans des gamelles, on bat le frère, et Jessica elle-même finit par découvrir des atrocités qu'elle avait occultées. «Maintenant à moi de construire mon coin dans l'horizon», conclut-elle : *ma cabane flottante* toujours au risque de couler. **É.L.**

**ALICE AUSTEN**  
33, PLACE BRUGMANN  
Traduit de l'anglais  
(Etats-Unis) par Carine  
Chichereau. Seuil, 430 pp.,  
23,50 € (ebook : 16,99 €).



La vie d'un immeuble bruxellois élégant et cossu. Avant 1939, se forgent les liens ou les inimitiés qui vont se radicaliser pendant la guerre et l'occupation allemande, et se métaboliser en trahison ou fidélité. Au troisième étage, deux appartements symétriques abritent des familles amies. D'un côté un marchand d'art juif dont le fils, envoyé à Cambridge, s'engage dans l'armée de l'air. De l'autre, un architecte et sa fille, une étudiante en art dont le daltonisme, tenu secret, va jouer un rôle crucial. Ces deux-là sont l'âme du lieu. Habite au premier un inquiétant individu qui fut, au temps de l'enfance, un camarade de jeu. Etage par étage, à tour de rôle, les personnages monologuent. Il y a la vieille dame trop curieuse, le colonel à la retraite et, dans une chambre de bonne, la couturière d'origine russe qui entre dans la Résistance au côté de son amant. Lorsque les nazis essaient de mettre la main sur la collection du marchand du 3<sup>e</sup>, elle a disparu. Elle est cachée, notamment en Angleterre où les toiles circulent à bord de camions Cadbury. Le premier roman d'une dramaturge américaine qui a vécu place Brugmann à Bruxelles, salué par William Boyd et Ann Patchett. **CL.D.**

**CHOIX DE POÈMES**  
ESTHER TELLERMANN  
Unes  
128 pp. 10,40 €



«Ce soir  
s'emplit de sel  
je suis déjà sur  
l'autre rive  
avais-je assez écrit  
les bitumes et  
les roses»

concepts qui ne permettent pas de la penser – et que donc il faut en produire de nouveaux. Une réflexion profonde et novatrice non sur ce qu'est la «déesse mère», mais sur ce qu'est la spécificité du corps maternel et du sujet enceint. **R.M.**

**JEAN-FRANÇOIS  
KERVÉGAN**  
PIUSSANCE DES DROITS.  
THÉORIE, HISTOIRE,  
CRITIQUE PUF, 432 pp.,  
27 € (ebook : 13,99 €).



Il ne fait pas de doute qu'il y ait d'abord eu, selon l'expression de Luce Irigaray, un «matricide originel». Dans les mythes, Eve naît d'Adam, et Athéna de la tête ou de la cuisse de Jupiter. Il en va de même dans la plupart des philosophies, celle de Nietzsche par exemple, dans laquelle «le surhomme n'a nul besoin de mère, il se donne naissance à lui-même», et tant d'autres qui disent l'homme «être jeté là» (Heidegger, Sartre) en oubliant qu'il a d'abord été «porté», ou qui conçoivent l'Autre «comme celui qui est devant moi, qui me fait face, qui n'est pas dans mon lieu», en négligeant qu'il est avant tout «celui avec qui nous sommes comme un, qui nous a donné la vie en nous portant en lui-même». Comment rendre compte de cette «éclipse du corps féminin en philosophie» ? Une des premières raisons tient à ce que l'on a considéré que la grossesse «n'impliquait pas réellement les femmes comme sujet, mais seulement comme corps, comme mammifère», et donc qu'elle n'avait rien de «spécifiquement humain». Ou encore qu'elle relèverait d'une expérience «essentiellement individuelle, incommunicable», qui «relie à la chair et à l'origine de la vie», mais qu'on ne pourrait traduire en concept, autrement dit qu'il y aurait dans la maternité «tout à vivre» et «rien à penser». Féministe, «mère de trois enfants», professeure de philosophie, Marie Leborgne Lucas estime au contraire qu'il y a tout à penser, que si la grossesse semble impensable, c'est que toute la tradition a forgé des

des droits, les «paraboles et hyperboles libertariennes», jusqu'à l'«illibéralisme contemporain». **R.M.**

## RÉCIT

**KERRY HUDSON**  
NOUVELLE NAISSANCE  
Traduit de l'anglais par  
Florence Lévy-Paolini.  
Philippe Rey, 328 pp., 23 €.



Comme Hanif Kureishi, mais dans une situation quand même moins dramatique, l'Ecossaise Kerry Hudson a égrené sur Twitter (futur X) les épisodes de sa métamorphose, comment elle est devenue une épouse, puis une mère comblée, et enfin une malade tirée d'affaire. «*Directe et crue*», selon ses propres termes, émouvante d'humour bravache, elle refait tout le parcours dans un grand récit où elle met en scène sa lutte obstinée pour «maîtriser le chaos». Quand son mari a grandi à Zurich dans une famille bourgeoise, elle a connu la précarité, la faim, avec la maladie mentale et la drogue comme legs parental, ce qu'elle a décrit dans *Basse Naissance*. Elle va éloigner les mauvaises fées du berceau de son fils. Avoir un enfant à 40 ans quand elle pensait qu'elle n'en aurait jamais est une chose, accoucher à Prague où elle séjourne provisoirement (croit-elle), en est une autre. «Je n'ai vécu que des moments positifs, bien qu'un peu déroutants, avec le système de santé tchèque», écrit-elle, mais affronter les médecins quand on ne parle pas leur langue est stressant. Le Covid s'en mêle, et les problèmes de logement. L'autrice mène sa barque, qui s'alourdit d'une mésentente durable dans le couple. Une fatigue colossale étouffe son énergie. Un diagnostic erroné de trachéomalacie est posé. Il s'agit d'une sténose sous-glottique, rien d'enviable. Retour au Royaume-Uni. **CL.D.**

## SUR LIBÉRATION.FR

**La semaine littéraire** Lundi, c'est poésie, avec l'œuvre d'André Martel réunie en un seul volume (*Œuvre parallolodre, On verra bien*). Mardi, côté SF, des nouvelles insolites de la Coréenne Bora Chung (*la Ronde de nuit*, traduit par Pierre Bisiou et Kyungwan Choi, Rivages «Imaginaire»). Mercredi, on suit Alexander von Humboldt, *l'Explorateur de l'extrême* dans un album de Rocío Martínez rehaussé de cartes (traduit de l'espagnol par Philippe Godard, Saltimbanque). Jeudi, polar, avec Louise Mey et son *34m²* (éditions du Masque).

## LIVRES /

## LIBRAIRIE ÉPHÈMÈRE

# névé dumas, le printemps est un soulèvement

Par EDNA EDEN traductrice

**Q**uelque part à mi-chemin de l'automne dernier, j'ai intercepté sur Instagram un message de névé dumas qui a découvert, dans le catalogue en ligne de la bibliothèque de l'université de Toronto, une édition (au Seuil) de *l'Empire transsexuel* de Janice Raymond, le brûlot transphobe de 1979 qui a inauguré la tradition d'accuser les femmes trans de violer les corps féminins par leur simple existence. L'autrice demandait qui voudrait bien lui ramener le pamphlet. Que voulait-elle en faire? Autodafé, exorcisme ou *cut-up* façon Burroughs? Ce dernier me tenterait bien moi-même, mais à ma connaissance, personne ne s'est proposé pour effectuer ce vol d'intérêt public. On pourrait se poser la question si c'est par essence ou par la force des choses que la poésie trans chante si souvent la résistance. Quoi qu'il en soit, peu de livres confirment cette règle aussi bien que *Poème dégénéré*. Herboriste, névé dumas tisse patiemment les solidarités symbiotiques et virales avec les mousses, les champignons, le varech, les rivières et les marais. Le peuple résistant communique alors sur le plan moléculaire, sans que cela soit toutefois une raison pour renoncer au langage. Bien au contraire, le sujet poétique n'est pas seulement discursif, mais justement en tant qu'il est un corps trans à la peau poreuse et négociant à chaque pas ses limites, ses alliances et ses extases avec le restant de l'écosystème, il s'emplit et déborde de la langue. Il apparaît ainsi que, dans la langue de névé dumas, la nature n'est rien de moins qu'un refuge devant la politique avec son lot d'angoisses et de saluts nazis. Elle devient le champ de la lutte contre l'apartheid, le colonialisme blanc et le fascisme – qui vient si bien qu'en réalité, il est déjà là. Les micropolitiques des sels, des sucres et des huiles expriment la micropolitique solidaire de l'herboristerie. La psalmodie de la rivière se fait écho du flux des noms des victimes des bombardements israéliens égrenés par les membres de la communauté lors d'une vigie hivernale. Les stratégies de gestion solidaire des ressources par le vivant correspondent aux stratégies hormonales des femmes trans. L'écosystème résistant à l'écocide et la communauté résistant au fascisme deviennent indissociables. Le *Poème dégénéré* est une lecture transformative et revigorante. La poëtesse montre que l'impuissance et la solitude ne sont que des fictions disséminées par l'opresseur, et promet que «*le marteau pour briser le monde va fondre quand brûlera la maison du maître*». ◀

**NÉVÉ DUMAS** POÈME DÉGÉNÉRÉ l'Oie de Cravan, 78 pp., 15 €.



Avec névé dumas, la nature est un champ de lutte. PHOTO F. FOSSAY. GETTY

## VENTES

**Classement datilib des meilleures ventes de livres** (semaine du 14 au 20 mars)

| ÉVOLUTION | TITRE                                       | AUTEUR           | ÉDITEUR              | SORTIE     | VENTES     |
|-----------|---|------------------|----------------------|------------|------------|
| 1 (1)     | <b>La Très Catastrophique visite du zoo</b> | Joël Dicker      | Rosie and Wolfe      | 04/03/2025 | <b>100</b> |
| 2 (0)     | <b>Hunger Games. Lever de soleil...</b>     | Suzanne Collins  | Pocket Jeunesse      | 20/03/2025 | <b>60</b>  |
| 3 (2)     | <b>La Guerre par d'autres moyens</b>        | Karine Tuil      | Gallimard            | 06/03/2025 | <b>46</b>  |
| 4 (25)    | <b>Les Vivants</b>                          | Ambre Chalumeau  | Stock                | 12/03/2025 | <b>35</b>  |
| 5 (4)     | <b>Une nuit au cap de la Chèvre</b>         | François Cheng   | Albin Michel         | 26/02/2025 | <b>31</b>  |
| 6 (7)     | <b>Mon vrai nom est Elisabeth</b>           | Adèle Yon        | Editions du sous-sol | 06/02/2025 | <b>29</b>  |
| 7 (9)     | <b>Les Irresponsables</b>                   | Johann Chapoutot | Gallimard            | 06/02/2025 | <b>29</b>  |
| 8 (3)     | <b>Quand on tombe amoureux...</b>           | Boris Cyrulnik   | Odile Jacob          | 05/03/2025 | <b>28</b>  |
| 9 (6)     | <b>J'emporterai le feu</b>                  | Leïla Slimani    | Gallimard            | 23/01/2025 | <b>26</b>  |
| 10 (8)    | <b>Un avenir radieux</b>                    | Pierre Lemaitre  | Calmann-Lévy         | 21/01/2025 | <b>24</b>  |

Difficile de passer à côté : le prequel après le prequel «que tout le monde attend» de *Hunger Games, Lever de soleil sur la moisson*, fait une entrée fracassante dans le classement. Sortie mondiale, avant-première au Grand Rex et dans les librairies partenaires, débarquement de colonnes de volumes mauves depuis jeudi dans toute la France... Le cinquième tome de la dystopie d'outre-Atlantique signée Suzanne Collins promet de ne faire qu'une bouchée du roman «à hauteur d'enfants» de Joël Dicker, après avoir écrasé tous

les autres dans son ascension. Les chiffres sont faramineux : tirage à 130 000, 3 millions d'exemplaires vendus des quatre volets précédents, dont 1 million pour le premier traduit en 2009 (qui se déroulait vingt-quatre ans après ce nouveau titre qui tourne autour de Haymitch Abernathy, mentor de Katniss pour ceux qui ont suivi). De la canonade à l'américaine, avec un film déjà programmé fin 2026. Soulignons que la saga se situe dans une Amérique post-apocalyptique et despote, et on ne rêve plus. **F. RI**

**Source:** Datalib et l'Adelc, d'après un panel de 356 librairies indépendantes de premier niveau. Classement des nouveautés relevé (hors poche, scolaire, guides, jeux, etc.) sur un total de 92797 titres différents. Entre parenthèses, le rang tenu par le livre la semaine précédente. En gras : les ventes du livre rapportées, en base 100, à celles du leader. Exemple : les ventes de *Hunger Games* représentent 60 % de la *Très Catastrophique Visite du Zoo*.

## Le 93 s'enlivre

Hors-limites, le festival littéraire en Seine-Saint-Denis, se tient jusqu'au 5 avril. Ce samedi à 11 heures, rencontre avec Camille de Peretti à Montreuil (bibliothèque Colonel-Fabien), à 14 heures avec Philippe Jaenada au Blanc-Mesnil (médiathèque Edouard-Glassier), même heure avec Lucie Baratte à Stains (médiathèque Louis-Aragon) et à 15 heures avec Stéphane Audeguy à Rosny-sous-Bois (Fabrique artistique et numérique). hors-limites.fr

## Prix de saison

*Le ciel tombe* de Lorenza Mazzetti remporte le prix mémorable (traduit par Lise Chapuis, la Baconnière). Mathias Gardet (*Nous sommes venus en France*, Anamosa) a le grand prix du livre des Journées de l'histoire de l'IMA. Le prix du livre court va à Francis Grembert (*les Deux Tilleuls*, Arléa), le prix Vleel à Bruno Doucey (*Indomptables*, Emma-nuelle Collas), suivi de Béatrice Dupré La Tour (*Terres promises*, le Panseur) et de Mye (*Belette*, le Tripode).

## Rendez-vous

Neige Sinno parle de *la Realidad* (P.O.L) ce samedi à 15 heures à Ombres blanches (50, rue Léon-Gambetta, 31000) et Nelly Pons du *Grand Epuisement* (Actes Sud) dimanche à midi au salon Primevère (boulevard de l'Europe, 69680). Jérôme Leroy présente *Un effondrement parfait* (la Table ronde) lundi à 19h30 à la Maison de la Poésie (157, rue Saint-Martin, 75003) et Anna Ayanoglou *Appartement* (le Castor astral) mardi à 18h45 à la Boîte à livres (19 rue Nationale, 37000).

# CLUB ABONNÉS

Libération

Chaque semaine, participez au tirage au sort pour bénéficier de nombreux priviléges et invitations.

## COMMENT ÇA S'ÉCRIT

### «Dire, ne pas dire», ce n'est pas la grammaire à boire

Par MATHIEU LINDON

**L** Académie française suscite souvent une certaine moquerie, comme si elle était pour de vrai garante des institutions orthographiques et grammaticales françaises. Mais, à côté de son fameux dictionnaire, elle propose désormais *Dire, ne pas dire* (il y a une virgule après le premier mot en couverture mais pas dans la préface ni en première page) qu'Amin Maalouf, le secrétaire perpétuel qui a succédé à Hélène Carrère d'Encausse, définit comme une œuvre de «*Gavroche en habit vert*», tandis que Dominique Fernandez, à la fin du volume, rend hommage à Yves Pouliquen, ophtalmologue et académicien français mort en 2020 et «concepteur de *Dire, ne pas dire*» (avec une virgule). Il s'agit ici de «*l'intégrale*», troisième édition augmentée de plus de cent entrées dont il est indiqué : «Rédaction par la Commission du Dictionnaire avec la participation du Service du Dictionnaire». Il est précisé en quatrième de couverture que, «*loin d'être un gendarme*», l'Académie ne souhaite que rendre «*un vif hommage à l'intelligence, à l'humour, aux subtilités, voire au génie de la langue française*». Ce n'est pas si simple. *Dire, ne pas dire* (va pour la virgule) est sous-titré (sans majuscule) : *du bon usage de la langue française*, ce qu'on ne peut prendre que comme un clin d'œil au *Bon Usage* de Maurice Grevisse, ce grammairien belge mort en 1980 dont l'œuvre a réjoui des générations par sa tolérance, vu qu'à presque chacune des interdictions que les gendarmes de la langue ont édictées, il trouve des exceptions sorties des œuvres d'auteurs réputés. Quant au titre *Dire, ne pas dire*, on ne peut que le rapprocher de *Dire et ne pas dire* (Hermann éditeur) du linguiste Oswald Ducrot, mort en 2024. Il s'y intéresse au «réseau de rapports implicites» construit par la langue, aux «présupposés» sous-tendant les conversations. Et c'est d'autant plus amusant que presque chaque entrée de *Dire, ne pas dire* se termine par une opposition «*On dit/On ne dit pas*», par exemple : «*On dit: Informer ses collaborateurs*» et «*Une réunion préparatoire*», «*On ne dit pas: Briefez vos collaborateurs*» ou «*Un briefing*». Le statut divers de l'unique «*on*» apparaissant

est mystérieux par ses sous-entendus ou présupposés, dans la mesure où c'est évidemment parce qu'on dit ce qu'on ne dit pas – et «*on*» nous fait comprendre que c'est à tort quoique l'Académie qui n'est donc pas «*un gendarme*» ni un juge n'a pas le pouvoir de distribuer amendes ou peines de prison – et parce qu'on ne dit pas ce qu'on dit qu'il est nécessaire de l'expliquer. Il n'y a pas d'entrée pour préciser qu'on dit «*Je lui tire mon chapeau*» et qu'on ne dit pas «*Je lui tire mon gâteau*» parce que personne ne commet cette erreur, cette faute ou ce crime. Cela dit (et non «*ceci dit*» qui est «*donc incorrect*» comme chacun sait ou devrait savoir puisque c'est la logique même), si l'Académie française n'est pas le gendarme de la langue française, elle a peut-être l'ambition d'en être le médecin. L'entrée «*Paraît-il que*» explicite l'incorection de ce groupe de trois mots mais va plus loin, puisqu'elle s'achève ainsi : «*Rappelons aussi que la forme familière à ce qu'il paraît ne doit pas s'employer dans une langue soignée*.» Quand on connaît le poids de l'orthographe et de la grammaire dans le monde social, on peut se demander parfois en quel sens est pris le verbe «*soigner*» ainsi appliqué à la langue. Pourrait-on dire : «*Putain, je vais te la soigner, ta langue, mon salaud, et aux petits oignons encore. Crois-moi qu'elle sera vite guérie*» ? Il n'en reste pas moins qu'on est souvent heureux en parcourant cette espèce de mini-dictionnaire de voir des mots ou des expressions renvoyés dans les cordes. Qui suit le football à la télévision ne peut que se réjouir qu'on rappelle à ceux qui emploient le mot «*opportunité*» pour parler d'une occasion (de but) qu'ils peuvent dire «*occasion*» qui n'est certes pas une traduction de l'anglais *opportunity* mais n'enseigne pas moins occasion. Les amateurs de sport en général apprécieront également ce rappel à l'ordre concernant le mot «*historique*» et cette «*fâcheuse tendance qui se répand actuellement*» consistant à en faire «*un synonyme de "sans précédent" ou d'"inégalé"*». «*On dit: Cet athlète a réussi une performance exceptionnelle*» et «*On ne dit pas: Cet athlète a réussi une performance historique*.» Cela dit, en cette période où certains prétendent qu'«*on ne peut plus rien dire*», on peut aussi voir une soumission obligée au grammatical ou lexicographiquement correct comme une censure. ◀

«Rappelons aussi que la forme familière "à ce qu'il paraît" ne doit pas s'employer dans une langue soignée.»

#### ACADEMIE FRANÇAISE

DIRE, NE PAS DIRE. DU BON USAGE DE LA LANGUE FRANÇAISE  
Philippe Rey, 744 pp., 27 € (ebook : 17,99 €).



#### CONCERT Anna von Hausswolff et Good Sad Happy Bad

A l'occasion du festival Variations, une double affiche entre le rock puissant et habité d'Anna von Hausswolff et la pop entêtante de Good Sad Happy Bad.

5 × 2 places à gagner le 6 avril à 20 h, le Lieu unique, Nantes



#### CONCERT - Article15 + Angry BlackmenN + Def Mama Def

Pour la clôture du 42e festival Banlieues bleues, retrouvez Article15, duo mélangeant l'énergie des rues de Kinshasa, avec les synthétiseurs grimaçants de Grigri, les redoutables rappeurs underground de Chicago Angry Blackmen et les deux amazones des musiques urbaines sénégaliennes Def Mama Def.

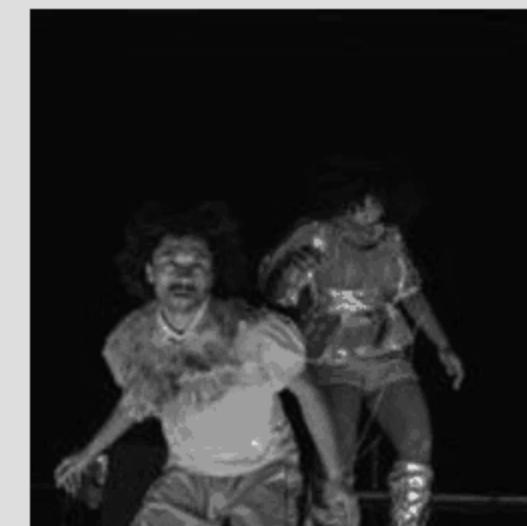
5 × 2 places à gagner le 11 avril à 20 h 30, l'Embarcadère, Aubervilliers



#### SPECTACLE «Et j'en suis là de mes rêveries» de Maurin Ollès, adapté du roman «Rabalaire», d'Alain Guiraudie

Pierre Maillet incarne Jacques, au chômage, qui aime surtout faire du vélo et passer du temps dans le petit village de Gogueluz. Entre polar, fable érotique et comédie, cette pièce tirée du roman Rabalaire d'Alain Guiraudie reprend les motifs chers au cinéaste et son goût pour les chemins de traverse.

4 × 2 places à gagner le 31 mars à 19 h, théâtre de la Bastille, Paris



#### SPECTACLE «Fampitaha, fampita, fampitana» de Soa Ratsifandrihana

Avec Fampitaha, fampita, fampitana, qui signifie la comparaison, la transmission, la rivalité en malgache, la chorégraphe Soa Ratsifandrihana fabrique une histoire qu'elle aurait aimé entendre et voir. Entre récits radiophoniques, musicaux et chorégraphiques, elle nous rappelle que nos corps, tout comme nos paroles ou nos sons, portent des histoires.

5 × 2 places à gagner le 4 avril à 20 h 30, Chaillot, Théâtre national de la Danse, Paris

Pour en profiter, rendez-vous sur : [www.liberation.fr/club/](http://www.liberation.fr/club/)



# «La cuisine iranienne est très ancienne et extrêmement variée»

Célébré le 20 ou le 21 mars, le nouvel an persan est l'occasion de fêter le retour du printemps, mais surtout de se rassembler autour de repas traditionnels colorés aux saveurs subtiles et acidulées.

Par  
**KIM HULLOT-GUIOT**  
Photos  
**NATHALIE MOHADJER**

**Q**uand il était enfant, Rochane Garajedgui se souvient avoir célébré un mercredi de printemps, chez ses parents à Boulogne-Billancourt, une fête plutôt inhabituelle pour ses voisins des Hauts-de-Seine: le «mercredi de feu». «On fait un feu et on saute par-dessus pour se purifier de l'année écoulée et prendre de la force

pour celle à venir. On avait mis sur le balcon une grosse casserole avec du papier journal brûlé», raconte cet ingénieur franco-iranien de 52 ans, et on sautait par-dessus.»

Car le printemps, pour les Iraniens, ne signe pas que le retour des beaux jours mais aussi la nouvelle année. Dans le calendrier persan, le 20 ou le 21 mars, on célèbre Norouz, reconnue par l'Unesco comme faisant partie du patrimoine immatériel de l'humanité. L'occasion permet aux familles et aux amis de se retrouver autour de multiples fêtes, dont le «mercredi de feu»,

donc... Et, bien sûr, de nombreux festins, partagés entre amis et en famille, à la maison ou lors de grands pique-niques dans les parcs ou à la campagne. «L'hospitalité est très importante pour les Iraniens. Il faut que les invités ne manquent de rien, aient du choix, de la quantité.»

Avec son père Feyredoun, Franco-Iranien ayant vécu aussi en Suisse, il a publié en octobre *Cuisine familiale d'Iran* aux éditions Solar (lire ci-contre), un recueil de recettes traditionnelles, comme le riz aux griottes, sa madeleine de



Proust. Sa mère le cuisinait. À sa mort, son père a repris les casseroles en main. «La gastronomie iranienne est douce, subtile, pas du tout pimentée contrairement à ce que l'on pourrait croire. On y retrouve beaucoup d'herbes, de cannelle, de

cardamome, de noix... Le marqueur principal c'est l'acidulé, le sucré salé ou l'aigre doux», décrit-il.

«La nourriture est très importante pour les Iraniens», confirme Faramarz Ahmari, 40 ans, dont la mère s'est réfugiée en France en 2002, et qui tient avec son épouse Elham le restaurant perse Norouz, dans le XIII<sup>e</sup> arrondissement de Paris. Pour lui, cette gastronomie, même si elle semble opulente, est avant tout une cuisine digestive. Le riz, par exemple, est lavé à plusieurs reprises avant d'être cuit, afin d'en ôter l'amidon et faire en sorte que, même d'un repas gargantuesque, on ne sorte pas l'estomac lourd.

## Cuisine modernisée

Dans leur établissement, fréquenté notamment par les universitaires des facs du coin (Tolbiac, Inalco...), on sert des plats en sauce, comme le poulet à la grenade, mijoté longuement, ou des grillades marinées. A l'occasion du nouvel an, on y consomme généralement du poisson, là aussi accompagné de riz safrané et aux herbes, et des galettes de pommes de terre. Dans les verres, une boisson au yaourt fermenté et à la menthe, légèrement pétillante, le dough, est à l'honneur.

«On ne peut pas faire cette cuisine en étant pressé», sourit Elham Ahmari, qui tient les rênes derrière les fourneaux. La première fois qu'elle a cuisiné pour faire plaisir à sa mère et sa sœur, celle qui se destinait à l'origine au journalisme se rappelle pourtant avoir raté son plat: un pollo (plat de riz) au safran et aux



Arthur Comte, copropriétaire du restaurant Namak, et un sholeh zard, dessert à base de riz au lait parfumé de rose et de safran.



**A gauche :** un tah-tchin, sorte de gâteau de riz, et un fessendjan, un ragout épais.  
**A droite :** Rod Pourcyrus, copropriétaire du restaurant Namak.

# FOOD/

## LE TAH-TCHIN AUX ÉPINARDS, AUX PRUNEAUX ET À L'AGNEAU

Ce n'est pas une recette traditionnellement servie à Norouz, mais on a tellement salivé en feuilletant *Cuisine familiale d'Iran, les carnets de recettes d'une famille perse* (éditions Solar, 2024) qu'on n'a pas pu s'empêcher de vous la proposer. Attention, c'est une recette qui nécessite d'avoir du temps devant soi.

**Pour cinq à six personnes, il vous faut :**

**1 kg de viande d'agneau (gigot ou épaule); trois oignons moyens; trois à quatre cuillères à soupe d'huile; une demi-cuillère à café de curcuma; 200 g de pruneaux dénoyautés; 250 g d'épinards frais (ou surgelés, mais dans ce cas en branches et non hachés); noix de muscade; 80 g de beurre environ; 300 g de riz basmati; deux jaunes d'œuf; une demi-cuillère à soupe de yaourt; un quart de cuillère à café de safran moulu; sel, poivre.**

Dégraissez et coupez la viande en morceaux de 2 à 3 cm. Epluchez et émincez finement les oignons. Dans une marmite, faites revenir un oignon dans de l'huile jusqu'à légère coloration. Ajoutez le curcuma et faites revenir le tout rapidement, avant d'intégrer la viande. Faites revenir pendant trois à quatre minutes, puis versez un verre d'eau et laissez mijoter l'ensemble à feu doux pendant quarante à quarante-cinq minutes. Incorporez un quart des pruneaux (environ 50 g), salez et poivrez, laissez mijoter dix minutes supplémentaires.

Séparez les morceaux de viande de la garniture (pruneaux, oignon, sauce) et mixez cette dernière avec un mixeur plongeant pour obtenir une sauce onctueuse. Goûtez et réajustez l'assaisonnement. Remettez la viande dans cette sauce et laissez mijoter à couvert pendant environ trente minutes. Coupez

grossièrement les épinards. Faites revenir deux oignons dans de l'huile jusqu'à légère coloration. Ajoutez les épinards et faites revenir jusqu'à ce qu'ils perdent totalement leur eau. Pendant cette phase, ajoutez du sel, du poivre, de la muscade râpée (environ la moitié d'une noix) et 30 à 40 g de beurre. Mettez ensuite les épinards dans une passoire et pressez-les avec le dos d'une cuillère pour éliminer le maximum d'eau résiduelle.

Lavez le riz plusieurs fois jusqu'à ce que l'eau soit claire. Egouttez. Dans une marmite profonde, portez à ébullition 3 à 4 litres d'eau avec deux cuillères à soupe de sel. Versez le riz et faites-le cuire al dente, puis égouttez et rincez rapidement à l'eau dans une passoire.

Préchauffez le four à 185 °C (thermostat 6-7). Dans un saladier, battez les jaunes d'œufs à la fourchette, ajoutez le yaourt, le safran et un peu de sel. Mélangez bien pour obtenir une crème jaunâtre homogène. Intégrez le riz et mélangez bien. Au pinceau, beurrez généreusement le moule avec 30 g de beurre fondu. Versez la moitié du riz et pressez avec le dos d'une cuillère pour obtenir une couche lisse. Répartissez les épinards en vous arrêtant à 1 cm environ du bord, répartissez de même le reste des pruneaux.

Terminez avec une couche de riz jusqu'au bord du moule. Tassez légèrement et laissez la surface du riz jaune. Couvrez avec le reste du beurre en petits morceaux. Couvrez le moule de papier d'aluminium en le perçant de plusieurs trous avec une fourchette ou la pointe d'un couteau, pour permettre à la vapeur de s'échapper. Enfournez deux heures.

K.H.-G.

## LE KOUKOU SABZI, UNE OMELETTE AUX FINES HERBES

Au moment du nouvel an iranien, on cuisine souvent le koukou sabzi, une omelette aux herbes que l'on peut agrémenter de noix concassées ou d'épine-vinette, de curcuma ou encore d'ail, racontent Fereydoun et Rochane Garajedagui dans *Cuisine familiale d'Iran, les carnets de recettes d'une famille perse* (éditions Solar, 2024). Elle accompagne le sabzi polo, un plat de riz aux herbes fraîches, mais convient aussi en entrée. Pour réussir une omelette bien présentée, on peut la faire cuire au four dans un moule (c'est plus facile qu'à la poêle).

**Pour six personnes, il vous faut :**  
**600 g de fines herbes (persil plat, aneth, coriandre, ciboulette ou petits oignons frais... en proportions plus ou moins équivalentes) sans les tiges et, pour les oignons, sans la queue; une à deux feuille(s) de laitue (facultatif); trois à quatre gousses d'ail; six œufs; une cuillère à café de curcuma; deux à trois cuillères à soupe de noix concassées, et un peu plus pour le dressage; deux à trois cuillères à soupe de baies d'épine-vinette, et un peu plus pour**

**le dressage (facultatif); une cuillère à soupe de farine; une cuillère à café de bicarbonate; quatre cuillères à soupe d'huile; sel, poivre**

Préchauffez le four à 180 °C (thermostat 6). Lavez, séchez, effeuillez et ciselez finement les herbes (ou hachez les petits oignons s'ils remplacent la ciboulette) et la salade. Pelez et passez les gousses d'ail au presse-ail. Dans un grand bol, cassez les œufs et battez avec une fourchette. Ajoutez le curcuma, les herbes, l'ail haché, les noix concassées, les baies d'épine-vinette, le bicarbonate (ou la levure), la farine, du sel (attention à la quantité

de sel car le bicarbonate est salé), du poivre et deux cuillerées à soupe d'huile. Mélangez bien. Goûtez et rectifiez l'assaisonnement si besoin.

Au pinceau, huilez bien un moule au choix pouvant contenir ce mélange avec deux cuillerées à soupe d'huile. Versez la préparation et enfournez pendant quarante-cinq minutes. Démoulez le koukou en le retournant sur une assiette, du côté de son choix : l'une des faces est plus bombée et l'autre, en contact avec le fond du moule, plus plate. Décorez avec des baies d'épine-vinette et quelques cerneaux de noix.

K.H.-G.



## CETTE SEMAINE DANS LA NEWSLETTER « TU MITONNES »

A découvrir : où manger pour 10 euros ou moins à Paris, notre quiz Question pour un chapon, des recettes...

**Notre newsletter est envoyée tous les vendredis**



Dans la boutique  
Fueguia 1833.

# Parfums «de niche» Une overdose d'exclusivité ?

Apparues en réaction au marché de masse gouverné par le marketing, les fragrances réservées à une clientèle d'initiés connaissent un essor international depuis dix ans, dopées par les réseaux sociaux.

Au risque de perdre la singularité qui fait leur identité.

Par **SABRINA CHAMPENOIS**  
Photos **MARGUERITE BORNHAUSER**

C'est une petite boutique de la rue François Ier, artère du «triangle d'or» parisien que forment les avenues Montaigne, George-V et les Champs-Elysées. Soit l'épicentre du luxe français, dont les piliers sont Louis Vuitton, Dior, Saint Laurent et Hermès, et les palaces Plaza Athénée, Fouquet's Barrière, Shangri-La, et autre Royal Monceau. L'enseigne peut intriguer : Fueguia 1833 ? Connais pas. «Laboratorio de perfumes», indique l'avent. La vitrine vierge offre juste une vue sur une grande table en chêne où s'alignent des dizaines de flacons surmontés de cloches en verre, et des bibliothèques où on devine d'autres fioles. «Nous parlons de galerie plutôt que de boutique», dit Giuseppe Fedrighini, manager France de Fueguia 1833, car cette marque est un projet artistique.» Celui de Julian Beadel, 47 ans, musicien et peintre né et grandi en Argentine, qui s'est lancé dans la parfumerie en 2010 en autodidacte. Le nom rend hommage à Fuegia Basket, gamine enlevée en Terre de Feu par l'équipage d'un navire britannique au début du XIX<sup>e</sup> siècle. La marque se veut une ode à l'Amérique du Sud, à ses peuples et à ses cultures. Elle se prévaut d'ingrédients d'origine naturelle qui proviennent exclusivement d'Argentine, raretés travaillées dans son laboratoire de Milan.

## Gôuts affutés

Répartis en «collections», ses jus très organiques, tranchés, sont produits en quantités limitées (et non réitérées), maximum 400 bouteilles numérotées. Comptez minimum 300 euros pour 100 millilitres, 500 euros en moyenne - la note peut grimper jusqu'à 1 000. L'enseigne dispose aujourd'hui de neuf galeries : après celles de New York, Tokyo, Mexico, Séoul, Chili, Buenos Aires, Londres et Milan, celle de Paris a ouvert en décembre.

Si on découvre Fueguia 1833, on identifie illico ses marqueurs : revendication d'une histoire singulière, promesse d'une approche artisanale, d'ingrédients rares, prix qui

suggèrent le haut de gamme. Les codes du parfum «de niche». Depuis quelque temps, un marché proliférant jusqu'à l'embouteillage - l'asphyxie ? Une virée shopping à Paris, dans le «triangle d'or» ou dans le Marais, ou une séance de scrolling sur Instagram ou TikTok avec le hashtag #parfumdeniche, suffit à l'attester. «Oui, on peut parler de boom, en termes de nombre de marques comme de consommation», confirme Bernardo Cauvin, directeur de la haute parfumerie chez Givaudan, le géant suisse créateur de parfums pour moult marques.

Le phénomène est en cours tant en Europe qu'aux Etats-Unis et au Moyen-Orient, sans compter l'éveil de la Chine. «Sachant que, grâce aux réseaux sociaux et aux influenceurs, même les marques dépourvues de force de frappe en termes de communication peuvent accéder à une grande visibilité, et la clientèle rajeunit. Chez nous, par exemple, Oud Maracujá de Maison Crivelli est devenu iconique grâce aux réseaux sociaux.» Sachant, aussi, qu'il faut ajouter aux «plus de 800 marques de niche, fortes chacune de quinze à vingt références, les collections privées des grandes maisons» auxquelles n'a évidemment pas échappé le phénomène. Au risque de la contradiction.

Empruntée au marketing, l'expression «de niche» désigne des segments restreints de marchés plus larges. Ceux qui s'y positionnent ciblent délibérément des publics réduits, avec des produits aux identités très précises et pas forcément consensuelles. La promesse est celle de s'adresser à une clientèle d'initiés (comprendre pas le quidam de base), aux goûts affutés, avec des propositions à l'écart (à l'abri ?) de l'offre standard (commune ?), particulièrement soignées et diffusées en quantités réduites.

Dans le secteur du parfum, tout est parti de la volonté de prendre le contre-pied de la massification qui a envahi le marché après la Seconde Guerre mondiale. Elle a été alimentée par deux faits majeurs. D'une part, le déploiement des marques de mode (Chanel, Balmain, Dior, Nina

# RADAR/

Ricci, Patou et, plus tard, Yves Saint Laurent, Paco Rabanne, Cacharel, Armani, Issey Miyake, Kenzo...) qui ont trouvé là un moyen d'élargir leur clientèle et de bétonner leur popularité – à défaut de pouvoir s'en vêtir, le quidam a pu porter au moins l'odeur du luxe, puissant ersatz. «*De l'autre, le marché s'est américainisé sous l'influence de Charlie, lancé en 1973 par Revlon avec un positionnement marketing qui a fait bouger les lignes*», rappelle l'historienne Elisabeth de Feydeau, autrice entre autres du *Dictionnaire amoureux du parfum* (éditions Plon). Présenté à coups de pubs cools comme un compagnon du quotidien, désacralisé et abordable, Charlie a fait un carton. A partir de là, le lancement «à l'américaine», avec de gros moyens et très calibré, notamment par tests consommateurs en amont, s'est propagé façon feu de forêt. «*Les marques ont investi des millions, le risque olfactif est devenu hors de question*», décrypte l'historienne Eugénie Briot, autrice de la *Fabrique des parfums, naissance d'une industrie de luxe* (éditions Vendémiaire) et responsable des programmes de l'école Givaudan.

## Petits volumes

Face au formatage forcené, «une sorte de contre-culture s'est mise en place», retrace Bernardo Cauvin. En France, le fer de lance a été Jean-François Laporte, fondateur de l'Artisan parfumeur en 1976, avec pour axes un retour aux sources de la parfumerie, le recours à des ingrédients inhabituels (céleri, gingembre, basilic), la vente en petits volumes, la proximité avec le client via des boutiques dédiées à la marque et l'absence de pub. Une approche dissidente qu'on retrouve chez Diptyque (fondée en 1961) et Annick Goutal (1981). Dans ce pas de côté, l'esthète Serge Lutens, sorcier du maquillage, propriété du groupe japonais Shiseido, marque un autre tournant avec l'ovni Féminité du bois, lancé en 1992. Un boisé (donc a priori masculin) mixte et vendu à Paris uniquement dans la boutique de la marque, que Lutens a tenu à ouvrir dans l'alors désuète galerie de Valois. Bingo, le buzz est maximal.

«C'est le début de la haute parfumerie au sens haute couture, synonyme d'exclusivité et de privilège, qui s'adresse à une élite, mais pas seulement au sens économique: un tel parfum s'adresse à un public de connasseurs, d'intellectuels même, auxquels parle la notion d'auteur», note Elisabeth de Feydeau. Deux ans plus tard, l'aiguillon de la mode, la marque japonaise Comme des garçons, sort son premier parfum déroutant élaboré par le plasticien Christian Astuguevieille. Un sillage sélect que rejoignent Frédéric Malle, Etienne de Swardt (maison Etat libre d'Orange), Fabrice Penot et Edouard Roschi (marque le Labo), Kilian Hennessy (gamme By Kilian), Francis Kurkdjian. Les grandes maisons embrayent, Hermès avec ses Hermessences, Dior avec ses Collections privées, Chanel avec ses Exclusifs, Guerlain avec l'Art & la Matière, la ligne privée d'Armani... Désormais, difficile de savoir où donner du nez. «Oui, toutes les cinq minutes, il y a un

nouveau parfum de niche, soupire Elisabeth de Feydeau, on peut avoir l'impression d'être revenu dans les années 1990 et, en écho à Serge Lutens qui a dit, "il y a tellement de chiens dans la niche que je suis devenu un chien errant", on peut avoir envie de devenir un consommateur errant.» Les chouchous du moment? On peut citer Amouage, Parfums de Marly, Marc-Antoine Barrois. Fondée au sultanat d'Oman en 1983, Amouage se targue d'exprimer «la majesté contemporaine d'Oman [...] avec des collections qui s'adressent à une clientèle sophistiquée, sûre d'elle et ayant beaucoup voyagé». Un soft power élégant et capiteux, au prix d'entrée de 375 euros. Le Français (installé à Dubaï) Julien Sprecher a, lui, lancé

**«Toutes les cinq minutes, il y a un nouveau parfum de niche.»**

Elisabeth de Feydeau  
autrice et historienne

en 2009 la marque Parfums de Marly en jouant à fond la carte patrimoniale: le blaze convoque le château de Marly où Louis XIV faisait cour à part, le logo aux airs d'armoiries reprend une sculpture commandée par le Roi-Soleil pour le château, les flacons sont dignes d'un boudoir. Genrés quand la majorité de l'offre de niche est unisex, les jus (270 euros pour 75 ml) sont marqués, gourmands. Le Moyen-Orient et les Etats-Unis en raffolent. Lancé par Sarah Andelman à l'époque du concept-store Colette, le couturier parisien Marc-Antoine Barrois est plus confidentiel mais compte plusieurs hits à son actif, dont l'étonnant Ganymède, entre cuir, sel et mandarine. En tandem avec le parfumeur Quentin Bisch, il revendique une approche poétique, à base d'émotions et d'imaginaire, et durable. Mais on pourrait rallonger la liste *ad libitum*. Avec autant de storytelling. Il est même désormais question de parfums (auto-proclamés) de niche bon marché, a priori un oxymore en raison du re-

cours à des ingrédients rares. La niche compte aussi des best-sellers. Et il est fréquent que les marques à succès soient rachetées par de grands groupes - Diptyque, propriété de la société d'investissement britannique Manzanita capital depuis 2005, le Labo, racheté par le groupe Estée Lauder en 2014 ou encore l'Artisan parfumeur et Byredo du Suédois Ben Gorham passées sous pavillon Puig en 2015 et 2021.

## Clientèle masculine

D'où ce doute: la niche n'a-t-elle pas viré au faux-nez? «Qu'un parfum de niche rencontre un large public n'enlève rien à son principe, relativise Eugénie Briot, et même le plus grand best-seller correspond à une part de marché très réduite.» Bernardo Cauvin: «Les parfums de niche sont en train de faire leur place dans le top 30 américain, comme les français Baccharat rouge de Francis Kurkdjian et Delina de Parfums de Marly, mais la plupart restent confidentiels, 99% des Français n'ont pas entendu parler de ces marques.»



Comptez minimum 300 euros pour 100 millilitres.



Le cordyceps (1), le shiitake (2), le lion's mane (3), le reishi (4) et le chaga (5). PHOTOS GETTY IMAGES

**De nombreux fabricants de compléments alimentaires vantent les propriétés du reishi ou du cordyceps, notamment en alternative au café. Mais ce business repose sur des produits dont les bienfaits n'ont pas été démontrés par la science.**

Par  
**FLORIAN BARDOU**

**L**e café vous rend anxieux ou vous donne des palpitations ? Les alternatives au petit noir ne manquent pas. Il y a bien évidemment le thé ou, mieux, pour la planète, la chicorée. Ces derniers mois, sur les réseaux sociaux, les curieux ont peut-être entendu parler d'un autre produit : Bonjour, le «super café» qui n'en est pas, garanti «sans anxiété ni mal de ventre». «On s'est inspiré du café d'orge, que j'ai découvert pendant des vacances en Italie. On retrouve ce qu'on aime dans le café sans l'amertume ou l'acidité», explique Juliette Di Marco, la cofondatrice de la marque jaune très visible sur Instagram. Mais l'autre particularité de cet ersatz en poudre, vendu exclusivement en ligne 56 euros les 180 grammes (!) tient au fait d'être «enrichi en champignons adaptogènes».

Attribué à un toxicologue soviétique du milieu du XX<sup>e</sup> siècle, le terme désigne des substances thérapeutiques qui renforcentraient l'organisme face à un stress extérieur. On les retrouve notamment dans la médecine traditionnelle chinoise, qui en tire profit depuis au moins deux millénaires. Le reishi (*Ganoderma sichuanense*) permettrait de favoriser le sommeil et renforcerait le système immunitaire quand le shiitake (*Lentinula edodes*) aiderait à la digestion. «Le lion's mane [hydne hérisson en français, ndlr] va booster les capacités cognitives, la concentration ou favoriser la clarté mentale ; le cordyceps booste les performances sportives, cela donne de l'énergie», déroule encore Juliette Di Marco. Enfin, le chaga est l'aliment le plus antioxydant au monde et il a un fort pouvoir anti-inflammatoire.»

Des champignons dans sa boisson matinale pour remplacer ou dépasser les pouvoirs de la seule caféine ? Voilà la grande mode bien-être du moment, venue des Etats-Unis,

aussi déclinée en poudre, en gélules ou en gommes à mâcher. Et des torréfacteurs s'y mettent aussi : début mars, les Cafés Bibal, leader de la distribution auprès des professionnels sur le pourtour méditerranéen, ont dévoilé une nouvelle gamme de capsules 100 % arabica enrichies en lion's mane (*Hericium erinaceus*) de son nom latin.

#### «Le futur du bien-être»

Les bénéfices de la «mycothérapie» pour la santé seraient boudés ou sous-estimés par la médecine occidentale, à en croire leurs promoteurs. Alors pourquoi ne pas en faire profiter les consommateurs français, toujours plus adeptes de compléments alimentaires ? «Dans les pays occidentaux, nous som-

mes à la recherche constante de productivité, avance Antoine Alibert, cofondateur de French Mush. D'ailleurs, notre best-seller, c'est le lion's mane.» Lancé il y a un an et demi, ce fabricant de gélules, qui se dit «leader européen des champignons médicinaux», se donne pour «mission», à grand renfort de publicités avec des célébrités (l'ex-nageur olympique Frédéric Bousquet), de jouer les VRP des adaptogènes, dont la production 100 % européenne est contrôlée de bout en bout.

Les pilules, certifiées bio, sont commercialisées en ligne, en épicerie bio ou en parapharmacie, pour un prix de 32 euros le flacon de 56 unités. «Les champignons sont le futur du bien-être : il y a énormément de recherches scientifiques sur leurs

bienfaits», plaide l'entrepreneur, un ancien de Doctolib. Le juteux marché des compléments alimentaires, évalué en France à 2,7 milliards d'euros de chiffre d'affaires en 2023, selon le syndicat national du secteur, le Synadiet, parle d'ailleurs sur les promesses nutraceutiques (contraction de «nutriment» et «pharmaceutique») des adaptogènes. Mais ce nouvel eldorado, très peu régulé, repose vraisemblablement, à l'instar du collagène, sur de la poudre de perlumpinpin. Les scientifiques interrogés par Libé sont unanimes. «Le terme adaptogène n'est pas reconnu scientifiquement : ce n'est pas une propriété médicinale, mais du marketing», tranche d'emblée David Navarro, ingénieur en biotechnolo-

gie fongique à l'Institut national de recherche pour l'agriculture, l'alimentation et l'environnement (Inrae). Il ajoute : «Il y a une demande pour des produits plus naturels et on sait que les champignons sont une source inestimable de molécules bioactives, dont seulement certaines peuvent être utiles aux hommes. Donc les firmes se nourrissent des pharmacopées asiatiques pour créer des histoires et augmenter la valeur d'un produit.» On connaît en effet la portée pharmaco-ologique de certains champignons. Les plus célèbres d'entre eux, les *Penicillium*, microscopiques, synthétisent la pénicilline qui, purifiée sous forme de médicament dans les années 40, a permis de traiter des maladies bactériennes à grande échelle.

#### Essais cliniques

Concernant les propriétés immunostimulantes, anti-âge ou anti-stress, des champignons issus des pharmacopées asiatiques, «aucune preuve scientifique ne permet à ce jour de confirmer ou d'infirmer ces effets», ajoute Stéphane Welti, maître de conférences en mycologie systématique à l'université de Lille. La quasi-totalité des études scientifiques récentes ont été faites en laboratoire sur des souris ou des cellules *in vitro*. Si elles augmentent des pistes thérapeutiques très intéressantes, notamment pour agir contre les tumeurs cancéreuses (le reishi) ou le diabète de type 1 (le shiitake), ces recherches ne portent que sur des bioactifs spécifiques, les bêta-glucanes par exemple, qui ne sont pas purs ou sont en trop petite quantité dans les compléments commercialisés.

Des essais cliniques de long terme seraient donc nécessaires pour démontrer de réels bienfaits des champignons. D'autant qu'il peut exister des risques de «toxicité chronique» à ingérer des extraits de champignons en complément alimentaire. Avec à la clé : des diarrhées, «des désordres immunitaires, comme des dermatites flagellées, notamment dans le cas du shiitake, réputé en cuisine chinoise», liste Stéphane Welti, ou encore des hépatites fulminantes, parfois mortelles.

«Au mieux, c'est un apport nutritif sans impact sur la santé, mais on ne sait pas comment ces champignons sont produits, sur quels substrats, aucune norme impose un contrôle de la qualité. La filière n'est pas contrôlée», conclut David Navarro. De quoi, selon les spécialistes, mettre la puce à l'oreille des autorités sanitaires et de la répression des fraudes. ◀

# «Champignons adaptogènes» : mycose toujours

# RADAR

## «Earth Hour»

Ce samedi, de 20h30 à 21h30, la tour Eiffel, le Stade-Vélodrome et d'autres monuments s'éteindront pour inciter à l'économie des ressources planétaires en cette «Earth Hour», organisée depuis 2007 par le WWF.

### POURQUOI les Français ont-ils des difficultés pour bien manger ?

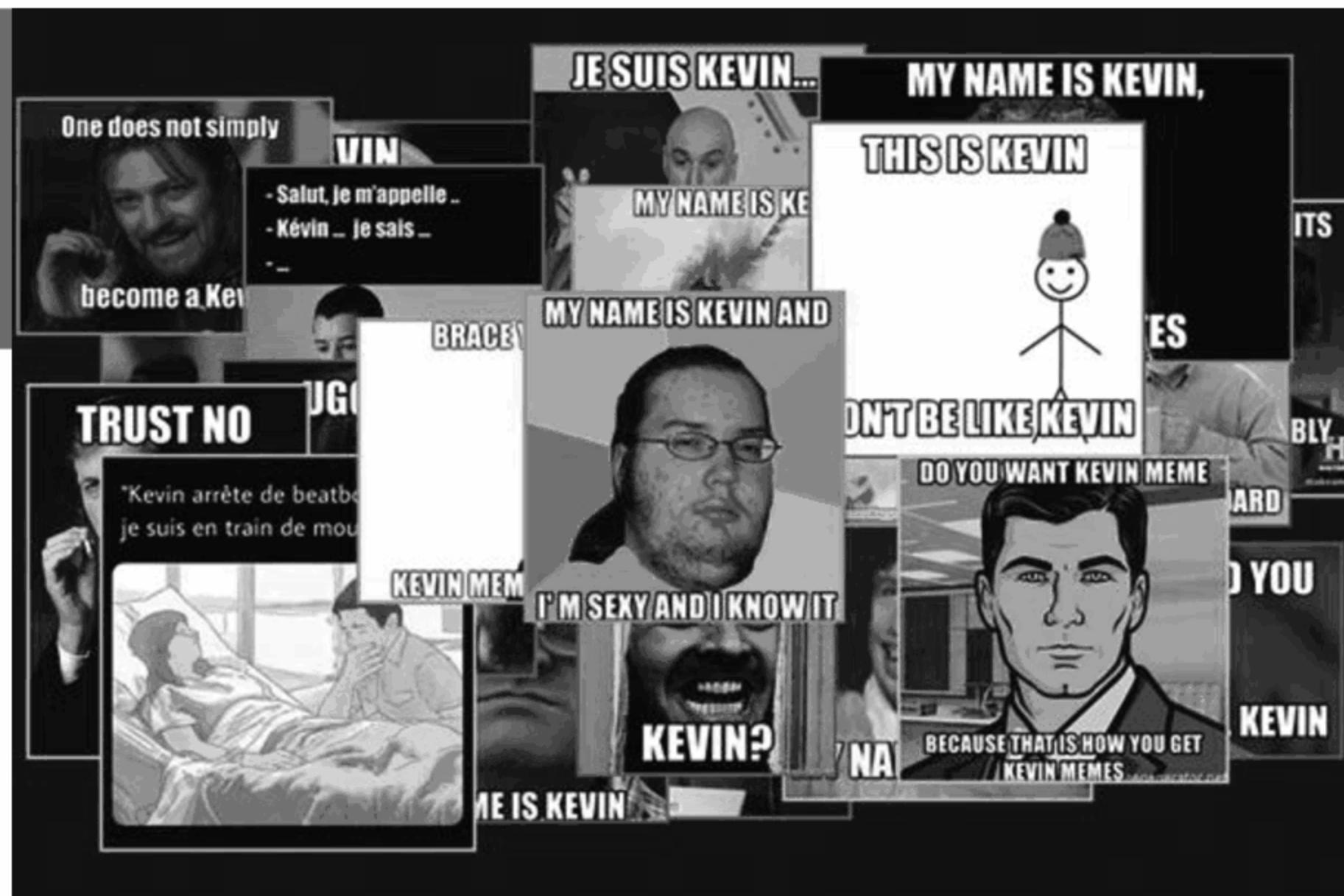
Si vous vous sentez perdu devant les rayons de votre supermarché, vous n'êtes pas seul, à en croire le Baromètre de l'esprit critique, sondage annuel d'Opinion-Way pour Universcience. 2000 adultes ont été interrogés. Les trois quarts disent faire attention à l'équilibre de leur repas, une majorité fait confiance aux professionnels de santé et scientifiques... mais 56% ne savent pas qui croire sur le sujet. La difficulté ne semble pas tant venir d'une dé-

fiance envers la science, plutôt de la flopée de sources à démêler. Entre les proches, le cercle familial et les recherches sur Internet, parfois, tout se mélange. Conséquence : huit sondés sur dix croient en au moins une opinion erronée. Les plus jeunes ont en revanche mieux intégré de bonnes habitudes pour améliorer leur assiette. Comme lire les emballages ou vérifier la qualité sur des applis.

APOLLINE LE ROMANSER

1 203

C'est le nombre de boulangeries dans Paris selon l'atlas de l'Atelier parisien d'urbanisme. Plus de neuf Parisiens sur dix vivent à moins de cinq minutes à pied d'un commerce de pain.



Le stigmate est international : on le retrouve aussi en Suisse, en Allemagne, au Canada... PHOTO DR

### «Sauvons les Kevin» : les parias se rebiffent

Et si c'était le blase de la malédiction sociale ? *«Si j'avais su qu'un jour un Kevin me rapporterait plus de 2 millions d'euros !»* balance par exemple un proprio à un agent immobilier qui a géré son bien. Rassurez-vous, le prénom, qui ne demande qu'à sortir de la longue nuit du mépris, a peut-être trouvé son messie. *Sauvons les Kevin*, c'est le titre d'un documentaire réalisé par Kevin Fafournoux, motion designer de 37 ans, diffusé ce samedi sur Paris Première. Son objectif : déconstruire les clichés et dénoncer le traumatisme collectif de toute une génération. Kevin Fafournoux veut libérer ses congénères victimes de tout un tas de mots infamants : «beauf», «coupe mulet»,

«geek», «débile», «gros kéké» ou encore «ennemi de la langue française». Au départ, Kevin, c'est une mode du début des années 90. Les K. règnent en maître sur l'industrie du divertissement mondialisée. Importé aux Etats-Unis par les Irlandais, le nom est en haut de l'affiche. Kevin Costner crève l'écran dans *Danse avec les loups*, *Bodyguard* et *Robin des Bois*. Le personnage de Kevin McCallister, interprété par Macaulay Culkin, devient un étendard de la jeunesse avec *Maman, j'ai raté l'avion !* et Kevin Richardson est le leader des Backstreet Boys. Paf : en 1991 Kevin est le prénom masculin le plus donné en France. En 1994, il atteint son pic : près de 15 000 bam-

bins y ont droit. Le docu, volontairement kitsch, nous apprend par l'intermédiaire du sociologue Baptiste Coulmont que c'est un nom de prolo qui se propage «à un moment où les classes populaires ont conquis leur autonomie culturelle et peuvent choisir des prénoms qui sont en accord avec leurs goûts». Sauf que le goût des ouvriers et des employés, c'est le dégoût des bourgeois. Kevin, c'est le blase du petit blanc né sous la mauvaise étoile. Le stigmate est international : on le retrouve au Danemark, en Suisse, en Allemagne, en Belgique, ou au Canada...

En France, Kevin Fafournoux a lancé son projet fédératrice sur la plateforme de financement participatif

Ulule et récolté 16 000 euros (objectif atteint à 200%). Quid de l'anxiété causée par ce prénom qui pousse certains à donner une fausse identité sur les applications de rencontres ou à changer d'état civil ? Kevin Bergon, psychologue à Neuilly-sur-Seine, avoue avoir hésité à mettre son nom sur sa plaque. «Mais on réagit avec ce qu'on est. Et si on est solides sur le plan narcissique, on va trouver des stratégies de contournement», notamment par l'humour.»

Aujourd'hui, le réalisateur et les plus de 500 Kevin interviewés aimeraient que la discrimination par le prénom et l'origine sociale entrent enfin dans le droit français.

BALLA FOFANA



Les grimpeurs étrangers et les sherpas népalais qui portent le matériel pourront désormais être accompagnés de deux drones. Estimés à plus de 70 000 dollars l'unité, ces robots, encore en phase de test, pourront transporter 15 kg à leur place. Notamment des échelles pour arpenter les surfaces glacées, des bouteilles d'oxygène, des repas... Cet effort qui demandait sept heures de marche aux locaux ne prendrait désormais plus que quinze minutes. J.Ga.

PHOTO DJI

# Episcopat

**Eric de Moulins-Beaufort** L'archevêque de Reims, qui termine son mandat à la tête des évêques de France, dévoile un humour très britannique sous une apparente raideur.



**A**u jeu des surnoms, Eric de Moulins-Beaufort, du temps où il officiait à Paris, une ville où il a laissé plutôt de bons souvenirs, avait gagné celui de «Prince Eric». Ce qui lui allait assez bien. Devenu depuis archevêque de Reims, le prélat a, c'est vrai, ce je-ne-sais-quoi de chevaleresque, de grandeur d'âme (et de taille), de bonne éducation qui sied habituellement au fiancé de la fille du roi. Lorsque les parents Moulins-Beaufort apprirent à sa grand-mère qu'Eric allait entrer dans les ordres, l'aïeule s'exclama qu'elle s'apprêtait à lui acheter un smoking pour qu'il commence à fréquenter les rallyes.

Fils d'un général, Moulins-Beaufort, né en 1962 à Landau in der Pfalz en Allemagne, appartient à ce monde-là, celui où l'on courtise les jeunes filles au cours de soirées mondaines, où l'on ouvre spontanément les portières aux dames pour qu'elles montent en voiture et où l'on prend le café au salon après le déjeuner. Ce jour-là, à la mi-mars, le repas est sobre, servi par Monseigneur lui-même qui a, là aussi, l'art et les irréprochables manières. Après six ans passés à affronter les tempêtes, à écoper des douloureuses et complexes affaires de violences sexuelles, le boss de l'épiscopat français, président de la Conférence des évêques de France (CEF), s'apprête à passer la main. Son successeur sera élu début avril lors de l'assemblée

## LE PORTAIT

qui se réunit, comme toujours, à Lourdes. «*Je suis soulagée pour lui, c'est infernal ce qu'il a eu à porter*», commente la théologienne Véronique Margron, présidente, elle, de la Conférence des religieux et religieuses de France. A eux deux, ils ont eu à gérer, depuis quatre ans, l'après-rapport Sauvé qui révélait l'ampleur des violences sexuelles commises au sein de l'Eglise catholique, mettant en place notamment deux commissions de reconnaissance et de réparations pour les victimes.

Dans la salle à manger de l'évêché de Reims, après une entrée concombres-tomates, les convives enchaînent par un gratin

de courgettes agrémenté de lardons et un plateau de fromages. Le dessert ? Prince Eric se lève de la table qu'il préside, cherche dans les coins et recoins de la cuisine.

«*Il n'y a en pas. C'est carême*», lâche-t-il, mi-figue, mi-raisin. C'est effectivement le carême, la période de jeûne qui précède la grande fête chrétienne de Pâques. Plutôt raide d'apparence, peu démonstratif et assez distant, Moulins-Beaufort pratique une sorte d'humour anglais, masquant, d'après ceux qui le connaissent, une réelle sensibilité.

«*Je crois qu'il fait partie de ces évêques qui ont été profondément marqués et transformés par leurs rencontres avec des victimes*», appuie Véronique Margron. Chez Moulins-Beaufort, la compassion n'est pas, semble-t-il, une façade commode et polie pour

désarmer les critiques. Lanceur d'alerte, l'un des premiers à avoir accompagné les victimes, Pierre Vignon, le prêtre rebelle du Vercors, abonde en ce sens : «*Malgré toutes les insuffisances, il a fait de l'épiscopat français, l'un des plus en pointe dans ce dossier.*» Ce n'était pourtant pas gagné au départ.

A l'heure du café dans le salon vert de l'évêché de Reims, la conversation roule immanquablement sur l'affaire de l'abbé Pierre. «*Cela n'a jamais été pour moi, un modèle de prêtre*, avoue Moulins-Beaufort. Mais comme Jean Vanier a changé notre regard sur les personnes handicapées, l'abbé Pierre a changé notre regard sur les personnes en situation de pauvreté.» L'archevêque confesse aussi son incompréhension, presque son désarroi devant cette question lancinante : comment autant de mal peut cohabiter avec autant de bonté ?

Dans l'affaire de l'abbé Pierre, Moulins-Beaufort s'est d'abord pris les pieds dans le tapis, clamant que dans les années 50, pas ou peu d'évêques étaient au courant, ce qui n'était pas vrai. Il a ensuite montré sa bonne volonté en ouvrant rapidement les archives encore classifiées de l'Eglise catholique. Et fait aussi un signalement au procureur de Paris pour non-dénunciation, l'annonçant urbi et orbi au micro d'Apolline de Malherbe. Le parquet de Paris a vite classé l'affaire, le principal intéressé étant mort et les faits prescrits. Un coup de pub, ce signalement ? Le prélat s'en défend. «*La justice a des moyens de mener des enquêtes*», plaide-t-il, surpris apparemment du classement. *L'ancien procureur de Reims me demandait de signaler les affaires y compris lorsque les prêtres étaient morts.*»

En 2018, ce Parisien d'adoption, évêque auxiliaire du cardinal André Vingt-Trois dont il a été aussi le secrétaire particulier «*et le chauffeur*», quitte la capitale. «*C'était le moment de découvrir autrement la France*», commente-t-il. Prince Eric devient duc de Reims. Enfin, ça, c'était sous l'Ancien Régime ! Féru d'histoire, mais aussi passionné par Harry Potter, le chef de l'épiscopat français, grand lecteur, rappelle que l'archevêque de Reims était le premier pair de France et portait le titre de duc. Faut-il l'appeler ainsi ? «*Seulement en privé*», rétorque le prélat qui ressort, à l'occasion, son humour british.

Cet intellectuel de haute volée au parcours impeccable, marqué par la grande figure du cardinal Jean-Marie Lustiger, était, il y a une dizaine d'années, l'un des éléments très prometteurs de l'épiscopat français. Voulant devenir prêtre depuis la classe de sixième, Moulins-Beaufort, après Sciences-Po à Paris, a suivi des études de théologie à Bruxelles où Lustiger, méfiant à l'égard de la «Catho» de la capitale française, trop libérale à ses yeux, envoyait ses séminaristes. Puis il a passé deux années à Rome, est devenu un spécialiste de l'un des grands théologiens catholiques du XX<sup>e</sup> siècle, le jésuite Henri de Lubac (1896-1991). L'archevêque de Reims est un classique, défenseur du célibat des prêtres et peu emballé par la bénédiction des couples gays, autorisée par le pape en décembre 2023. Mais, de manière un peu surprenante, il se définit lui-même comme un «Bergoglien», c'est-à-dire dans la mouvance de François.

A la tête de l'épiscopat, Moulins-Beaufort, solitaire dans ses décisions, a imposé, dans la foulée de la remise du rapport Sauvé, que l'Eglise catholique en France reconnaîsse sa «responsabilité institutionnelle» et la «dimension systémique» des violences sexuelles. Le prélat a été difficilement réélu, l'année suivante, à la tête de la CEF. A Rome, il a aussi brûlé ses vaisseaux, la curie romaine se méfiant de lui à cause de son soutien au rapport Sauvé. Il s'en étonne, assez désappointé : «*On ne me l'a jamais dit !*»

Certains espèrent encore le voir revenir dans la capitale comme archevêque de Paris. Lui se projette plutôt à Reims, dans son diocèse d'enracinement. Après quelques manœuvres laborieuses pour sortir de la cour de l'évêché, encombrée de camions, il tient à nous emmener à la chapelle Saint-Lié. C'est là, au milieu des vignes, sur les coteaux de la Montagne de Reims, qu'on l'a conduit la première fois qu'il a mis les pieds dans son diocèse. En sept ans, il a beaucoup appris de la géologie, de l'histoire, des gens de ce pays. Mais a vu fondre le nombre de ses prêtres. «*C'est difficile, avoue-t-il, d'incarner un dynamisme spirituel dans une région qui perd des habitants.*»

Par **BERNADETTE SAUVAGET**  
Photo **CHA GONZALEZ**

# Episcopat

**Eric de Moulins-Beaufort** L'archevêque de Reims, qui termine son mandat à la tête des évêques de France, dévoile un humour très britannique sous une apparente raideur.



**A**u jeu des surnoms, Eric de Moulins-Beaufort, du temps où il officiait à Paris, une ville où il a laissé plutôt de bons souvenirs, avait gagné celui de «Prince Eric». Ce qui lui allait assez bien. Devenu depuis archevêque de Reims, le prélat a, c'est vrai, ce je-ne-sais-quoi de chevaleresque, de grandeur d'âme (et de taille), de bonne éducation qui sied habituellement au fiancé de la fille du roi. Lorsque les parents Moulins-Beaufort apprirent à sa grand-mère qu'Eric allait entrer dans les ordres, l'aïeule s'exclama qu'elle s'apprêtait à lui acheter un smoking pour qu'il commence à fréquenter les rallyes.

Fils d'un général, Moulins-Beaufort, né en 1962 à Landau in der Pfalz en Allemagne, appartient à ce monde-là, celui où l'on courtise les jeunes filles au cours de soirées mondaines, où l'on ouvre spontanément les portières aux dames pour qu'elles montent en voiture et où l'on prend le café au salon après le déjeuner. Ce jour-là, à la mi-mars, le repas est sobre, servi par Monseigneur lui-même qui a, là aussi, l'art et les irréprochables manières. Après six ans passés à affronter les tempêtes, à écoper des douloureuses et complexes affaires de violences sexuelles, le boss de l'épiscopat français, président de la Conférence des évêques de France (CEF), s'apprête à passer la main. Son successeur sera élu début avril lors de l'assemblée

## LE PORTAIT

qui se réunit, comme toujours, à Lourdes. «*Je suis soulagée pour lui, c'est infernal ce qu'il a eu à porter*», commente la théologienne Véronique Margron, présidente, elle, de la Conférence des religieux et religieuses de France. A eux deux, ils ont eu à gérer, depuis quatre ans, l'après-rapport Sauvé qui révélait l'ampleur des violences sexuelles commises au sein de l'Eglise catholique, mettant en place notamment deux commissions de reconnaissance et de réparations pour les victimes.

Dans la salle à manger de l'évêché de Reims, après une entrée concombres-tomates, les convives enchaînent par un gratin

de courgettes agrémenté de lardons et un plateau de fromages. Le dessert ? Prince Eric se lève de la table qu'il préside, cherche dans les coins et recoins de la cuisine.

«*Il n'y a en pas. C'est carême*», lâche-t-il, mi-figue, mi-raisin. C'est effectivement le carême, la période de jeûne qui précède la grande fête chrétienne de Pâques. Plutôt raide d'apparence, peu démonstratif et assez distant, Moulins-Beaufort pratique une sorte d'humour anglais, masquant, d'après ceux qui le connaissent, une réelle sensibilité.

«*Je crois qu'il fait partie de ces évêques qui ont été profondément marqués et transformés par leurs rencontres avec des victimes*», appuie Véronique Margron. Chez Moulins-Beaufort, la compassion n'est pas, semble-t-il, une façade commode et polie pour

désarmer les critiques. Lanceur d'alerte, l'un des premiers à avoir accompagné les victimes, Pierre Vignon, le prêtre rebelle du Vercors, abonde en ce sens : «*Malgré toutes les insuffisances, il a fait de l'épiscopat français, l'un des plus en pointe dans ce dossier.*» Ce n'était pourtant pas gagné au départ.

A l'heure du café dans le salon vert de l'évêché de Reims, la conversation roule immanquablement sur l'affaire de l'abbé Pierre. «*Cela n'a jamais été pour moi, un modèle de prêtre*, avoue Moulins-Beaufort. Mais comme Jean Vanier a changé notre regard sur les personnes handicapées, l'abbé Pierre a changé notre regard sur les personnes en situation de pauvreté.» L'archevêque confesse aussi son incompréhension, presque son désarroi devant cette question lancinante : comment autant de mal peut cohabiter avec autant de bonté ?

Dans l'affaire de l'abbé Pierre, Moulins-Beaufort s'est d'abord pris les pieds dans le tapis, clamant que dans les années 50, pas ou peu d'évêques étaient au courant, ce qui n'était pas vrai. Il a ensuite montré sa bonne volonté en ouvrant rapidement les archives encore classifiées de l'Eglise catholique. Et fait aussi un signalement au procureur de Paris pour non-dénunciation, l'annonçant urbi et orbi au micro d'Apolline de Malherbe. Le parquet de Paris a vite classé l'affaire, le principal intéressé étant mort et les faits prescrits. Un coup de pub, ce signalement ? Le prélat s'en défend. «*La justice a des moyens de mener des enquêtes*», plaide-t-il, surpris apparemment du classement. *L'ancien procureur de Reims me demandait de signaler les affaires y compris lorsque les prêtres étaient morts.*»

En 2018, ce Parisien d'adoption, évêque auxiliaire du cardinal André Vingt-Trois dont il a été aussi le secrétaire particulier «*et le chauffeur*», quitte la capitale. «*C'était le moment de découvrir autrement la France*», commente-t-il. Prince Eric devient duc de Reims. Enfin, ça, c'était sous l'Ancien Régime ! Féru d'histoire, mais aussi passionné par Harry Potter, le chef de l'épiscopat français, grand lecteur, rappelle que l'archevêque de Reims était le premier pair de France et portait le titre de duc. Faut-il l'appeler ainsi ? «*Seulement en privé*», rétorque le prélat qui ressort, à l'occasion, son humour british.

Cet intellectuel de haute volée au parcours impeccable, marqué par la grande figure du cardinal Jean-Marie Lustiger, était, il y a une dizaine d'années, l'un des éléments très prometteurs de l'épiscopat français. Voulant devenir prêtre depuis la classe de sixième, Moulins-Beaufort, après Sciences-Po à Paris, a suivi des études de théologie à Bruxelles où Lustiger, méfiant à l'égard de la «Catho» de la capitale française, trop libérale à ses yeux, envoyait ses séminaristes. Puis il a passé deux années à Rome, est devenu un spécialiste de l'un des grands théologiens catholiques du XX<sup>e</sup> siècle, le jésuite Henri de Lubac (1896-1991). L'archevêque de Reims est un classique, défenseur du célibat des prêtres et peu emballé par la bénédiction des couples gays, autorisée par le pape en décembre 2023. Mais, de manière un peu surprenante, il se définit lui-même comme un «Bergoglien», c'est-à-dire dans la mouvance de François.

A la tête de l'épiscopat, Moulins-Beaufort, solitaire dans ses décisions, a imposé, dans la foulée de la remise du rapport Sauvé, que l'Eglise catholique en France reconnaîsse sa «responsabilité institutionnelle» et la «dimension systémique» des violences sexuelles. Le prélat a été difficilement réélu, l'année suivante, à la tête de la CEF. A Rome, il a aussi brûlé ses vaisseaux, la curie romaine se méfiant de lui à cause de son soutien au rapport Sauvé. Il s'en étonne, assez désappointé : «*On ne me l'a jamais dit !*»

Certains espèrent encore le voir revenir dans la capitale comme archevêque de Paris. Lui se projette plutôt à Reims, dans son diocèse d'enracinement. Après quelques manœuvres laborieuses pour sortir de la cour de l'évêché, encombrée de camions, il tient à nous emmener à la chapelle Saint-Lié. C'est là, au milieu des vignes, sur les coteaux de la Montagne de Reims, qu'on l'a conduit la première fois qu'il a mis les pieds dans son diocèse. En sept ans, il a beaucoup appris de la géologie, de l'histoire, des gens de ce pays. Mais a vu fondre le nombre de ses prêtres. «*C'est difficile, avoue-t-il, d'incarner un dynamisme spirituel dans une région qui perd des habitants.*»

Par **BERNADETTE SAUVAGET**  
Photo **CHA GONZALEZ**



colissimo

“**FIÈRE DE CÉLÉBRER  
LES 30 ANS DU E-COMMERCE  
AVEC COLISSIMO”**



Véritable révolution dans les habitudes de consommation, l'e-commerce souffle ses 30 bougies en 2025. Chez Colissimo, nous accompagnons les e-commerçants dans leur essor, comme Zalando, l'un des leaders européens dans le secteur de la mode. Ensemble, nous avons relevé tous les nouveaux défis du commerce et nous serons toujours à leurs côtés. L'aventure continue !

**Laura Toledano**  
Directrice Générale France

**zalando**



LA POSTE  
SOLUTIONS  
BUSINESS